

LIVRE NEUVIÈME DES MORALES DE SAINT GRÉGOIRE SUR LE LIVRE DE JOB

CHAPITRE PREMIER

Que les méchants jugent toujours mal des paroles de ceux qui leur sont contraires, tandis que les bons en jugent équitablement.

Quand un méchant esprit s'est une fois embarqué à contredire les autres, que ce qu'on lui dit soit vrai ou faux, il ne cesse de le combattre avec opiniâtreté par ses paroles, et dès qu'il prend en aversion certains, tout ce qu'ils disent lui déplaît aussi. Mais les bons, au contraire, qui ne haïssent que les fautes et non les personnes, savent juger des choses avec un si juste discernement qu'en condamnant ce que l'on dit de mauvais, ils approuvent tout ce que l'on dit de bon. Car ce sont des arbitres très équitables pour bien juger des sentiments de ceux mêmes qui les contrarient. Ils en rejettent tout ce qui est faux, et en reçoivent tout ce qu'il y a de conforme à la vérité. Et en effet, quelquefois il sort, du milieu même des épines, des épis chargés de bon grain. Il y faut donc travailler avec une main fort adroite, afin qu'en arrachant l'épine, l'on ne fasse point de tort au bon grain, mais plutôt qu'on lui facilite les moyens de croître, de sorte que celui qui s'efforce d'ôter ce qui pique prenne garde de conserver ce qui nourrit.

C'est pourquoi Bildad de Schuach fait cette demande à Job : *Dieu renverserait-Il le droit ? Le Tout-Puissant renverserait-Il la justice ?* Ce saint homme, considérant que son ami avait dit de grandes vérités contre les hypocrites, néglige le soin de sa propre défense pour approuver les discours salutaires qu'il avait faits en général contre les méchants, et voici comment il y répond :

CHAPITRE NEUVIÈME DU LIVRE DE JOB

1. *Job prit la parole et dit : 2. Je sais bien qu'il en est ainsi; comment l'homme serait-il juste devant Dieu ? 3. S'il voulait contester avec Lui, sur mille choses il ne pourrait répondre à une seule. 4. Il est très sage et très puissant : qui Lui résisterait et demeurerait en paix ? 5. Il transporte les montagnes, et ceux qu'Il renverse dans sa Fureur ne s'en aperçoivent pas. 6. Il secoue la terre sur sa base, et ses colonnes sont ébranlées. 7. Il commande au soleil, et le soleil ne paraît pas; Il met un sceau sur les étoiles. 8. Seul, Il étend les cieux, Il marche sur les hauteurs de la mer. 9. Il a créé la Grande Ourse, l'Orion et les Hyades, et les étoiles cachées du midi. 10. Il fait des choses grandes et insondables, des merveilles sans nombre. 11. Voici, Il passe près de moi, et je ne Le vois pas, Il S'en va, et je ne L'aperçois pas. 12. Si tout à coup Il interroge, qui Lui répondra ? Qui Lui dira : Que fais-Tu ? 13. C'est Dieu, à la Colère duquel nul n'est capable de résister; et sous Lui sont courbés ceux qui soutiennent la terre. 14. Et moi, comment Lui répondre ? Quelles paroles choisir ? 15. Quand il y aurait en moi quelque chose de juste, je ne répondrais pas; je ne puis qu'implorer mon Juge. 16. Et quand Il m'exaucerait, si je L'invoque, je ne croirais pas qu'Il eût écouté ma voix, 17. Lui qui m'accablera par un tourbillon, et qui multipliera sans raison mes blessures, 18. qui ne me laisse pas respirer, qui me rassasie d'amertume. 19. Recourir à la force ? Il est tout-puissant. À la justice ? Qui me fera comparaître ? 20. Suis-je juste, ma bouche me condamnera; suis-je innocent, Il me déclarera coupable. Et quand je serais simple et juste, je ne le saurais pas moi-même. 21. Innocent ! Je le suis; mais je ne tiens pas à la vie, je méprise mon existence. 22. Qu'importe après tout ? Car, j'ose le dire, Il détruit l'innocent comme le coupable. 23. S'Il châtie, qu'Il Se contente de tuer une seule fois... Qu'Il ne rie pas des peines de l'innocent. 24. La terre est livrée aux mains de l'impie; Dieu couvre d'un voile la face des juges. Si ce n'est pas Lui, qui est-ce donc ? 25. Mes jours sont plus rapides qu'un courrier; ils fuient sans avoir vu le bonheur; 26. ils passent comme des barques qui portent des fruits, comme l'aigle qui fond sur sa proie. 27. Quand je dis : Je ne parlerai plus*

ainsi, mon visage se change aussitôt, 28. et la douleur me déchire. Je tremblais à chacune de mes œuvres, sachant que Tu ne pardonneras pas au coupable. 29. Je serai jugé coupable; pourquoi me fatiguer en vain ? 30. Quand je me laverais dans la neige et que mes mains seraient nettes et comme éclatantes de blancheur, 31. Tu me plongerais dans la fange, et mes vêtements m'auraient en horreur. 32. Il n'est pas un homme comme moi, pour que je Lui réponde, pour que nous allions ensemble en justice. 33. Il n'y a personne qui puisse nous reprendre tous deux et mettre sa main dans la main de l'un et de l'autre. 34. Qu'Il retire sa Verge de dessus moi, que ses Terreurs ne me troublent plus. 35. Alors je parlerai et je ne Le craindrai pas. Mais il ne m'est pas possible de Lui répondre dans l'épouvante où je suis.

CHAPITRE II

Que l'arrogance de ceux qui s'attribuent la perfection de la vertu témoigne bien qu'ils n'en ont pas le moindre commencement, et les prive des grâces de Dieu. Et que ceux qui veulent résister à ses Ordres se jettent eux-mêmes dans la confusion et dans la peine de leur insolence.

Je sais bien qu'il en est ainsi; comment l'homme serait-il juste devant Dieu ? L'homme qui ne se compare point à Dieu peut parvenir à la justice, mais celui qui a l'insolence d'entrer en comparaison avec l'Auteur de tous les biens, non seulement ne peut pas l'atteindre, mais se prive même de ce qu'il en avait reçu. Parce que c'est combattre Dieu de ses propres Dons que de s'attribuer ceux que nous ne tenons que de sa pure Libéralité. C'est pourquoi il est bien juste que l'arrogance rabaisse celui qui est élevé, puisqu'il n'y a que l'humilité qui relève celui qui est dans l'abjection et dans le mépris.

Or le saint homme Job, reconnaissant que tous les mérites de notre vertu ne sont que souillures et qu'iniquité, si notre Juge intérieur les examine et les juge dans toute l'étendue de sa Rigueur, ajoute : *S'il voulait contester avec Lui, sur mille choses il ne pourrait répondre à une seule.* Dans l'Écriture sainte, le nombre de mille marque d'ordinaire l'universalité, d'où vient que David dit : *Il Se souvient de ses Promesses pour mille générations.* Car il est constant par l'évangile même qu'il n'y en a pas plus de soixante-dix-sept depuis le commencement du monde jusqu'à la Venue du Rédempteur. Ainsi, le nombre de mille ne signifie que le nombre parfait de cette nouvelle race, que Dieu voyait dans son éternelle Prescience. C'est encore pour cela que saint Jean dit : *Et ils régneront mille ans* (Ap 20,6) avec Lui, d'autant que le règne de l'Église sainte doit être universel et parfait.

Or, parce que l'unité étant multipliée dix fois produit le nombre de dix, que le nombre de dix étant multiplié par lui-même fait celui de cent, que le nombre de cent étant multiplié par celui de dix fait mille, et que c'est par un que nous commençons de compter pour arriver à ce grand nombre, il faut entendre ici par l'unité le commencement de la bonne vie, et par le nombre de mille sa dernière perfection.

Contester contre Dieu n'est autre chose que de s'attribuer à soi-même et non pas à Lui la gloire de la vertu que l'on possède. Ainsi, le bienheureux Job, considérant que celui qui a reçu les grâces les plus excellentes les perd dès lors qu'il s'en glorifie, dit : *S'il voulait contester avec Lui, sur mille choses il ne pourrait répondre à une seule.* Parce que celui qui s'élève de vanité comme s'il était déjà parfait fait bien voir qu'il n'a même pas le premier commencement de perfection. Car il est vrai de dire que de mille choses nous n'avons pas seulement une, lorsqu'en nous attribuant avec arrogance la perfection de la vertu, nous témoignons clairement que nous n'en avons pas la moindre couleur.

Mais nous sommes plus sensiblement persuadés de notre faiblesse quand nous venons considérer la souveraine Puissance et l'immense Grandeur de notre Juge. C'est pourquoi Job dit ensuite : *Il est très sage et très puissant.* Il semble que, parlant du Créateur, c'est peu dire que de l'appeler simplement sage, Lui qui est la Sagesse même, et de l'appeler simplement fort et puissant, Lui que chacun sait être la Force même, mais ce saint homme, en se servant de ces deux expressions pour louer Dieu, veut nous porter à rentrer en nous-mêmes avec une crainte salutaire, pour bien nous connaître. Car il l'appelle très

sage, pour nous apprendre qu'Il connaît clairement tout ce qu'il y a en nous de plus caché, et très puissant, d'autant qu'Il frappe avec force sur ce qu'Il y voit qui mérite d'être châtié. Ainsi, nous ne pouvons Le tromper, parce qu'Il est très sage, ni éviter sa Punition, parce qu'Il est très puissant. Comme sage, il voit maintenant les choses les moins visibles, et comme fort et puissant, Il punira un jour, sans que rien puisse L'en empêcher, ceux qu'Il aura condamnés.

Aussi est-ce maintenant un effet de sa Puissance et de sa Sagesse que l'esprit qui veut s'élever contre son Auteur trouve sa propre confusion et sa ruine dans son élévation. C'est pourquoi Job dit ensuite : *Qui Lui résisterait et demeurerait en paix ?* Celui même qui a créé toutes choses a établi entre elles un ordre admirable. Mais quand on résiste au Créateur, on trouble cet ordre et cette paix, puisque les choses qui sortent de l'ordre établi par le suprême Modérateur tombent dans la confusion et dans le dérèglement. Car tout ce qui ne demeure point dans un assujettissement tranquille à l'Ordre de Dieu, étant abandonné à soi-même tombe aussitôt en confusion. Et il est impossible que ceux-là trouvent la paix en eux-mêmes, qui la rejettent en résistant au souverain Auteur qui la leur présente.

C'est ainsi que le premier des anges, qui eût pu, en demeurant dans la soumission qu'il devait à Dieu, se maintenir dans ce haut comble de grandeur où il avait été élevé, en ayant été précipité avec justice, est retombé en lui-même, et ne fait plus qu'errer au dehors par l'inquiétude de sa nature. C'est ainsi que le premier père des hommes, en résistant à l'Ordre de son Créateur, a aussitôt ressenti la rébellion de la chair, et que, ayant refusé de se soumettre à Lui avec l'obéissance qu'il Lui devait, il s'est trouvé honteusement assujéti à lui-même et a perdu en un instant cette heureuse paix, dont il jouissait dans son corps. C'est donc avec beaucoup de raison que Job dit ici : *Qui Lui résisterait et demeurerait en paix ?* Parce que l'âme dérégulée, en voulant s'élever contre son Auteur ne fait autre chose que de se jeter elle-même dans le trouble et la confusion.

Or, l'on résiste à Dieu quand on veut s'opposer à ses Ordres. Car notre faiblesse est incapable d'arrêter l'effet de ses immuables Dispositions, mais elle ne laisse pas quelquefois de tenter et de s'efforcer de faire des choses, qu'il lui est impossible d'exécuter. Ainsi, on tâche bien, à certaines occasions, de contredire les Ordres de Dieu, mais on ne fait autre chose que de se percer soi-même de l'épée de sa propre contradiction. On résiste aux sévères Dispositions de son Créateur, mais les vains efforts que l'on fait ne servent qu'à étreindre plus fortement les liens de notre malheureuse captivité. Ainsi, l'on ne peut jamais avoir de paix en lui résistant, parce que l'orgueil, étant justement suivi de confusion, Dieu fait en sorte, par la conduite admirable de sa Providence, que tout ce que nous voulons tenter contre Lui par des efforts insensés et criminels devient notre peine et notre supplice.

CHAPITRE III

Comment les paroles de Job nous figurent ici le passage de l'évangile des Juifs aux Gentils, qui a été suivi de la destruction de la Judée et de la dispersion des Juifs. Que Dieu les a privés de la prédication de la vérité, en punition de leur perfidie. Et que néanmoins ils y seront rappelés par Élie et Énoch à la fin du monde.

Cependant, le saint homme Job, étant tout rempli de la vertu de prophétie, après avoir considéré cette confusion générale de l'orgueil humain, jette en même temps les yeux de son âme sur la corruption particulière du peuple juif, et fait voir par la perte de cette malheureuse nation quelle punition menace tous les superbes. C'est pourquoi il dit ensuite : *Il transporte les montagnes, et ceux qu'Il renverse dans sa Fureur ne s'en aperçoivent pas.* Dans l'Écriture, les montagnes signifient d'ordinaire les prédicateurs de la vérité, que David avait en vue quand il a dit dans un psaume : *Que les montagnes reçoivent la paix pour le peuple.* Et en effet, ce n'est pas sans raison que les prédicateurs que Dieu a choisis sont appelés des *montagnes* de la patrie éternelle, puisqu'ils s'éloignent, pour ainsi dire, de la bassesse des choses terrestres, et s'approchent du ciel par l'excellence et la sublimité de leur vie.

Mais la Vérité a transporté ces montagnes spirituelles quand Elle a obligé ses saints prédicateurs à abandonner les Juifs endurcis. C'est pourquoi David a raison de dire : *Les montagnes seront transportées au milieu de la mer*, puisque cela s'est effectivement accompli quand les apôtres, cessant d'annoncer l'évangile au Juifs, se sont tournés vers les Gentils pour le leur prêcher. C'est pourquoi ils disent eux-mêmes dans leurs Actes : *C'est à vous premièrement que la Parole de Dieu devait être annoncée; mais, puisque vous la repoussez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, voici, nous nous tournons vers les païens*. Mais ceux même qui ont été ainsi renversés dans l'indignation du Seigneur n'ont point reconnu le prodigieux transport de ces montagnes, puisque quand les Juifs obligèrent les apôtres à sortir de leur pays, ils considérèrent comme un fort grand avantage la perte irréparable qu'ils faisaient des richesses de la prédication évangélique. Et ainsi, étant punis justement après de si énormes péchés qu'ils avaient commis, leur esprit fut frappé d'un si profond aveuglement, qu'ils réputèrent à grand bonheur l'éloignement de la Lumière.

Les apôtres ne furent pas plutôt chassés de la Judée que cette province fut détruite par Tite, l'empereur de Rome, et ce misérable peuple dispersé par toute la terre. Et c'est pour cela que Job ajoute fort bien : *Il secoue la terre sur sa base, et ses colonnes sont ébranlées*. Car cela est véritablement arrivé lorsque le peuple d'Israël, étant chassé de la Judée, a été assujéti aux nations étrangères, parce qu'il avait refusé de se soumettre à son Rédempteur.

Les colonnes de cette terre étaient les prêtres, les princes, les docteurs de la loi, les pharisiens, puisque c'était sur eux que ce bâtiment ruineux de la synagogue s'était élevé. Et en effet, cet ancien bâtiment de la lettre n'avait point d'autre fondement et tous les sacrifices charnels qui s'observaient parmi ce peuple dans le temps de sa tranquillité étaient comme autant de pierres qui composaient la pesante masse de cet édifice. Mais ses montagnes étant transférées, ses colonnes tremblèrent jusqu'aux fondements, c'est-à-dire que les apôtres ayant été chassés de la Judée, ceux même qui en avaient fait sortir les prédicateurs de la vie n'eurent pas la liberté d'y vivre et d'y demeurer, étant bien juste que ces misérables fussent si entièrement subjugués qu'ils en perdissent leur patrie terrestre, puisque c'était pour l'amour de cette même patrie qu'ils avaient bien osé combattre les soldats de la patrie céleste. Ainsi les saints docteurs de la vérité étant sortis de la Judée, ce malheureux pays fut ruiné de fond en comble. Et cependant, par un juste Jugement de Dieu, les yeux du cœur de ce peuple demeurèrent toujours couverts des ténèbres de leur malice et de leur erreur.

Il commande au soleil, et le soleil ne paraît pas; Il met un sceau sur les étoiles. Quelquefois dans l'Écriture le soleil figure la lumière que répandent les prédicateurs de la vérité. Cela nous est signifié par ces paroles de saint Jean : *Le soleil devint tout noir*. (Ap 6,12) Car cette expression nous apprend qu'à la fin des siècles, la vie éclatante des prédicateurs paraîtra vile et obscure aux yeux des méchants et des réprouvés. Ils sont aussi représentés par les étoiles, parce qu'en prêchant la vérité, ils dissipent les ténèbres de la nuit de nos erreurs. C'est pourquoi un prophète, voulant marquer que Dieu privait quelquefois son peuple de la prédication de la vérité, dit : *Les étoiles qui donnent la pluie ont été cachées*. Comme le soleil éclaire le jour, que les étoiles illuminent l'obscurité de la nuit, et que d'ordinaire dans l'Écriture la patrie éternelle est signifiée par le jour et la vie présente par la nuit, les saints prédicateurs de la Vérité sont comme un soleil brillant à nos yeux, lorsqu'ils nous découvrent la vue de la vraie Lumière, et nous paraissent comme des étoiles lumineuses durant la nuit, lorsqu'ils nous servent de guides pour la conduite de nos actions dans la vie active. Ils sont éclatants de lumière comme des soleils durant le jour, quand ils élèvent la partie supérieure de notre âme à la contemplation de la clarté intérieure de la céleste patrie, et ils nous servent d'étoiles durant la nuit quand ils règlent par l'exemple de leur vertu, dans les actions de cette vie, les pieds de nos œuvres, qui sont près de trébucher à chaque moment.

Après donc que les apôtres furent sortis de la Judée, il n'y resta plus personne qui pût montrer à ce peuple, qui demeurait dans la nuit de sa perfidie, ni la clarté de la contempla-

tion, ni la lumière pour se conduire dans la vie active, puisque la Vérité n'y ayant pas été reçue, elle l'avait entièrement abandonné, et qu'en ayant retiré la clarté de la prédication, elle l'avait aveuglé en punition de sa perfidie, de sorte que Job dit fort bien ici : *Il commande au soleil, et le soleil ne paraît pas; Il met un sceau sur les étoiles.* Et en effet, Il n'a pas voulu que le soleil se levât sur cette nation perfide, de laquelle Il a fait éloigner ses prédicateurs. Et Il a comme fermé les étoiles avec un sceau, lorsque, faisant garder le silence à ces mêmes prédicateurs, Il a tenu la lumière céleste cachée aux yeux aveugles des réprouvés.

Sur quoi il est à remarquer que nous ne scellons une chose que dans le dessein de la faire paraître au jour en un autre temps. Et l'Écriture témoigne que les Juifs, qui sont maintenant délaissés de Dieu, seront un jour rappelés à la vraie foi. Isaïe le marque assez clairement par ces paroles : *Quand ton peuple, ô Israël, serait comme le sable de la mer, un reste seulement sera sauvé.* (Is 10,22) Et l'Apôtre par ces autres-ci : *afin que la multitude des nations entrât dans l'Église, et ainsi tout Israël sera sauvé.*

Celui donc qui a maintenant caché ses prédicateurs aux yeux de la Judée infidèle, dans le dessein de les lui faire paraître un jour, a comme scellé les étoiles, de sorte que les rayons de ces astres spirituels, demeurant d'abord couverts, et puis se découvrant à la fin, cette nation perfide ne puisse voir la nuit de son infidélité, maintenant qu'elle est délaissée, et qu'un jour elle la découvre, étant éclairée de cette lumière.

C'est pour cela que la mort de ces deux grands prédicateurs de la Vérité, Élie et Énoch, a été différée jusqu'à la fin des siècles, qu'ils seront rappelés sur la terre afin de l'annoncer aux hommes. Saint Jean parle d'eux lorsqu'il dit : *Ce sont les deux oliviers et les deux chandeliers qui se tiennent devant le Seigneur de la terre.* (Ap 11,4) Et la Vérité en marque l'un Elle-même lorsqu'Elle dit dans son évangile : *Élie viendra et rétablira toutes choses.* (Mt 17,11) Ces deux saints sont comme des étoiles maintenant cachées sous le Sceau de Dieu, pour n'être point vues, mais qui se manifesteront un jour, pour le salut de ceux qui suivront la clarté de leurs lumières.

CHAPITRE IV

Que les apôtres, ayant été chassés par les Juifs et s'étant répandus parmi les Gentils, y portèrent la lumière de l'évangile. Et que les grands du monde, qui en furent d'abord troublés, ayant voulu s'y opposer, furent réprimés par la vue des miracles qu'opéraient ces personnes si pauvres et si peu considérables.

Cependant, ce peuple juif, qui sera rappelé à la Vérité à la fin du monde, s'est endurci avec une grande cruauté contre les fidèles dans la naissance de l'Église sainte. Car il a résisté aux prédicateurs de l'évangile et a méprisé avec insolence les avertissements salutaires qu'il en a reçus. Ce qui n'est ainsi arrivé que par une conduite admirable de la divine Providence, afin que la gloire des prédicateurs évangéliques, qui eût été refermée dans les bornes d'une seule nation si elle eût été bien reçue des Juifs, en étant repoussée avec dureté, se répandît généralement par toute la terre.

C'est pourquoi Job ajoute : *Seul, Il étend les cieux.* Que faut-il entendre par les cieux, sinon cette même vie toute céleste et toute divine des prédicateurs de la vérité, dont parle David quand il dit : *Les cieux publient la Gloire de Dieu.* (Ps 19,1) Ils sont eux-mêmes et *cieux* et *soleil*. Cieux, parce qu'ils nous protègent par leurs intercessions, et soleil, parce que, nous annonçant la vérité de l'évangile, ils nous découvrent la lumière. La terre donc, étant ébranlée, les cieux s'étendent, d'autant qu'après que la Judée se fût émue avec violence pour persécuter les apôtres, Dieu obligea ses prédicateurs de s'étendre par toute la terre, pour porter aux nations la connaissance de Jésus Christ. Ainsi pendant que le peuple juif est dispersé captif dans tous les pays du monde en punition de sa perfidie, les apôtres s'y répandent avec honneur par la puissance de la Grâce de Jésus Christ qui les y envoie.

Et en effet, les cieux étaient bien resserrés quand tant d'illustres prédicateurs étaient renfermés dans les bornes étroites d'une seule nation. Qui des Gentils eût connu Pierre s'il se fût arrêté toute sa vie à ne prêcher qu'au peuple d'Israël ? Qui eût connu les vertus de

Paul, si les persécutions de la Judée ne l'eussent fait passer jusqu'à nous ? Ceux que ce peuple infidèle chassait de chez lui, chargés de coups et d'ignominies, sont maintenant en honneur par tout le monde. Dieu seul a donc étendu les cieux, lorsque, par le secret conseil de sa Providence merveilleuse, en souffrant qu'un peuple persécutât ses prédicateurs, Il les a répandus par tous les coins de la terre.

Les Gentils néanmoins, étant tout occupés des choses présentes, ne reçurent pas facilement les paroles de la vie, lorsque les apôtres les reprirent de leurs désordres. Car ils s'animèrent aussitôt avec orgueil pour les contredire et les persécuter avec cruauté. Mais l'ardeur des peuples qui s'opposaient avec violence à la prédication de la vérité fut bientôt réprimée par l'admiration des signes et des miracles. C'est pourquoi Job ajoute fort bien en louange au Créateur :

Il marche sur les hauteurs de la mer. Que signifie la mer sinon l'amertume et l'aigreur dont les esprits des méchants sont animés pour persécuter et faire mourir les bons ? David en parle lorsqu'il dit : *Il renferme comme dans un vase les eaux de la mer.* Car Dieu renferme les eaux de la mer comme dans un vase lorsque, réglant et modérant toutes choses avec une conduite merveilleuse, Il réprime la violence et la fureur des mouvements des hommes charnels, en les tenant renfermés au fond de leurs cœurs. Or Il marche sur les flots de la mer, lorsque les tempêtes des persécutions commençant à s'élever, Il les calme et les apaise par l'étonnement de ses Miracles. Car on peut dire que celui-là foule aux pieds les vagues les plus élevées, qui adoucit et qui réprime l'enflure et l'emportement des personnes violentes.

Quand les Gentils virent que la prédication de la vie nouvelle allait ruiner toutes leurs anciennes coutumes, quand les riches du monde reconnurent que les actions des pauvres s'opposaient à leur faste et à leur orgueil, quand les sages du siècle remarquèrent que des gens sans science combattaient leur philosophie, ils excitèrent aussitôt contre eux les tempêtes de la persécution. Mais lorsque, étant émus de colère par la contradiction de leurs sentiments, ils s'emportent en des violences extraordinaires, ils sont tout à coup arrêtés, et désarmés de leur fureur, par l'admiration des Prodiges de la Toute-Puissance divine.

Ainsi le Seigneur a fait autant de pas sur ces flots émus qu'Il a fait paraître de miracles aux yeux des superbes persécuteurs de sa Vérité. C'est pourquoi David dit fort bien : *Les soulèvements de la mer sont admirables; plus admirable est le Seigneur dans les hauteurs des cieux.* Car le monde a soulevé, avec de merveilleux efforts, les ondes des persécutions contre la vie des élus, mais le Créateur du ciel les a apaisés par la divine vertu de ses saints prédicateurs, avec une puissance encore plus merveilleuse, faisant voir que ses ministres avaient plus de pouvoir par leurs miracles que toutes les puissances de la terre par les emportements de leurs fureur.

Le Seigneur, parlant par la bouche de Jérémie pour faire connaître les choses intérieures par les extérieures qu'Il annonce, dit aussi à ce sujet : *C'est Moi qui ai donné à la mer le sable pour limite, limite éternelle qu'elle ne doit pas franchir; ses flots s'agitent, mais ils sont impuissants; ils mugissent, mais ils ne la franchissent pas.* (Jer 5,22) Dieu fait que le sable sert de barrière à la mer, lorsqu'Il choisit des personnes pauvres et abjectes pour confondre la gloire du monde. Les flots de la mer s'émeuvent, lorsque les puissances du monde s'irritent et s'emportent contre les fidèles, mais ils ne peuvent outrepasser leurs bornes de fable et ils se brisent contre les miracles et contre l'humilité de ces personnes abjectes et méprisables.

CHAPITRE V

Que Dieu a fait briller successivement dans le ciel de son Église, comme des astres lumineux, premièrement les apôtres, qui l'ont fondée, puis les martyrs, qui l'ont affermie, et enfin les docteurs, qui l'ont éclairée.

Mais pendant que la mer du monde s'irrite, pendant qu'elle s'émeut par l'agitation des flots de ses violences, comme toutefois son impétuosité est réprimée par la manifestation

de la vertu des fidèles, la sainte Église ne laisse pas de croître et de s'avancer toujours de plus en plus, selon la suite et l'ordre des temps, vers l'état de sa dernière perfection.

C'est pourquoi l'Écriture ajoute : *Il a créé la Grande Ourse, l'Orion et les Hyades, et les étoiles des régions australes.* La Vérité divine n'autorise nullement ici les vaines fables d'Hésiode, d'Arate, ni de Callimaque, et en nommant l'étoile de l'Ourse, elle ne veut pas dire qu'elle forme effectivement l'extrémité de la queue d'un animal, ni qu'il y ait un Orion, cet amoureux insensé, que l'on dépeint tenant une épée. Car ces noms d'étoiles ont été inventés par ceux qui se sont attachés à ces sciences profanes, mais l'Écriture se sert de ces mêmes noms afin d'exprimer ce qu'elle veut apprendre aux hommes par des termes usités et qui soient connus. Car si elle se servait de mots inconnus pour nous marquer les astres dont elle a dessein de parler, l'homme, pour qui les Écritures sont faites, ne pourrait pas les comprendre.

Ainsi, l'Écriture sacrée use des mêmes termes dont se servent les sages du siècle, de même que le Créateur de l'homme a bien daigné, pour le bien de l'homme, emprunter la voix d'une passion humaine, lorsqu'Il dit : *Je me repens d'avoir fait l'homme sur la terre.* Car personne n'ignore qu'il est impossible que, après que Celui qui connaît toutes choses avant qu'elles soient en a fait une, Il s'en repente et en ait du regret. Y a-t-il donc sujet de s'étonner que des hommes spirituels se servent des manières de parler des personnes charnelles, après que l'Esprit ineffable, et qui a créé toutes choses, a bien voulu transformer en Lui des paroles toutes charnelles pour Se faire entendre par des créatures formées de chair ?

Lors donc que nous trouvons dans l'Écriture des noms d'astres qui nous sont connus, nous entendons aussitôt quels sont ceux dont elle veut nous parler. Et quand cela est, nous n'avons qu'à nous élever, par la considération de leurs mouvements extérieurs, aux mystères de l'intelligence spirituelle.

Et en effet, Job n'aurait rien dit de fort et d'extraordinaire, s'il n'avait voulu faire entendre autre chose par ses paroles, sinon que Dieu avait fait les étoiles de la Grande Ourse, de l'Orion et des Hyades, puisque personne n'ignore que Dieu a fait tout ce qui est dans le monde. Mais ce saint homme a dit que Dieu avait fait ces choses, pour nous donner à entendre celles qui se font spirituellement, et que celles-là signifient. Qu'entendrons-nous donc par la *Grande Ourse*, qui, étant située dans le ciel sur l'axe du monde, est composée de sept étoiles, sinon l'Église universelle, qui nous est figurée dans l'Apocalypse par sept Églises et sept chandeliers, et qui, contenant en elle les sept divers Dons du saint Esprit, brille de l'éclat d'une vertu toute céleste, et lance ses vifs rayons comme du pôle ou du centre de la Vérité.

Il faut aussi remarquer que la constellation de la Grande Ourse, tournant toujours et ne se couchant jamais sur notre hémisphère, nous figure la sainte Église, qui, souffrant sans cesse les persécutions des méchants, ne laissera pas de se maintenir jusqu'à la fin du monde. Car les réprouvés l'ayant souvent persécutée jusqu'à la mort ont cru l'avoir détruite de fond en comble, mais elle est toujours sortie de cette extrémité avec d'autant plus de gloire qu'elle a plus souffert dans la mort d'une infinité de ses membres, qui ont été massacrés avec tant d'inhumanité par les tyrans. Ainsi, comme la constellation de la Grande Ourse se relève toujours en tournant sur notre tête autour du pôle, de même l'Église sainte s'est d'autant plus fortement affermie dans la Vérité divine qu'elle a été tourmentée plus cruellement pour la vérité.

C'est pourquoi Job ajoute fort bien après cette constellation celle de l'*Orion*. Car celle-ci se lève au fort de l'hiver, et excite d'ordinaire des tempêtes qui troublent la mer et la terre. Que signifient donc les étoiles de l'Orion, après celles de la Grande Ourse, sinon les saints martyrs de l'Église, qui, en travaillant à son élévation et à sa gloire, viennent en hiver pour y souffrir les persécutions et les tourments ? Et en effet, ils ne sont pas plutôt levés que la mer et la terre sont dans le trouble; c'est-à-dire que quand la Gentilité vit que ses coutumes allaient se détruire, elle s'émut à la vue du courage et de la fermeté des soldats de Jésus Christ, et excita pour les perdre non seulement les hommes cruels et violents, mais même les naturels les plus doux et les plus paisibles. Ainsi l'hiver fut épouvanté à la

vue de ces étoiles de l'Orion, c'est-à-dire que l'éclat de la constance des saints martyrs, qui, ayant eu la hardiesse d'annoncer la vérité aux personnes les plus imposantes souffrirent toute la rigueur de l'hiver et des adversités du siècle.

Job ajoute ensuite fort à propos *les Hyades*, qui se lèvent au printemps et paraissent dans la saison où le soleil commence à faire sentir sa force. Car ils sont dans le signe que les astrologues appellent le *Taureau*, dans lequel le jour et la chaleur commencent à croître. Que nous marquent donc *les Hyades*, sinon les saints docteurs de l'Église, qui, ayant succédé aux martyrs, ont paru dans le monde au temps où la foi commençait à luire avec plus d'éclat et que le froid de l'infidélité étant adouci, le soleil de la Vérité dardait ses rayons dans les cœurs de ses fidèles avec plus de force, et qui, après les tempêtes de la persécution et les longues nuits de l'infidélité, se sont levés dans le ciel de l'Église, lorsque l'année commençait à déployer ses beautés dans le printemps de la foi ?

Et ce n'est pas sans raison que les saints docteurs de l'Église sont figurés par les *Hyades*. Car le mot grec *hyétos* signifie la pluie, et les *Hyades* ont pris ce nom en raison des pluies qu'elle causent à leur naissance. Ainsi, c'est fort à propos que les *Hyades* nous marquent ici ceux qui, se levant comme dans le ciel de l'Église universelle, répandent les pluies fécondes de leurs prédications sur la sécheresse des cœurs des hommes. Car si la prédication de la vérité n'était une véritable pluie, Moïse n'aurait pas dit : *Que mes instructions soient comme la pluie*. Et le prophète Isaïe : *Je commanderai aux nuées de ne plus pleuvoir sur la terre*. Et Jérémie : *Les étoiles qui causent les pluies ont été cachées*. Lors donc que les *Hyades* amènent la pluie, le soleil monte plus haut au-dessus de nos têtes, c'est-à-dire que quand la science des saints docteurs a commencé d'éclairer l'Église et de répandre dans nos cœurs la pluie féconde de la vérité, la chaleur de la foi y a augmenté, et comme la terre ainsi humectée produit son fruit lorsque le ciel s'est échauffé davantage, de même nous portons une plus ample moisson de bonnes œuvres quand les flammes d'une salutaire instruction embrasent notre âme. Et lorsque ces brillantes étoiles du ciel de l'Église nous éclairent de plus en plus des lumières de la science divine, l'on peut dire que c'est un printemps spirituel qu'ils font naître dans notre cœur, où il commence à paraître comme un soleil tout nouveau, que les clartés de leurs paroles rendent de jour en jour plus chaud et plus éclatant.

Et en effet, la science céleste s'accroît avec le temps, et c'est ce qui a fait dire à David : *Plusieurs parleront et la science se multipliera*, et à l'ange parlant à saint Jean au début de sa Révélation : *Scelle ce qu'ont dit les sept tonnerres*, (Ap 10,4) et cependant il lui dit à la fin : *Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre*. (Ap 22,10) Il lui est commandé de mettre sous le sceau le début de cette révélation, et il lui est défendu d'en faire de même de la fin, parce que ce qui a été caché à la naissance de l'Église se découvre à sa fin.

Ainsi le saint homme Job, considérant avec admiration l'ordre et la suite que le Sauveur a tenus pour opérer notre salut, s'écrie en parlant de Dieu : *Seul, Il étend les cieux, Il marche sur les hauteurs de la mer. Il a créé la Grande Ourse, l'Orion et les Hyades*. Car le Seigneur qui a étendu les cieux a formé les étoiles de la Grande Ourse, lorsque, ayant répandu avec honneur la réputation des apôtres, Il a établi l'Église dans une vie toute sainte et toute céleste. Après les étoiles de la Grande Ourse, Il a fait celles d'Orion quand, ayant affermi la foi de l'Église, Il y a fait naître les saints martyrs pour s'opposer, par leur constance inébranlable, aux tempêtes de ce monde. Après les étoiles d'Orion, Il a produit les *Hyades* quand à la glorieuse résistance des bienheureux martyrs contre les persécutions et les tourments Il a fait succéder la doctrine salutaire de ces grands maîtres de son Église, pour humecter la sécheresse des cœurs arides par leurs pluies fécondes.

CHAPITRE VI

Que par ces étoiles qui sont cachées au midi Job veut nous marquer le Sein de Dieu même, que sa Bonté a préparé pour le bonheur éternel des élus. Et qu'on n'exprime jamais mieux la Grandeur de Dieu et de ses ouvrages qu'en reconnaissant par un humble silence qu'on est dans l'impuissance de les expliquer.

C'est ainsi que ces astres spirituels se sont succédés les uns aux autres, chacun en son rang, pour nous éclairer de ce ciel de vertus sublimes où ils paraissent avec tant d'éclat. Mais après qu'ils sont tous passés, que reste-t-il autre chose sinon que l'Église, recevant le fruit de leurs saints travaux, parvienne à la bienheureuse jouissance des biens de la céleste patrie ? C'est pourquoi Job, après avoir dit : *Il a créé la Grande Ourse, l'Orion et les Hyades, ajoute : et les étoiles cachées du midi.* Que nous marque ici le midi sinon l'Ardeur du saint Esprit, qui embrase d'amour pour la patrie spirituelle tous ceux qu'Il remplit. Ce qui fait dire à l'Époux sacré dans le *Cantique des Cantiques* : *Lève-toi, Aquilon ! Viens, Autan ! Soufflez sur mon jardin, et que les parfums s'en exhalent !* (Can 4,6) Car quand le vent de midi souffle, l'Aquilon cesse aussitôt, c'est-à-dire que la Venue du saint Esprit chasse le démon qui avait gelé notre âme de froid. Et le vent de midi fait fondre les parfums du jardin de l'Époux, lorsque l'Esprit de vérité, ayant rempli l'Église de l'abondante vertu de ses Dons, répand en tous lieux la bonne odeur de ses saintes Œuvres.

Les étoiles cachées du midi sont les ordres invisibles des bienheureux anges, et ces lieux secrets de la céleste patrie qui sont tout pénétrés de la Chaleur de l'Esprit divin. Car c'est là que reposent les âmes des saints, qui maintenant sont dépouillées de leurs corps, et qui y seront un jour réunies, et qu'elles sont comme cachées dans les lieux secrets et inconnus du midi. C'est là qu'elles sont embrasées avec plus d'ardeur par les brûlants rayons de ce Soleil de justice, qui les éclaire comme en plein jour, et dans son midi, parce qu'en ce lieu bienheureux les nuages de notre mortalité étant dissipés, la Lumière du Créateur y brille avec plus d'éclat aux yeux de notre âme, et les rayons nous y frappent comme de plus haut, d'autant que la Vérité nous illumine par Elle-même plus parfaitement. C'est là que la clarté de notre contemplation n'est plus troublée par les ombres de notre mutabilité. C'est là que la chaleur de la souveraine Lumière nous échauffe sans plus nous noircir et nous brûler. C'est là que les cœurs invisibles des anges brillent comme des astres tout lumineux, étant maintenant d'autant moins exposés à nos yeux mortels que la splendeur de la Lumière dont ils sont tout pénétrés nous éblouit davantage.

Il faut avouer que la Conduite de la divine Providence est merveilleuse d'avoir étendu les cieus, en envoyant les apôtres par toute la terre, d'avoir foulé aux pieds les flots de la mer, en réprimant les soulèvements des persécutions, d'avoir formé les étoiles de la Grande Ourse, en affermissant l'Église, d'avoir établi celles d'Orion, en fortifiant les martyrs contre tous les maux qu'ils ont soufferts, d'avoir placé les Hyades dans ce même ciel, en remplissant de science les saints docteurs durant la tranquillité de l'Église. Mais cette Conduite de Dieu est encore infiniment plus admirable d'avoir préparé pour nous les lieux cachés du midi, c'est-à-dire le sein bienheureux de la céleste patrie. C'est une chose très belle à voir que la face spirituelle du ciel de l'Église dans cet ordre merveilleux dans lequel la Sagesse de Dieu l'a disposée, mais les lieux secrets et invisibles qu'Il a préparés pour ses élus sont incomparablement plus beaux et plus ravissants.

C'est ce qui fait encore dire à l'Époux en l'honneur de son Épouse : *Que tu es belle, mon amie, que tu es belle ! Tes yeux sont des colombes, sans les beautés qui sont cachées au dedans.* (Can 1,15) Il la nomme belle deux fois, parce qu'il y a la beauté de la vertu dont l'Église est maintenant revêtue, et il y a la beauté de la récompense à laquelle Elle sera élevée un jour par la claire vision de son Créateur. Ses membres, qui sont ses élus, sont appelés des yeux de colombe, parce qu'ils agissent avec une grande simplicité dans toutes leurs actions, et qu'ils sont brillants comme les yeux de ces animaux, par l'éclat de leurs miracles. Mais quelque merveilleux que puisse être tout ce qui paraît maintenant à nos yeux, ce qui nous est caché et qui ne peut être vu durant cette vie, est infiniment plus merveilleux. Et c'est pour cela que l'Époux ajoute : *sans les beautés qui sont cachées au dedans.* Car la gloire de la bonne vie des saints qui paraît à l'extérieur est très grande, mais celle de la récompense invisible qu'ils doivent un jour recevoir est incomparablement plus sublime et plus excellente. Ainsi ce que Job entend par les astres, Salomon l'entend par les yeux, et ces beautés cachées dont Salomon parle sont ces lieux secrets du midi que Job marque ici.

Mais quoi que puisse faire ce saint homme, en parlant des choses extérieures et en considérant les intérieures, en décrivant ce qui est visible et en pénétrant dans ce qu'il y a de plus caché, et enfin quels que soient ses efforts pour expliquer ce qui se passe au dehors et au dedans, il est impossible qu'une langue de chair puisse bien exprimer les Ouvrages de la divine Providence. C'est pourquoi il en parle mieux en les comparant dans ces expressions générales : *Il fait des choses grandes et insondables, des merveilles sans nombre.* Nous n'expliquons jamais mieux les ouvrages de la Toute-puissance de Dieu que quand nous reconnaissons que nous sommes incapables de les expliquer. Et nous n'en parlons jamais plus éloquemment que quand nous nous contentons de les admirer avec un profond silence. Car dans ce cas, notre impuissance a une voix très forte pour publier ces ouvrages ineffables, et il n'y a qu'une langue muette qui soit capable d'exprimer ce que nous sommes incapables de comprendre. C'est ce qui fait dire à David dans un de ses psaumes : *Louez-Le pour ses hauts Faits ! Louez-Le selon sa Grandeur infinie !*

Ainsi celui-là Le loue comme il le doit qui, considérant qu'il est incapable de Le louer autant qu'Il mérite de l'être, dit avec Job : *Il fait des choses grandes et insondables, des merveilles sans nombre.* C'est-à-dire grandes en vertu, impénétrables par la raison, et innombrables par leur multitude. De sorte que ce grand saint a exprimé plus éloquemment par l'aveu de son impuissance ces divins ouvrages qu'il n'aurait pu les expliquer par tous ses discours.

CHAPITRE VII

Que l'homme est devenu tellement aveugle en punition de son péché que souvent il attribue à la Colère de Dieu ce qui est un pur effet de sa Grâce, et souvent il considère comme une grâce ce qui n'est qu'un effet de sa Colère. Et qu'on ne peut sans témérité vouloir pénétrer les causes de la Conduite de Dieu dans ses Jugements.

Il n'est pas besoin d'aller chercher des sujets d'ignorance au dehors de nous, puisque nous en trouvons dans les choses qui se passent en nous-mêmes. Et c'est pour cela que Job dit ensuite : *Voici, Il passe près de moi, et je ne Le vois pas, Il S'en va, et je ne L'aperçois pas.* L'homme, ayant été exclu des joies intérieures en punition de son péché, a perdu la vue de l'âme et ne sait plus où le conduisent les pas incertains de ses mérites. Souvent il attribue à la Colère de Dieu ce qui est un pur effet de sa Grâce, et souvent ce qu'il considère comme une grâce n'est qu'un effet de sa Colère. Car il regarde quelquefois les dons de faire des miracles comme des grâces singulières, et cependant ces dons le font tomber par orgueil lorsqu'il s'en élève. Il considère aussi d'ordinaire comme un effet de la Colère divine les tentations et l'adversité, et cependant, ce sont ces mêmes tentations qui l'obligent à veiller avec plus de circonspection pour se maintenir dans sa vertu.

Qui ne se croira bien avec Dieu quand il est comblé des faveurs du ciel, quand il reçoit ou le don de prophétie, ou la science pour instruire les autres, ou la vertu de guérir des maladies ? Et cependant, il arrive le plus souvent que quand l'âme se relâche par une fausse confiance dans sa vertu, l'ennemi qui est toujours prêt à la surprendre la perce d'un trait imprévu, et ainsi ces mêmes faveurs qui l'approchaient de Dieu pour un temps, sans qu'elle prît aucun soin de s'y conserver sont cause qu'elle en demeure éloignée pour toute l'éternité.

Qui d'ailleurs ne se croira pas abandonné de la Grâce de son Dieu, lorsque, après avoir donné quelque solide témoignage de son amour pour la pureté, il souffre de nouveau les tentations de la chair, que ces pensées déshonnêtes ne sortent point de son esprit et que ces images impures et criminelles lui remplissent sans cesse l'imagination ? Et néanmoins quand toutes ces tentations ne font que le peiner et le fatiguer, et qu'elles ne le surmontent point, il est certain qu'au lieu de le faire mourir par un consentement impudique, elles le maintiennent par l'humilité, parce que l'âme, reconnaissant sa faiblesse dans l'effort des tentations, met tout son recours dans l'Assistance divine et perd toute confiance dans ses propres forces. Et ainsi il arrive qu'elle est plus étroitement unie à Dieu, par cela même qui la faisait soupirer dans la crainte d'en être éloignée.

Nous sommes donc incapables de reconnaître, quand nous nous approchons de Dieu ou quand nous nous en éloignons, tant que la fin des choses douteuses n'est point arrivée, puisqu'à l'égard des tentations il est incertain si elles nous tuent ou si elles nous éprouvent, et que pour les Dons de Dieu, on ne peut non plus savoir s'ils servent seulement de récompense temporelle à ceux qui sont abandonnés pour l'éternité, ou bien s'ils nous entretiennent durant cette vie pour nous conduire à celle qui est à venir.

Que l'homme donc, qui a été une fois exclu des joies intérieures, considère que la porte des secrets spirituels lui est fermée, et que, gémissant dans sa chair de se voir au dehors abandonné à lui-même, il dise dans la considération de son aveuglement : *Voici, Il passe près de moi, et je ne Le vois pas, Il S'en va, et je ne L'aperçois pas.* Comme s'il disait avec larmes : Après avoir perdu une fois volontairement la vue, je suis maintenant si fort environné des ténèbres de la nuit, que j'ai moi-même recherchée, que je ne puis plus découvrir le lever ni le coucher du Soleil de Justice.

Cependant ce même homme, tout accablé qu'il est du poids de son infirmité et tout couvert des ténèbres de son aveuglement, ne laisse pas de se présenter au Jugement de la Lumière céleste pour y rendre compte de toutes ses actions. C'est pourquoi Job dit ensuite : *Si tout à coup Il interroge, qui Lui répondra ?* Dieu interroge tout à coup quand Il nous appelle à l'examen sévère de son Jugement, lorsque nous ne nous y attendions point. Et l'homme est incapable de répondre à cette interrogation soudaine, parce que si Dieu nous examine sans miséricorde, les plus justes ne sauraient jamais soutenir la sévérité de son examen. Ou bien l'on peut dire qu'Il nous interroge quand Il nous frappe par de rudes épreuves, afin que notre âme, qui avait des sentiments trop avantageux d'elle-même durant la tranquillité, reconnaisse dans le trouble comment elle est véritablement. Il est bien vrai qu'il arrive assez souvent que, dans le sentiment de l'affliction qui la presse, elle gémit et soupire, mais elle ne peut pas pour cela répondre à Dieu, parce que c'est contre son gré qu'elle souffre cette affliction que Dieu lui envoie.

Cependant l'homme, se considérant en cet état, demeure en silence et, se reconnaissant n'être que poussière, il n'ose pénétrer dans les secrets Jugements de Dieu, ce qui fait dire à saint Paul : *O homme, qui es-tu pour contester avec Dieu ?* (Rom 9,20) En l'appelant homme, on le convainc manifestement qu'il est impuissant de répondre à Dieu, puisque, étant formé de terre, il est incapable d'examiner la profondeur de ses divins Jugements. C'est pourquoi Job dit ensuite : *Qui Lui dira : Que fais-Tu ?* Sans examiner ce que Dieu fait, on doit toujours L'admirer, parce qu'Il ne peut rien faire d'injuste. Et c'est s'élever avec orgueil contre le secret de ses Conseils que d'en vouloir sonder les raisons.

Puis donc qu'il est impossible de découvrir les raisons de sa Conduite, nous n'avons autre chose à faire qu'à nous y soumettre avec un humble et respectueux silence, les raisonnements de la chair étant trop faibles pour pénétrer les secrets de l'Esprit divin. Ainsi quiconque ne voit pas les raisons de ce que Dieu fait, il verra bien, en jetant les yeux sur sa faiblesse, pourquoi il ne les voit pas. Et c'est ce qui fait encore dire à l'Apôtre : *Le vase d'argile dira-t-il à celui qui l'a formé : Pourquoi m'as-tu fait ainsi ?* (Rom 9,20) Et en effet, dès lors que l'homme se considère comme l'ouvrage des Mains du souverain Artisan, il se convainc assez lui-même qu'il ne doit pas s'élever contre la Main de Celui qui l'a formé, puisque, ayant produit avec tant de bonté ce qui n'était point, Il n'abandonne pas avec injustice ce qu'Il a fait.

L'âme doit donc entrer en elle-même au temps où Dieu l'afflige, sans chercher au dehors ce qu'elle ne saurait comprendre, de crainte qu'en voulant trop examiner les causes de la Colère divine, elle ne L'irrite davantage, et qu'au lieu que l'humilité eût pu L'adoucir, l'orgueil ne l'allume sans que jamais on puisse l'éteindre.

CHAPITRE VIII

Que l'on peut résister à la Colère de Dieu quand sa Grâce nous en communique la force, et qu'on ne peut y résister quand Il est absolument résolu à la vengeance. Pourquoi Moïse et Samuel sont ici nommés de préférence aux autres anciens pères sur le sujet de la prière.

Le saint homme Job, parlant de cette même Colère de Dieu, dit ensuite : *C'est Dieu, à la Colère duquel nul n'est capable de résister*. Il y a sujet de s'étonner de ce que Job dit ici que l'on ne peut résister à la Colère de Dieu, puisque l'Écriture rapporte que plusieurs s'y sont opposés. Et en effet, Moïse n'y a-t-il point résisté lorsque, levant ses mains à Dieu, il arrêta le coup de la Vengeance divine qui était près de tomber sur le peuple d'Israël, et qu'en s'offrant pour eux à la mort, il dit à Dieu : *Pardonne-leur cette faute, ou efface-moi du livre que Tu as écrit ?* Aaron n'a-t-il pas aussi résisté à la Colère de Dieu lorsque, prenant l'encensoir à la main au milieu de ceux qui étaient déjà morts et de ceux qui restaient encore en vie, il apaisa par la sainte ferveur de ces encensements sacrés le feu de l'Indignation divine ? Phinées n'a-t-il pas résisté à la Colère de Dieu lorsque, trouvant des Israélites avec des femmes étrangères, il les tua au moment où ils s'abandonnaient à ces actions infâmes, et opposant ainsi le saint zèle dont il était embrasé à la Vengeance de Dieu, il apaisa sa Fureur par l'épée dont il perça les coupables ? David n'a-t-il pas résisté à la Colère de Dieu lorsque, s'offrant lui-même à la fureur de l'ange qui était le ministre de la Justice divine sur Jérusalem, il obtint grâce pour son peuple avant le temps même qu'elle devait s'accorder ? Élie ne résista-t-il pas à la Colère de Dieu lorsque, dans la sécheresse dont la terre était affligée, il attira les pluies du ciel, où Dieu les tenait suspendues depuis si longtemps ? Comment est-ce donc que Job dit ici que nul ne peut résister à la Colère de Dieu, puisque nous en voyons plusieurs qui s'y sont autrefois opposés avec grand succès ?

Mais si nous examinons plus particulièrement les paroles de ce saint homme et les actions de ces grands personnages de l'Ancienne Loi, nous reconnaitrons visiblement et qu'il est vrai que nul ne peut résister à la Colère divine, et que plusieurs néanmoins y ont souvent résisté. Car tous les saints qui se sont opposés au Courroux de Dieu ont pris en Lui-même des forces pour s'opposer au torrent de son Indignation, de sorte que, si on peut le dire ainsi, c'est avec Lui-même qu'ils se sont élevés contre Lui, parce que s'ils obtiennent extérieurement quelque chose contre sa Colère, c'est par l'assistance intérieure de la Grâce de Celui-là même qui est en colère, et c'est Dieu qui fortifie secrètement ses serviteurs, lors même qu'Il paraît les avoir au dehors comme ses adversaires. Ainsi, Il ne supporte de la part de ceux qui Le prient que la contradiction qu'Il leur inspire, et il semble qu'on Lui fasse contre son gré ce qu'Il commande Lui-même qu'on Lui fasse. Car voici comment Il parle à Moïse : *Maintenant laisse-Moi; ma Colère va s'enflammer contre eux, et Je les consumerai; mais Je ferai de toi une grande nation*. Qu'est-ce que dire à un serviteur *laisse-Moi*, sinon lui donner la hardiesse de demander ? Comme s'Il disait à Moïse : Considère quel est le pouvoir que tu as sur Moi et reconnais que tu es capable d'obtenir tout ce que tu demanderas pour ce peuple. Et en effet, le pardon que Dieu accorda aussitôt à sa prière fait bien voir la vérité de cette pensée.

Mais quand l'Indignation de Dieu part, si l'on peut dire, du fond de son Cœur, alors nulle résistance humaine ne peut l'arrêter et toute prière est inutile quand Dieu a une fois arrêté en Lui-même le conseil irrévocable de sa Colère. C'est pourquoi l'on voit que ce même Moïse, qui avait le pouvoir d'effacer par ses prières les péchés de tout un peuple, et qui, en s'opposant comme une forte barrière au Courroux divin, en avait arrêté le coup, ne put, pour s'être défié à la pierre d'Horeb d'obtenir l'eau, détourner l'effet de la Colère de Dieu, qui ne lui permit point d'entrer dans la terre promise aux Israélites. Car souvent il s'en affligea, souvent il se sentit pressé d'ardents souhaits pour cette terre désirable, et cependant celui qui avait eu le pouvoir de détourner le Courroux de Dieu qui était près de fondre sur son peuple ne put jamais alors empêcher l'effet de la punition de sa défiance.

Ce fut encore pour la même raison que David, qui avait eu le pouvoir d'arrêter par sa prière la fureur de l'épée de l'ange qui exterminait son peuple ne put adoucir aucunement la Vengeance de Dieu contre lui-même, et fut contraint, en dépit de l'abondance de ses pleurs et de ses sanglots, de fuir pieds nus la colère de son fils, et d'essuyer toutes les amertumes auxquelles la divine Justice l'avait condamné.

Ce fut aussi pour cela que Dieu, voulant faire ressentir à Élie qu'il était homme, par quelques effets de ses châtiments, permit que celui qui par la vertu de sa parole avait ouvert le ciel même fût réduit à fuir dans les déserts, avec crainte, l'indignation d'une femme,

et que ce grand homme, qui avait eu le pouvoir de calmer sa Fureur en faveur des autres, tombât dans la faiblesse d'une indigne timidité.

L'on peut donc résister au Courroux de Dieu quand Celui même qui est irrité en donne la force, et l'on ne saurait y résister aucunement quand Il a résolu absolument de nous châtier, et que la prière qu'on Lui adresse n'est pas inspirée de son Esprit saint. C'est pourquoi Il dit autrefois au prophète Jérémie : *Et toi, n'intercède pas en faveur de ce peuple, n'élève pour eux ni supplications ni prières, ne fais pas des instances auprès de Moi, car Je ne t'écouterai pas.* Et ailleurs Il dit au même prophète : *Quand Moïse et Samuel se présenteraient devant Moi pour me prier, Je ne serais pas favorable à ce peuple.* (Jer 15,1)

Sur quoi si l'on demande pourquoi Moïse et Samuel sont nommés ici de préférence à tant d'autres plus anciens pères au sujet de la prière, on y répondra facilement si l'on considère le mérite de la charité que Dieu nous commande d'avoir pour nos ennemis, car il n'y a pas d'oraison si recommandable devant Lui que celle qui s'emploie à intercéder pour ses ennemis. D'où vient que la Vérité dit elle-même dans son évangile : *Priez pour ceux qui vous maltraitent.* (Mt 5,44) Et ailleurs : *Lorsque vous êtes debout faisant votre prière, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-le-lui.* Or nous lisons, dans ce que l'Écriture rapporte des actions des anciens pères, que Moïse et Samuel prièrent pour leurs ennemis. Car l'un, fuyant la persécution d'un peuple irrité, ne laissa pas de prier pour la conservation de la vie de son propre persécuteur, et l'autre, ayant été déposé de la principauté sur le peuple, dit à ceux qui lui étaient le plus contraires : *Dieu me garde de commettre ce péché que de cesser de prier pour vous.* Pourquoi donc alléguer Moïse et Samuel sur la difficulté d'obtenir quelque chose par la prière, sinon pour faire voir clairement que ceux-là même ne seraient pas capables de s'opposer à l'effet de la Colère divine, qui auraient d'autant plus de pouvoir d'intercéder pour leurs amis, qu'ils ont l'habitude de prier même pour leurs ennemis. C'est encore pour cette raison qu'il est dit à la Judée : *Je t'ai frappée d'un coup d'ennemi et d'un châtiment cruel.* Et par la bouche du même prophète : *Pourquoi cries-tu au sujet de ta blessure ? Ta douleur est incurable.*

Ainsi le saint homme Job, considérant que l'intercession de qui que ce soit n'est capable d'arrêter l'effort de la Colère divine quand elle est une fois allumée sans aucun retour, dit : *C'est Dieu, à la Colère duquel nul n'est capable de résister.* Et nous pouvons fort bien entendre ces paroles dans un sens spirituel et mystique, si nous faisons réflexion sur les malheurs du peuple juif, que le divin Médiateur, ayant été méconnu après avoir daigné Se manifester parmi eux par une mystérieuse dispensation de sa Bonté, abandonna pour appeler les Gentils à la Grâce de Le connaître.

CHAPITRE IX

Que toutes les puissances de la terre ont été soumises à Dieu, quand Il en a rejeté les unes et assujetti les autres au joug de son évangile, et que celles du ciel sont aussi courbées sous sa Puissance en ce que tout parfaits qu'ils sont, ils ne sauraient la comprendre parfaitement.

Et sous Lui sont courbés ceux qui soutiennent la terre. Ceux-là soutiennent la terre, qui sont chargés du soin des choses du monde. Car chacun porte des fardeaux d'autant plus pesants qu'il a plus de personnes à gouverner. C'est pourquoi les Grecs appellent avec raison le prince βασιλεύς et le peuple λαός, de sorte que βασιλεύς est comme qui dirait *basís laou*, c'est-à-dire *la base et le soutien du peuple*, parce que celui-là soutient le peuple, qui, étant comme fixé par le poids de sa puissance, règle et modère tous les mouvements de ses sujets, et les porte comme un pesant fardeau sur ses épaules, comme une base qui soutient la colonne qu'on a érigée dessus.

Le bienheureux Job, rempli de l'esprit de prophétie, prévoyait que la Judée serait un jour abandonnée de son Dieu, et que les princes des nations s'abaisseraient sous le Joug de Jésus Christ. C'est pourquoi il dit ici : *C'est Dieu, à la Colère duquel nul n'est capable de résister; et sous Lui sont courbés ceux qui soutiennent la terre.* Comme s'il disait clairement :

Tu abandonnes par une conduite de rigueur ceux qui T'étaient autrefois soumis et Tu fais fléchir sous ton Joug les puissances du paganisme, qui y avaient toujours été si fort opposés.

L'on peut aussi entendre par ceux qui, soutenant la terre, se courbent sous la Majesté divine les esprits angéliques, qui sont employés de Dieu au gouvernement du monde, selon ces paroles des apôtres : *Tous les anges ne sont-ils pas des esprits au service de Dieu, envoyés pour exercer un ministère en faveur de ceux qui doivent hériter du salut ?* (Heb 1,14) Lors donc que Job dit : *C'est Dieu, à la Colère duquel nul n'est capable de résister; et sous Lui sont courbés ceux qui soutiennent la terre, c'est comme si, considérant l'humiliation et l'abaissement de toutes les créatures sous la Majesté de Dieu, il en était épouvanté et s'écriait : Comment les hommes, faibles comme ils sont, pourraient-ils résister à la moindre de ses Volontés, puisque les Vertus angéliques même sont si humblement soumises à sa Toute-Puissance infinie ?*

Ou bien, comme nous ne regardons pas en haut quand nous nous courbons, l'on peut dire que ces esprits si subtils seraient parfaitement droits, s'ils pouvaient atteindre à une pleine connaissance de la Nature divine. Mais ceux qui soutiennent la terre sont courbés sous la Majesté de Dieu, parce que, bien qu'étant très élevés par l'excellence de leur nature ils voient la Grandeur de Dieu, ils ne peuvent pas néanmoins en comprendre parfaitement les Perfections infinies.

Comme le saint homme Job ne peut pas non plus les pénétrer, mais qu'il en considère seulement en quelque sorte l'excellence par la soumission des esprits célestes, il rentre en lui-même pour s'examiner avec une soigneuse humilité, et, s'anéantissant à la vue de cette Puissance et de cette Grandeur incompréhensibles, il dit ensuite : *Et moi, comment Lui répondre ? Quelles paroles choisir ?*, comme s'il disait clairement : Si même les créatures qui ne sont pas chargées du poids de la chair ne sont pas capables de bien Le connaître, comment pourrais-je résister à ses Jugements, moi qui suis comme accablé sous la pesanteur de ma corruption et de mon infirmité ? Or comme d'ordinaire les Paroles de Dieu sont ses Jugements qui décident de nos œuvres, de même les paroles que nous adressons à Dieu sont nos actions. Ainsi l'homme n'est pas capable d'adresser à Dieu ses paroles, puisqu'il n'a nul sujet de prendre confiance dans ses œuvres en la Présence du Jugement de Dieu, qui sera si exact et si rigoureux.

CHAPITRE X

Que quelque peu de justice qu'il y ait en nous, il ne faut s'en glorifier qu'en Dieu seul. Et quelles sont les incertitudes dont les plus justes même sont quelquefois inquiétés durant la tentation.

Quand il y aurait en moi quelque chose de juste, je ne répondrais pas; je ne puis qu'implorer mon Juge. Nous avons déjà souvent remarqué que toute justice humaine n'est devant Dieu qu'injustice, s'Il l'examine et la juge dans toute l'étendue de sa Sévérité et de sa Rigueur. Ainsi quelque justice qu'il y ait en nous, nous avons besoin de prière pour faire en sorte que cette faible justice, qui était prête à succomber sous le rigoureux Examen de notre Juge, se fortifie et s'affermisse par la vertu de sa divine Miséricorde.

Or Job dit seulement ici : quand il y aurait en moi *quelque chose de juste*, parce que ce n'est qu'avec peine que l'homme sait le bien qui est en lui, et que ce qu'il en connaît est fort peu de chose. Il dit donc : *Quand il y aurait en moi quelque chose de juste, je ne répondrais pas; je ne puis qu'implorer mon Juge.* Comme s'il avouait sincèrement qu'encore qu'il s'avance tous les jours de plus en plus dans l'exercice des bonnes œuvres, il n'attribuait pas cette justice à ses mérites, mais à la seule Miséricorde de son Dieu.

Il ne faut donc s'appuyer que sur nos prières quand nous vivons bien, afin que notre justice soit toujours accompagnée d'humilité, mais il n'arrive que trop souvent que nos prières sont interrompues par tant de diverses tentations, qu'il nous semble que notre divin Juge n'a point d'oreilles pour les écouter. Ce n'est pas que quelquefois Il ne les reçoive pas favorablement, mais parce que nous ne les Lui adressons pas avec toute la pureté que nous

voudrions, nous craignons qu'Il ne les rejette. Et c'est pour cela que Job ajoute : *Et quand Il m'exaucerait, si je L'invoque, je ne croirais pas qu'Il eût écouté ma voix.*

Souvent l'âme, étant embrasé du feu de l'amour divin, se trouve élevée jusqu'à la contemplation des mystères les plus cachés. Elle est déjà comme ravie dans le ciel, et sa componction, animée par de saints désirs, la détache entièrement de toutes les choses de la terre. Mais s'il lui arrive quelque violente tentation, elle qui était si fort élevée à Dieu, se trouve tout d'un coup tellement courbée sous le poids de ses pensées terrestres et charnelles qu'à peine se retrouve-t-elle elle-même dans un si grand trouble, de sorte que, étant comme balancée entre le vice et la vertu, elle ne reconnaît presque pas de quel côté elle penche. Car cela va quelquefois jusqu'à tel point que d'une part, elle s'étonne comment une âme souillée de tant de pensées illicites peut comprendre des choses si grandes, et que de l'autre, elle ne peut concevoir comment de telles pensées peuvent entrer dans une âme que la Ferveur de l'Esprit divin élève si fort au-dessus d'elle-même.

Ce sont ces inégalités de mouvements et ces balancements de pensées que David avait en vue quand il disait dans un psaume : *Ils montaient vers les cieus, ils descendaient dans l'abîme.* Car nous montons jusqu'aux cieus, lorsque nous pénétrons les choses sublimes, mais nous descendons jusqu'au fond des abîmes, lorsque nous sommes tout à coup précipités du sommet de la contemplation par de honteuses tentations. Ainsi, pendant que les mouvements de notre esprit sont balancés entre les désirs du bien et les tentations du vice, notre esprit se trouve rempli des nuages de l'incertitude d'obtenir ce qu'il demande dans ses prières. C'est donc avec grande raison que Job dit ici : *Et quand Il m'exaucerait, si je L'invoque, je ne croirais pas qu'Il eût écouté ma voix.* Parce que l'âme devient craintive par son incertitude et sa mutabilité, et comme il se passe en elle-même plusieurs choses contre son gré, elle appréhende que Dieu ne la rejette et ne la réprouve.

CHAPITRE XI

Il y a des saints que Dieu n'afflige pas tant pour les punir, que pour les éprouver.

C'est une chose admirable que de voir avec quelle sévérité le saint homme Job s'examine ici, afin qu'un jour le sévère Jugement de Dieu ne trouve en lui rien à reprendre. C'est pourquoi, considérant son infirmité, il dit fort bien : *Et moi, comment Lui répondre ? Quelles paroles choisir ?* Puis, témoignant le peu de confiance qu'il a dans les mérites de sa justice, et qu'il mettait tout son recours et toute son espérance dans ses prières, il ajoute : *Quand il y aurait en moi quelque chose de juste, je ne répondrais pas; je ne puis qu'implorer mon Juge.* Et comme il est toujours dans la crainte de l'incertitude du succès qu'elles peuvent avoir, il dit ensuite : *Et quand Il m'exaucerait, si je L'invoque, je ne croirais pas qu'Il eût écouté ma voix.* Pourquoi ce grand saint est-il si circonspect et si incertain, pourquoi est-il si timide et si inquiet, sinon parce qu'il considère combien son Juge sera redoutable au jour terrible où Il viendra pour juger le monde ? Et comme il prévoit fort bien qu'il ne pourra jamais soutenir la rigueur de cet examen si sévère, il pense que tout ce qu'il fait durant sa vie est impuissant de l'en garantir.

C'est pourquoi il ajoute ici : *Lui qui m'accablera par un tourbillon.* Le pécheur qui paraissait élevé durant la prospérité est accablé par un tourbillon, parce que, après que la Miséricorde de Dieu a été longtemps à le supporter avec patience, la justice qu'Il exercera au dernier jour l'accablera tout à coup. Et elle est fort bien appelée un tourbillon, puisque c'est dans la commotion générale des éléments qu'elle paraîtra. David le témoigne assez clairement quand il dit : *Dieu viendra visiblement; Lui, notre Dieu, et Il ne Se taira point. Le feu s'enflammera en sa Présence, et une tempête violente L'environnera.* Et un autre prophète dit : *Le Seigneur marche dans la tempête et le tourbillon.*

Mais le juste n'est point accablé dans ces tourbillons, parce qu'il vit dans une continue crainte d'en être accablé. Il considère, pendant qu'elle est encore dans le chemin de la vie mortelle, avec quelle sévérité son Juge viendra pour examiner les actions de tous les hommes, et que même Il en condamnera quelques-uns qui pour toutes mauvaises œuvres n'auront que le funeste engagement du péché originel. Et c'est ce qui lui fait dire ici en la

personne de toute la nature humaine : *qui multiplie sans raison mes blessures*. Car il y en a qui sont enlevés du monde avant qu'ils soient en âge d'acquérir de bons ou de mauvais mérites par leurs actions, et parce que les sacrements du salut ne les ont pas délivrés du péché originel,¹ il leur arrive que sans avoir rien fait en ce monde par eux-mêmes, ils tombent dans les tourments de l'autre vie. Ils ont déjà une dangereuse blessure en ce qu'ils naissent dans la corruption, ils en ont une autre en ce qu'ils meurent selon la chair. Mais comme la mort éternelle suit la temporelle, *leurs plaies*, par un juste et secret Jugement de Dieu, *sont multipliées même sans sujet*, puisqu'ils sont livrés à des tourments éternels sans qu'ils aient jamais péché par leur propre volonté. C'est pour cette raison que Job dit encore ci-après : *Nul sur la terre n'est pur à ses Yeux, pas même un enfant d'un jour*. Et le Sauveur dit dans son évangile : *Si un homme ne naît d'eau et d'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu*. Et saint Paul : *Nous étions par nature des enfants de colère, comme les autres....*

Il est donc vrai de dire, si l'on en juge par le raisonnement humain, que celui qui, n'ayant point de péchés qui lui soient propres, n'est damné que pour le seul péché originel, est blessé sans aucun sujet. Mais si l'on remonte à l'exacte sévérité des Jugements d'un Dieu tout-puissant, on doit reconnaître qu'il est très juste qu'une race mortelle, étant toute infructueuse et toute infectée, conserve dans toutes ses branches l'amertume et le vice de la racine. Ainsi Job dit ici : *Lui qui m'accablera par un tourbillon et qui multipliera sans raison mes blessures*. Comme si, considérant les malheurs de la nature humaine, il disait plus clairement : Avec quelle rigueur le Juge sévère ne punira-t-Il point ceux qui l'ont mérité par leurs péchés, puisqu'Il châtie éternellement ceux même qui n'en ont point qui leur soient propres ?

Ces paroles peuvent aussi s'appliquer en particulier au bienheureux Job. Car en examinant ses pensées et ses actions, il fait premièrement voir avec quelle inquiétude il appréhende la rigueur des Jugements de Dieu, quand il dit : *Lui qui m'accablera par un tourbillon*. Comme s'il disait en termes plus clairs : Je crains toujours le Juge sévère, et même durant la tranquillité, parce que je ne sais comment Il sera quand Il viendra dans les tourbillons et les châtiments. Et ce sont ces châtiments qu'il prévoit avec tant de crainte, et qu'il souffre après les avoir prévus, lorsqu'il dit : *et qui multipliera sans raison mes blessures*.

Et en effet, nous avons déjà dit plusieurs fois que, quand le bienheureux Job a été affligé de la Main de Dieu, cela n'a pas tant été pour le châtiment de ses péchés que pour l'accroissement de ses mérites. C'est pourquoi ce qu'il publie ici de lui-même, qu'il a été frappé de plaies sans sujet, est conforme au témoignage secret que la Vérité en rend lorsqu'Elle dit au démon : *Tu M'excites à le perdre sans motif*. Ainsi ce saint homme ne parle point avec orgueil, puisque c'est avec vérité, et ses paroles sont conformes à la vérité, puisqu'elles ne sont nullement contraires au jugement qu'en porte la Vérité même.

Il exprime ensuite la continuation de ses maux, lorsqu'il ajoute : *qui ne me laisse pas respirer, qui me rassasie d'amertume*. Souvent la vertu des justes n'est exercée que par des souffrances extérieures, mais quelquefois, pour éprouver toute l'étendue de leurs forces par les plus rudes combats, ils n'endurent pas seulement des maux au dehors, mais ils sont encore tourmentés au dedans par l'effort des tentations. C'est pourquoi ce saint homme assure ici qu'il est comblé d'amertume, parce que les tentations, dont son ennemi l'afflige intérieurement, sont beaucoup plus rudes que les fléaux extérieurs que Dieu lui envoie.

Mais il adoucit sa douleur par la considération de l'Équité et de la Puissance de son Juge qui l'afflige, lorsqu'il dit ensuite : *Recourir à la force ? Il est tout-puissant. À la justice ? Qui me fera comparaître ?* Dieu examine par Lui-même toutes les actions de la vie des hommes, sans Se servir du témoignage d'autrui pour S'en éclaircir, et Il ne Se rend le Punisseur sévère du péché qu'après en avoir été longtemps le Témoin secret. C'est ce qui Lui fait dire à un prophète : *Je suis le Juge et le Témoin*. Et à un autre endroit : *Longtemps Je Me suis tu, J'ai gardé le silence, Je Me suis contenu; mais Je crierai maintenant comme une femme qui accouche*. Car une femme qui accouche fait sortir avec douleur ce qu'elle a long-

¹ Il s'agit des conséquences du péché originel.

temps porté avec peine dans ses entrailles. Ainsi le Seigneur parle comme après un long silence, parce qu'Il manifesterait un jour avec douleur au temps de sa Vengeance ce qu'Il tolère maintenant en secret et sans rien dire.

Mais il faut examiner ici si Job eût pu être délivré de son iniquité, au cas où quelqu'un eût eu assez de hardiesse pour rendre témoignage en sa faveur, et quand bien même il ne se fût trouvé personne qui eût osé le faire, s'il n'eût pas pu lui-même dire quelque chose pour sa justification. Voici comment il en parle : *Suis-je juste, ma bouche me condamnera; suis-je innocent, Il me déclarera coupable.* Comme s'il disait clairement : C'est en vain que j'ai recours au témoignage d'autrui, puisque je ne puis pas en rendre moi-même pour ma propre justification.

CHAPITRE XII

Comment nous devons tout ensemble et savoir et ignorer le bien qui est en nous, et quelle est la difficulté de bien se connaître soi-même.

Mais encore que Job ne puisse prouver son innocence, ne sait-il pas bien lui-même qu'il est innocent ? Voici ce qu'il en dit ensuite : *Et quand je serais simple et juste, je ne le saurais pas moi-même.* Souvent la connaissance du bien que nous faisons nous cause de la vanité, et souvent pour ne pas le connaître, nous n'avons pas soin de nous maintenir dans cet état de vertu. Et en effet, qui ne sera point touché de quelque sentiment de présomption à la vue de sa vertu et de son mérite ? Et qui par ailleurs pourra conserver en soi le bien qu'il n'y connaît pas ? Il n'y a donc point de remède contre ces deux maux, sinon ignorer le bien que l'on fait, tout en le connaissant, c'est-à-dire de le reconnaître pour bien, mais de ne l'estimer que fort peu de chose, afin que d'une part la connaissance du bien qui est en nous porte notre âme à prendre soin de le conserver, et que de l'autre, la basse estime que nous en faisons nous empêche d'en concevoir de la vanité.

Mais il est des choses dont il est très difficile que nous ayons connaissance, lors même que nous les faisons. Car il arrive assez souvent que nous sommes animés d'un saint zèle contre les crimes des pécheurs, de sorte que, quand nous passons les bornes de la modération et de l'équité par quelque emportement de colère, nous croyons toujours que ce n'est qu'un effet de la juste sévérité de notre zèle. Souvent nous nous employons aux fonctions de la prédication pour l'utilité et le salut de nos frères, mais comme nous sommes persuadés que, si nous ne leur disons des choses qui leur plaisent, ils ne recevront point agréablement nos paroles, nous nous efforçons de leur plaire pour un bon motif, mais en même temps nous tombons misérablement dans l'amour et dans la joie des louanges qu'on nous donne, et pendant que nous tâchons de délivrer les autres de la captivité du vice, nous commençons nous-mêmes à nous y assujettir par une lâche complaisance.

Le désir des louanges est comme un voleur caché sous l'habit d'un voyageur, qui, se joignant à nous dans le droit chemin où nous marchons, tire tout d'un coup un poignard, dont il nous perce le cœur en trahison, et nous assassine. Quand l'intention qui nous faisait agir pour l'utilité de notre prochain dégénère en amour propre et en un désir de vaine gloire, il arrive d'une manière horrible à penser que l'action que la vertu avait commencée se termine par le péché.

Souvent aussi ce qui paraît dans nos actions est bien différent de la fin que nous proposons d'abord dans notre pensée. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que nos pensées n'ont pas de fidélité pour elles-mêmes; ce qui en paraît devant les yeux de l'esprit étant tout autre que ce qui est caché dans les secrets replis de l'intention. Car il arrive quelquefois que des personnes qui défendent avec zèle la justice ne rechercheront qu'une récompense temporelle en pratiquant une si grande action; cependant ils s'estiment très innocents et très vertueux, et se glorifient d'être les défenseurs de la vertu. Mais si l'espoir des avantages temporels vient à leur manquer, on les voit aussitôt abandonner lâchement le parti de la justice, et il paraît manifestement que lorsqu'ils se croyaient les plus justes et les plus ardents zéloteurs de l'équité, ils ne cherchaient autre chose qu'un intérêt bas et honteux.

Moïse dit fort bien au sujet de ces personnes : *Faites justement ce qui est juste*. Car celui-là fait injustement une action juste, qui ne se porte pas à la défense de la justice par un zèle sincère de la vertu, mais par le seul désir d'une récompense temporelle. Celui-là fait injustement une action juste, qui n'a point honte de vendre la justice dont il fait trophée. Mais faire justement une action juste, c'est ne rechercher rien d'autre que la justice en s'employant à sa défense.

Souvent il arrive qu'à la vérité en faisant le bien, nous n'en attendons de la part des hommes ni du profit, ni des louanges, mais que l'esprit, étant tout rempli de la bonne opinion de soi-même, dédaigne de plaire à ceux dont il n'attend aucun intérêt, qu'il méprise leur jugement, et que, présumant trop d'une liberté fautive et trompeuse, il s'empporte dans les précipices de la vanité, de sorte qu'il se trouve d'autant plus dangereusement accablé sous le poids du vice qu'il se glorifierait avec plus d'orgueil de l'avoir vaincu, en se mettant au-dessus de tout intérêt.

Souvent pour nous examiner avec trop d'attache, l'excès de notre discernement nous jette avec indiscretion dans l'erreur, et les yeux de notre esprit s'éblouissent et s'aveuglent lorsque nous nous regardons nous-mêmes trop fixement, de sorte que nous y voyons d'autant moins que nous nous efforçons d'y voir davantage.

Parce donc que, quand nous n'avons pas le soin de nous examiner nous-mêmes, nous ne nous connaissons point, et que, quand nous nous y appliquons avec trop de scrupule et trop d'attache, nous en devenons plus aveugles et plus incertains entre le vice et la vertu, c'est avec beaucoup de raison qu'il est dit ici : *Et quand je serais simple et pur, je ne le saurais pas moi-même*. Comme si Job disait clairement : Je serais bien téméraire si je voulais trouver à redire aux Jugements que Dieu exerce contre moi, puisqu'en étant comme environné de brouillard épais de l'infirmité de ma nature, je ne me connais pas moi-même.

C'est pourquoi un prophète dit fort bien : *L'abîme a fait retentir sa voix du fond de sa fantaisie*. Car l'abîme de la fantaisie est creuse et profonde, lorsque l'esprit humain, étant obscurci par le trouble et la confusion de ses pensées, ne peut, par l'effort de toutes ses discussions et de ses recherches parvenir à bien se connaître soi-même. Et élever sa voix du creux de cette profondeur, c'est avoir recours, lorsqu'on ne peut se comprendre, à des sentiments d'admiration et d'étonnement, osant d'autant moins sonder ce qui est au-dessus de nous, que la considération de l'incompréhensible nature de notre âme nous persuade qu'il ne nous est pas possible de la pénétrer.

Comme les justes ne peuvent bien découvrir ce qu'ils sont, cela fait qu'ils supportent avec grande peine l'aveuglement et l'ignorance qui règnent dans cet exil, et c'est pour cela que Job ajoute : *Et ma vie me sera ennuyeuse*. La vie du juste est ennuyeuse, parce qu'encore qu'en vivant bien, il ne cesse de travailler à bien se connaître, il ne lui est pas néanmoins possible de savoir quel est véritablement le mérite de sa vie. Il va chercher jusque dans le sein même de l'Équité souveraine une juste balance pour peser toutes ses actions, mais il réussit d'autant moins dans l'effet désiré de sa recherche, qu'il s'élève au-dessus de lui avec plus d'effort pour mieux se connaître.

CHAPITRE XIII

Comment ni les justes ni les pécheurs ne peuvent éviter le Jugement de Dieu. Et que seule la Mort de Jésus Christ nous délivre de la double mort du corps et de l'âme, à laquelle nous étions assujettis.

Mais nous trouverons une grande consolation dans la misère de l'obscurcissement de notre esprit, si nous nous représentons la juste et incompréhensible Puissance du Créateur, qui ne laisse point les méchants sans punition, et qui surpasse infiniment la justice des plus grands saints. C'est pourquoi il est dit ensuite : *J'ose le dire, Il détruit l'innocent comme le coupable*. Le Seigneur consume l'innocent, parce que quelque pur et innocent qu'il puisse être, il est comme abîmé dans l'immense Pureté de Dieu. Car quelque soin que nous ayons de nous conserver dans la simplicité et dans l'innocence, si nous faisons réflexion sur la Pureté divine, nous reconnaissons que ce qui nous paraissait de plus pur et de plus innocent

dans nos actions, ne l'est pas véritablement. L'impie est aussi consumé par le Créateur, parce que son impiété ne peut, par tous ses détours et ses artifices, éviter les liens d'ordre merveilleux avec lequel Dieu règle toutes les choses du monde. Car il se précipite, sans le savoir, dans les tourments qu'il mérite, lors même qu'il se flatte avec plus de joie d'avoir réussi dans ses désirs.

Comme donc Dieu tout-puissant surpasse infiniment la pureté et l'innocence des plus grands saints, et que, découvrant la malice la plus cachée des réprouvés, Il les condamne avec justice, c'est avec grande raison qu'il est dit ici : *J'ose le dire, Il détruit l'innocent comme le coupable*, comme s'il disait clairement : J'ai pensé en moi-même que d'une part, je ne puis paraître innocent si Dieu m'examine avec rigueur, et que de l'autre je ne puis, étant impie, me dérober aux yeux perçants de sa Lumière, quand je voudrais me cacher moi-même, parce que ce Juge sévère, embrassant toutes choses par son Immensité, pénètre facilement dans les plus secrets replis de la malice des hommes, et, la réduisant dans l'ordre auquel elle doit être, Il la condamne avec justice.

Ou bien l'on peut dire qu'Il consume et l'innocent et l'impie, parce qu'encore qu'ils soient bien différents par les mérites de leur vie, ils sont néanmoins également sujets à la mort de la chair, en punition du premier péché qui leur est commun. Ce qui fait dire à Salomon : *Le sage meurt aussi bien que l'insensé*. (Ec 2,16) Et dans le même livre : *Tout va dans un même lieu; tout a été fait de la poussière, et tout retourne à la poussière*. (Ec 3,20)

Job ajoute : *S'Il châtie, qu'Il Se contente de tuer une seule fois... Qu'Il ne rie pas des peines de l'innocent*. Qui ne croirait que ces paroles viennent d'orgueil, si l'on ne faisait réflexion sur cette sentence que le souverain Juge prononce en faveur de Job, lorsqu'Il dit à ses amis : *Vous n'avez pas parlé de Moi avec droiture comme l'a fait mon serviteur Job*. Après cela, personne ne doit être assez hardi pour reprendre celui qui reçoit des louanges de la Bouche même de son Juge. Mais nous devons rechercher le sens caché de ces paroles avec d'autant plus de soin et d'exactitude, que l'expression en paraît plus dure.

Le saint homme Job, faisant réflexion sur le malheur de l'homme, considérant d'où il vient et où il va, et reconnaissant que pour avoir voulu se fier aux promesses trompeuses de son ennemi dans le désir de connaître le bien et le mal, il a perdu la connaissance de lui-même, en sorte qu'il peut dire avec vérité : *Et quand je serais simple et pur, je ne le saurais pas moi-même*. Considérant de plus qu'outre la peine de son exil, il souffre encore le mal de sa corruption et de sa misère, et qu'après tout cela, il est sujet non seulement à la mort du corps, mais aussi à celle de l'âme, il a raison de dire que Dieu *détruit l'innocent comme le coupable*. Après, dis-je, toutes ces réflexions, Job implore la Grâce du Médiateur contre tant de maux, et dit : *S'Il châtie, qu'Il Se contente de tuer une seule fois*. Car après le péché, notre esprit s'éloignant de Dieu et notre chair retournant en terre, nous sommes engagés à la peine d'une double mort. Mais le Sauveur est venu mourir pour nous seulement selon la chair, afin qu'en joignant cette simple mort à nos deux morts, Il nous délivrât de l'une et de l'autre. Sur quoi saint Paul dit : *C'est pour le péché qu'Il est mort une fois pour toutes*. (Heb 7,27) Ainsi Job, considérant les maux de notre corruption, a recours à la Mort unique de notre Sauveur, pour détruire notre double mort, et dit comme pour l'attirer par l'ardeur de ses désirs : *S'Il châtie, qu'Il Se contente de tuer une seule fois*.

CHAPITRE XIV

Du désir ardent des anciens justes pour la Venue de Jésus Christ, et que Dieu Se réjouit des peines que ses élus souffrent en ce monde pour l'amour de Lui.

Mais il semble que ce que Job dit ensuite soit contraire à l'humilité : *Qu'Il ne rie pas des peines de l'innocent*. Cependant on reconnaîtra que ce sentiment est très humble, si on le considère humblement. Car personne n'ignore que tout désir nous est une peine quand on en diffère l'accomplissement. Salomon le témoigne clairement quand il dit : *Un espoir différé rend le cœur malade*. Or, à l'égard de Dieu, rire n'est autre chose que ne pas avoir pitié de l'affliction des hommes. C'est pourquoi Dieu dit aux réprouvés par la bouche de Sa-

lomon : *Je rirai quand vous serez dans le malheur, c'est-à-dire : Je n'aurai nulle compassion de vos peines.*

Tous les élus ont eu leurs peines avant la Venue du Rédempteur, puisqu'ils étaient pressés du désir ardent de voir le mystère de son Incarnation, selon ces paroles qu'Il en dit Lui-même : *Beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu.* (Luc 10,24) Ainsi, les peines des innocents, dont Job parle ici, sont les désirs de tous les justes, de sorte qu'Il S'est moqué de leurs peines, autant de temps qu'Il a différé d'accorder à l'instance de leurs souhaits la Venue du Sauveur du monde.

Ce saint homme donc, ayant en vue l'excellence des Dons que le Rédempteur devait répandre sur les hommes à sa Venue, et supportant avec peine le retardement de ses désirs, dit : *S'Il châtie, qu'Il Se contente de tuer une seule fois. Qu'Il ne rie pas des peines de l'innocent.* Comme s'il disait clairement : Puisque notre nature est sans cesse exposée aux fléaux de la Vengeance divine en punition de son péché, que Celui-là vienne maintenant qui sans avoir commis de péché doit mourir une fois pour nous, afin que Dieu ne rie plus de la peine des innocents, lorsque Celui dans le désir duquel soupire notre âme paraîtra revêtu d'une chair passible.

L'on peut aussi appeler le rire de Dieu sa joie, en sorte que rire des peines des innocents ne soit autre chose que se réjouir de l'ardeur pénible avec laquelle nous Le cherchons. Parce que notre peine Lui cause beaucoup de joie lorsque nous nous affligeons pour l'amour de Lui par de saints désirs. C'est pourquoi David dit dans un psaume : *Rendez ce jour solennel en couvrant tout de feuillage jusqu'à la corne de l'autel.* Car quiconque s'afflige sans cesse par l'ardeur des désirs qu'il a pour son Dieu solennise une fête en son honneur. Et il lui est ordonné de s'avancer jusqu'aux cornes de l'autel, parce que l'on doit conserver dans l'âme cette sainte affliction jusqu'à ce que l'on arrive à la sublimité du sacrifice céleste, c'est-à-dire aux joies de la bienheureuse éternité.

Ainsi, le saint homme Job, souhaitant que ses désirs soient accomplis et non différés, dit humblement : *Qu'Il ne rie pas des peines de l'innocent.* Comme s'il disait : Qu'Il reçoive favorablement nos souhaits et qu'Il ne diffère plus de nous faire voir ce Sauveur, la longue attente duquel nous afflige et nous mortifie.

Job fait bien voir que c'est Celui qui est mort une fois pour nous, dont il souhaite l'unique mort, lorsque, exprimant ici l'ordre même de sa Passion, il ajoute : *La terre est livrée aux mains de l'impie; Dieu couvre d'un voile la face des juges.* Que signifie la terre, sinon la chair, et l'impie sinon le démon ? Et les mains de cet impie ont été ceux qui ont trempé les leurs dans le Sang du Rédempteur. *La terre a donc été livrée* entre les mains de l'impie, parce que l'ennemi, n'ayant pu corrompre le Cœur de Jésus Christ par lui-même, il lui fut permis durant trois jours de se servir des bourreaux des Juifs comme des ministres de sa fureur, pour faire mourir le Sauveur du monde, et ainsi, sans connaître la conduite du Conseil de Dieu, il servit à l'exécuter.

Il ne put jamais, par les trois tentations dont il attaqua notre Rédempteur, entamer la pureté de son Cœur divin, mais ayant inspiré à Judas le damnable dessein de faire mourir son Maître, et lui ayant fourni une troupe de satellites pour être les ministres de la cruauté des pontifs et des pharisiens, il est vrai de dire que cet impie mit alors les mains à *la terre*. Or, les *juges* de cette terre ont été les princes des prêtres et le gouverneur Pilate, et l'impie *boucha leurs yeux*, parce qu'il obscurcit par les nuages de sa malice le cœur des persécuteurs de Jésus Christ, pour les



empêcher de reconnaître leur Rédempteur. C'est pourquoi saint Paul dit : *Car jusqu'à ce jour le même voile demeure, quand ils font la lecture de l'Ancien Testament.* (II Cor 3,14) Et : *S'ils L'eussent connu, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de gloire.* Les yeux des juges furent donc bouchés, puisque les persécuteurs de Jésus Christ, ayant eu le pouvoir de Le tenir entre leurs mains, ne purent jamais Le reconnaître, même à ses Miracles.

L'ancien ennemi de l'homme ne faisant que comme une seule et même personne avec tous les impies et les réprouvés, quelquefois l'Écriture sainte parlant du chef passe aussitôt à son corps et à ses membres. De sorte que le mot *impie* peut marquer ce peuple infidèle qui a persécuté Jésus Christ, et les paroles qui suivent conviennent fort bien à ce sens : *Si ce n'est pas Lui, qui est-ce donc ?* Comme si Job disait clairement : Qui pourra jamais être appelé impie si ce peuple qui a si cruellement persécuté la Piété même ne mérite pas de porter ce nom ?

CHAPITRE XV

De la douleur dont les anciens pères ont été touchés de mourir avant la Venue de Jésus Christ. Qu'ils n'ont été repus que d'espérance, alors que les fidèles qui les ont suivis ont joui de l'effet. Et que les Juifs qui avaient prédit le Sauveur avant qu'Il vînt L'ont méconnu à sa Venue.

Le saint homme Job, après avoir considéré la perfidie des Juifs, revient à lui-même; il s'afflige de ne point voir Celui qu'il aime et il est percé de douleur d'être enlevé du monde avant que Dieu ait fait paraître l'Auteur du salut. C'est pourquoi il dit ensuite : *Mes jours sont plus rapides qu'un courrier; ils fuient sans avoir vu le bonheur.* L'office d'un courrier est d'annoncer des nouvelles. Ainsi les élus qui ont vécu avant la Venue du Sauveur, L'ayant tous annoncé ou par leur foi ou par leurs paroles, ont été comme des courriers spirituels en ce monde. Mais parce qu'ils prévoyaient bien qu'ils devaient en être enlevés avant que le temps désiré de la Venue de leur Sauveur fût arrivé, ils se plaignent de passer plus vite qu'un courrier et gémissent de la courte durée de leurs jours, en ce qu'ils ne sont pas prolongés jusqu'à la Lumière de leur Rédempteur. C'est pourquoi ils disent de ces mêmes jours : *ils fuient sans avoir vu le bonheur.*

Ce n'est pas que toutes les créatures ne soient bonnes, puisque Moïse dit que : *Dieu vit tout ce qu'Il avait fait et voici, cela était très bon.* Mais il y a un bien par excellence, un bien souverain par lequel toutes les autres choses qui ne sont pas des biens par elles-mêmes sont bonnes. D'où vient que la Vérité dit dans l'évangile : *Nul n'est bon que Dieu seul.* (Mc 10,18) Parce que les jours des anciens pères ont fini avant que Dieu ait daigné paraître en ce monde revêtu de chair, c'est avec beaucoup de raison qu'il est dit ici de ces mêmes jours : *ils fuient sans avoir vu le bonheur.* Comme s'il disait plus clairement : Ils se sont écoulés avant le temps si désiré de la Présence du Rédempteur.

C'est pourquoi il ajoute : *ils passent comme des barques qui portent des fruits.* Ceux qui portent du fruit sur la mer jouissent bien de son odeur, mais non de son goût, parce qu'ils le portent pour le faire manger à d'autres. Ainsi, les anciens pères ont été comme des barques mystérieuses chargées de fruits, qui, annonçant par leurs prophéties le mystère de l'Incarnation, ont bien joui de sa bonne odeur, mais n'ont fait que nous apporter le fruit désiré de l'accomplissement de leurs espérances. Car nous avons joui, de ce dont ils n'ont, pour ainsi dire, senti que l'odeur par leurs désirs et par leur attente. C'est pourquoi la Vérité dit à ses disciples dans l'évangile : *D'autres ont travaillé, et vous êtes entrés dans leur travail.* Leurs jours sont comparés à des vaisseaux, parce qu'ils ont leurs cours, et qu'ils ne font que passer. Et il est dit qu'ils portent des fruits, d'autant que tous les élus qui ont vécu avant la Venue du Rédempteur ont seulement été comme rafraîchis et soutenus dans leur attente par l'esprit de prophétie, mais non repus et pleinement rassasiés par l'effet désiré de la Présence de leur Sauveur.

Ou bien l'on peut dire que parce que, quand on porte des fruits dans un vaisseau, on les met dans de la paille pour les conserver jusqu'à ce qu'on les débarque sur la terre; les jours des anciens pères sont fort bien comparés à des barques qui portent des fruits, d'au-

tant que lorsqu'ils nous ont annoncé les mystères de la vie spirituelle, ils les sont comme enveloppés des pailles de l'histoire de leur vie, et ont ainsi fait venir jusqu'à nous ce fruit couvert, en le cachant sous des paroles charnelles. Car souvent, en rapportant leurs propres actions, ils nous découvrent de divins Mystères.

Et comme souvent, après s'être élevés aux choses du ciel, ils descendent tout à coup au mystère de l'Incarnation, Job ajoute : *comme l'aigle qui fond sur sa proie*. La nature des aigles est de regarder fixement le soleil sans s'en éblouir. Cependant quand la faim les presse, elles ne dédaignent pas de porter sur une charogne ces mêmes regards perçants, qui avaient eu la force de soutenir le pur et vif éclat du soleil, et quoiqu'elles s'élèvent au plus haut des airs, elles ne laissent pas de s'abaisser jusqu'à terre pour chercher leur proie. C'est ainsi qu'en ont fait les anciens pères, car ils ont contemplé, des yeux d'une âme sublime, les Lumières de leur Créateur, mais connaissant par leur prescience qu'Il devait S'incarner sur la fin des siècles, ils ont comme rabaissé leurs regards du ciel en terre. Car ils sont descendus de haut en bas, lorsque, après L'avoir contemplé comme un Dieu élevé au-dessus de tout, ils sont venus à Le considérer comme homme au-dessous de tout. Et lorsqu'ils sont venus à penser que ce Sauveur devant souffrir et mourir pour les hommes, sa mort leur redonnerait la vie, après avoir regardé le soleil ainsi que des aigles, ils vont chercher leur nourriture dans un corps mort.

Il fait beau voir ces aigles spirituelles pénétrer par la vivacité de leurs regards les plus brillants rayons du soleil, lorsqu'ils disent dans Isaïe : *Il est le Dieu fort, le Père du siècle à venir, le Prince de la paix*. (Is 9,6) Puis rabaissant ce vol élevé jusqu'à terre pour se nourrir comme de la chair d'un corps mort, ils ajoutent : *Le châtement qui nous donne la paix est tombé sur Lui, et c'est par ses Meurtrissures que nous sommes guéris*. (Is 53,5) Et ensuite : *C'est un homme, et qui peut Le connaître ?* Ainsi, ces âmes justes, considérant de cette élévation où ils étaient, la Grâce du salut dans la Chair du Rédempteur, elles rabaissaient, ainsi que les aigles, leur vol élevé vers la terre pour y prendre leur nourriture.

Mais le peuple d'Israël, qui était rempli avec tant d'abondance de l'esprit de prophétie, a depuis perdu ce don excellent, et n'est pas demeuré dans cette foi qu'il avait annoncée par avance aux autres, mais a comme refusé de recevoir le Rédempteur en ne reconnaissant pas Celui qu'il avait prédit si longtemps auparavant à tous ceux qui devaient Le suivre. C'est pourquoi Job adresse ensuite son discours aux Juifs, par la compassion qu'il a de leur dureté, et fait voir comment ils ont été privés de la grâce de prophétie dans les paroles qui suivent : *Quand je dis : Je ne parlerai plus ainsi, mon visage se change aussitôt, et la douleur me déchire*. Le peuple juif n'a pas voulu parler comme il avait fait auparavant, lorsqu'il a nié Celui qu'il avait prédit. Et ayant changé de visage, il est tourmenté de douleur, parce que, ayant souillé par les taches de sa perfidie la face intérieure de son âme, par laquelle le Créateur pouvait Le connaître, il a commencé par les maux présents à passer à des tourments qui sont éternels. Et en effet, on peut dire qu'il est méconnu de son Créateur, puisque Dieu, ne trouvant plus en lui la foi d'une bonne conscience, le réproûve, de sorte qu'il ne reste plus que des tourments et des supplices pour celui que son Dieu ne reconnaît plus.

EXPOSITION DU SENS MORAL

CHAPITRE XVI

Des misères et des inquiétudes d'esprit où le premier péché nous a réduits.

Après avoir appliqué en peu de mots ces paroles à notre Sauveur, il faut maintenant les reprendre pour y rechercher le sens moral. *Mes jours sont plus rapides qu'un courrier; ils fuient sans avoir vu le bonheur*. Nous avons déjà souvent dit que le premier homme avait été créé dans un tel état que ses jours auraient pu s'étendre par une longue suite de siècles, mais non pas finir et se terminer. Mais parce qu'il a péché en prenant le fruit défendu, il a été assujéti à la rapidité du cours des temps, et tout rempli qu'il est du désir de la vie

présente, il souffre sans cesse qu'elle passe et il le souhaite. Et en effet, il souhaite de vivre et craint de finir, cependant, il tend sans cesse à sa fin, à mesure que sa vie s'avance. Et l'on ne peut reconnaître le néant du temps que quand celui qui paraissait long dans l'avenir est déjà passé.

Ainsi, le saint homme Job, considérant l'état de sa condition présente, et gémissant en la personne du genre humain à la vue de la course rapide de sa vie, dit : *Mes jours sont plus rapides qu'un courrier; ils fuient sans avoir vu le bonheur.* Comme s'il disait en termes plus clairs : L'homme avait été créé capable de voir son bien, qui est Dieu, mais parce qu'il n'a pas voulu fixer ses regards vers cette Clarté infinie, il a perdu la vue en s'en détournant et est devenu d'autant plus aveugle et incapable de voir la lumière spirituelle, qu'il s'en est plus éloigné par son péché.

Job parlant de ses jours dit fort bien ensuite : *Ils passent comme des barques qui portent des fruits.* Les barques portent les fruits de la terre sur les eaux, parce que le paradis terrestre était autrefois la terre de l'homme, qui lui eût servi de demeure fixe s'il eût voulu s'y affermir par l'innocence, mais comme il est tombé par sa faute dans les flots de son inconstance, l'on peut dire que de la terre il a passé sur la mer de la vie présente. Les fruits de cette terre étaient les Préceptes de Dieu, la possibilité qui lui avait été donnée de les accomplir et la connaissance de son Créateur imprimée dans sa nature. Mais comme nous n'avons pas voulu manger de ces fruits sur la terre, nous sommes réduits maintenant à les porter sur la mer : parce que n'ayant pas bien su conserver tant de riches dons dans le paradis, nous sommes maintenant exposés à la difficulté de les conserver au milieu des tentations qui nous environnent. Pendant que nous sommes poussés par le vent de la vie présente vers notre fin, nous sommes sans cesse agités des flots de notre inconstance et de notre corruption. Mais d'autant que nous sommes soutenus par la vertu de la croix pour recouvrer ces biens perdus, c'est comme sur le bois d'un vaisseau que nous portons ces fruits précieux.

Et comme l'aigle qui fond sur sa proie. L'aigle s'élève par son vol au plus haut des airs, mais la faim l'en fait descendre, de sorte que quelque élevée qu'elle soit vers le ciel, on la voit fondre en un instant vers la terre. C'est ainsi que la nature humaine est tombée, dans le premier homme, de la sublimité de l'état où Dieu l'avait mis. Car son Créateur l'avait élevé par l'excellence de sa nature comme à la plus haute région de l'air, mais ayant mangé, contre l'Ordre de son Souverain, du fruit défendu, sa gourmandise l'a abaissé vers la terre et le fait comme repaître de chair, après être descendu du ciel, puisque, étant déchu de cet état sublime de la divine contemplation, il met sa joie dans des plaisirs bas et corporels. Ainsi nos jours passent aussi légèrement que le vol d'une aigle, parce que dès lors que nous nous portons vers les choses basses, nous ne pouvons plus subsister dans la vie spirituelle.

Mais quand nous faisons réflexion à ces vérités, nous sommes secrètement pressés par de fâcheux doutes, comme : Pourquoi Dieu tout-puissant a-t-Il créé celui qu'Il prévoyait bien devoir périr ? Pourquoi Dieu, qui est souverainement bon et puissant, n'a-t-Il pas voulu le mettre en tel état qu'il ne pût jamais périr ? Quand l'âme se fait en secret ces questions à elle-même, elle craint que cette curiosité ne vienne de l'orgueil; c'est pourquoi elle la réprime avec humilité et met des bornes à ses pensées. Mais elle est d'autant plus sensiblement affligée, qu'outre tant de maux qu'elle souffre durant cette vie, elle a encore la douleur de voir que la connaissance de son état lui est si cachée.

C'est pourquoi Job dit ensuite : *Quand je dis : Je ne parlerai plus ainsi, mon visage se change aussitôt, et la douleur me déchire.* Nous nous disons à nous-mêmes que nous ne devons pas ainsi parler dans nos pensées, lorsque voulant passer les bornes de l'infirmité de notre nature par des recherches indiscretes, la peur du péché nous oblige à nous en reprendre nous-mêmes et la considération du respect que nous devons à la Majesté divine nous porte à réprimer cette trop audacieuse curiosité. Or dans la répression de ces mouvements intérieurs notre âme change de visage, car, tandis qu'auparavant elle recherchait avec insolence les choses sublimes qu'elle ne comprenait pas, reconnaissant maintenant avec humilité sa faiblesse, elle commence à avoir du respect pour ce qu'elle ignore.

Mais ce changement ne peut se faire sans douleur, et l'âme s'afflige avec sujet quand elle considère que c'est en punition du premier péché qu'elle est aveuglée, et incapable de concevoir les choses qui la regardent. Elle voit bien qu'elle souffre avec justice. Elle craint de s'emporter en des paroles trop libres et trop hardies dans l'excès de sa douleur. Elle impose silence à sa bouche, mais cette douleur ainsi émue s'aigrit d'autant plus qu'on s'efforce de la réprimer. C'est pourquoi Job ajoute : *Quand je dis : Je ne parlerai plus ainsi, mon visage se change aussitôt, et la douleur me déchire.* Parce qu'il arrive quelquefois que notre douleur devient plus sensible lorsque nous prenons plus de soin de l'adoucir.

CHAPITRE XVII

Combien nous devons craindre, même dans nos bonnes œuvres, pour la corruption qui s'y glisse très souvent, et que Dieu nous punit par sa Justice, quand nous ne nous punissons pas nous-mêmes par la pénitence.

Après que Job a ainsi considéré les malheurs que la nature humaine a hérités de la condamnation de son premier père, il ne lui reste plus que de penser avec frayeur à ses propres fautes, c'est pourquoi il dit ensuite : *Je tremblais à chacune de mes œuvres, sachant que Tu ne pardonneras pas au coupable.* La suite de cette histoire marque quelles ont été les actions du saint homme Job. Il avait un soin particulier d'apaiser la Colère de Dieu en faveur des enfants par de fréquentes victimes, puisque selon qu'il est écrit ci-devant : *Il se levait de bon matin et offrait pour chacun d'eux un holocauste.* Et ainsi, il les purifiait non seulement de l'iniquité de leurs actions, mais même de celle de leurs pensées, l'Écriture témoignant qu'il craignait que *ses enfants n'eussent péché et n'eussent offensé Dieu dans leur cœur.*

Il a aussi fait paraître la tendresse de sa compassion, lorsqu'il a dit de lui-même à ses amis qui le pressaient par leurs questions importunes et leurs invectives : *Je pleurais autrefois sur celui qui était affligé.* Il a exercé des œuvres de miséricorde envers le prochain, selon ces paroles : *J'ai été l'œil de l'aveugle, et le pied du boiteux.* Il a gardé la chasteté du cœur, selon qu'il le fait connaître lui-même en disant : *Mon cœur n'a jamais été séduit au sujet d'une femme.* Il témoigne qu'il a véritablement gardé l'humilité quand il dit : *Je n'ai pas dédaigné d'entrer en jugement avec mon serviteur et avec ma servante, lorsqu'ils disputaient contre moi.* Il marque ses actions de charité en disant : *Je n'ai point mangé seul mon pain, mais l'orphelin en a mangé avec moi. Et les côtés des pauvres m'ont béni, et ils ont été réchauffés par les toisons de mes brebis.* Il nous apprend qu'il a exercé l'hospitalité quand il dit : *L'étranger n'est point demeuré dehors, ma porte a été ouverte au voyageur.*

Mais pour le comble de sa vertu, et pour faire voir qu'il a suivi la voie la plus sublime de la charité, il témoigne par ces paroles qu'il a même aimé ses ennemis : *Je ne me suis pas réjoui de la ruine de celui qui me haïssait.* Et un peu après : *Je n'ai point abandonné ma langue au péché, pour faire des imprécations contre lui.*

Pourquoi donc ce saint homme craignait-il pour toutes ses œuvres, lui qui a toujours eu tant de soin de pratiquer celles qui sont les plus propres à apaiser Dieu en faveur de ceux qui pèchent ? Et comment, en pratiquant des actions si admirables, appréhendait-il encore jusqu'à dire : *Je tremblais à chacune de mes œuvres,* sinon pour nous apprendre et par ses actions et par ses paroles que si nous voulons nous rendre véritablement agréables à Dieu, nous devons, après nous être corrigés du mal, craindre même pour ce que nous faisons de bien ?

Car il y a deux choses qu'il faut toujours appréhender dans nos actions, à savoir la négligence et la fraude. Ce qui fait dire à un prophète selon une ancienne version : *Maudit soit celui qui fait l'œuvre du Seigneur avec fraude et négligence.* Or il faut savoir que la négligence naît de la froideur et de la paresse, et la fraude de l'amour-propre. L'une vient d'un défaut d'amour de Dieu et l'autre d'un excès d'amour de nous-mêmes. Car celui-là agit avec fraude dans l'œuvre de Dieu, qui, s'aimant de façon déréglée, aspire à une récompense terrestre pour le bien qu'il fait. Et il faut remarquer que ce péché se commet en trois manières,

à savoir ou en recherchant l'estime des hommes, ou en mendiant leur faveur ou en poursuivant quelque bien extérieur tel qu'il puisse être.

Un prophète dit au contraire en parlant du juste : *Bienheureux celui qui a les mains nettes de tous présents*. Car comme la fraude ne consiste pas seulement à recevoir de l'argent, il y a aussi plus d'une sorte de présents. Et l'on peut en remarquer trois espèces auxquelles on parvient par cette voie illégitime, à savoir le présent du cœur, qui est l'estime de l'esprit, le présent de la bouche, qui est la gloire qu'on obtient par faveur, et le présent de la main, qui est le prix que l'on reçoit de celui qui donne. Mais le juste *a les mains nettes de tous présents*, parce qu'en tout ce qu'il fait, il ne recherche ni du cœur de l'homme la vaine gloire, ni de sa bouche la louange, ni de sa main aucune gratification. De sorte que celui-là seul ne commet point de fraude dans l'œuvre de Dieu, qui, s'occupant à la pratique de bonnes actions, n'aspire ni à des récompenses terrestres, ni à de vaines louanges, ni à la favorable estime des hommes.

Parce donc qu'il est impossible que nos bonnes œuvres puissent éviter tous les pièges du péché si elle n'en sont préservés par une crainte très soigneuse, le bienheureux Job dit ici : *Je tremblais à chacune de mes œuvres*. Comme s'il disait par le sentiment d'une humble confession : Je vois bien quelles ont été mes actions à l'extérieur, mais j'ignore les fautes secrètes que j'y ai commises. Car il n'arrive que trop souvent que nos bonnes œuvres se corrompent par l'impureté de la fraude dont nous venons de parler, et le mélange de nos convoitises. Il n'arrive que trop souvent qu'elles se relâchent par la négligence, et qu'elles périssent par le refroidissement de l'amour et de la ferveur avec laquelle nous les avons commencées. Puis donc qu'il est bien difficile d'éviter les surprises du péché dans l'exercice même de la vertu, que nous reste-t-il autre chose à faire, sinon de craindre toujours, au moment même où nous avons soin de la pratiquer ?



Mais les paroles qui suivent sont capables de nous causer une crainte bien plus scrupuleuse. Car Job ajoute : *sachant que Tu ne pardonneras pas au coupable*. Si cela est, qui pourra éviter la mort éternelle, puisque personne n'est exempt de tout péché ? N'est-ce point qu'Il pardonne au pénitent, mais non au pécheur, puisqu'il est vrai de dire que nous ne sommes plus pécheurs, dès lors que nous pleurons nos péchés ? Et en effet, que veut dire que le Sauveur regarde saint Pierre quand cet apôtre nie qu'il soit à Lui et que ce regard lui tire des yeux des larmes de pénitence ? Que veut dire qu'au même moment où saint Paul travaille avec plus d'ardeur à l'extinction du Nom du Christ, il a le bonheur d'entendre du ciel sa Voix divine qui le convertit ? Le péché néanmoins fut châtié dans l'un et dans l'autre. Car il est écrit de saint Pierre qu'il *se souvint de la parole que Jésus avait dite, et qu'étant sorti, il pleura amèrement*. Et la Vérité même qui avait appelé saint Paul dit de lui : *Je lui montrerai tout ce qu'il doit souffrir pour mon Nom*.

Il est donc vrai de dire que Dieu ne pardonne nullement à celui qui pèche, puisqu'Il ne laisse aucun péché sans punition. Car ou l'homme le punit lui-même par la pénitence, ou Dieu le punit dans l'homme par sa Justice. De sorte que Dieu ne pardonne point au péché, puisqu'Il ne le pardonne point qu'Il n'en soit vengé. C'est ainsi que David mérita d'entendre, après sa confession, ces paroles : *Le Seigneur a pardonné ton péché*. Et néanmoins il fut affligé d'une infinité de disgrâces et de malheurs, pour le châtiement du péché qu'il a commis. C'est ainsi que nous sommes lavés du péché originel par l'eau salutaire du baptême, et cependant, après avoir été absous de ce péché, et qu'il a été effacé en nous, nous ne laissons pas d'en être punis par la mort du corps.

C'est donc avec beaucoup de raison que Job dit ici : *sachant que Tu ne pardonneras pas au coupable*. Parce que lors même qu'Il nous pardonne nos péchés, Il en coupe tous les restes avec le fer de la peine, soit par nous, soit par Lui-même. Car Il a soin d'effacer dans ses élus toutes les taches de leurs péchés par des afflictions temporelles, pour n'être point obligé de les punir un jour dans les peines de l'éternité.

CHAPITRE XVIII

Que les saints savent allier ensemble le doute et la confiance durant cette vie, et que les plus parfaits reconnaissent l'imperfection de leur vertu, à la vue de la Pureté divine.

Mais il arrive souvent que quand l'âme est frappée d'une crainte excessive, qu'elle est saisie de frayeur, qu'elle est tourmentée par de fâcheuses incertitudes, la vie lui devient à charge, après avoir tant pris de peine à la conserver. C'est pourquoi Job dit ensuite : *Je serai jugé coupable; pourquoi me fatiguer en vain ?* Si Dieu nous examine sans miséricorde, il se trouvera que les œuvres que nous prétendions devoir être récompensées méritent d'être punis. C'est ce qui fait que ce saint homme, considérant avec une extrême crainte les Jugements secrets de Dieu tout-puissant, dit ici : *Je serai jugé coupable; pourquoi me fatiguer en vain ?* Non pas qu'il se repente d'avoir travaillé pour son salut, mais parce qu'il s'afflige de ce que parmi tant de travaux, il est toujours incertain de la récompense.

Or, il faut savoir que les saints sont tellement dans le doute qu'ils sont aussi dans la confiance et qu'ils se confient de telle sorte qu'ils ne s'endorment jamais dans une fausse sécurité. Puis donc que souvent l'âme tremble même parmi ses bonnes œuvres, il ne nous reste autre chose à faire sinon d'expié par nos larmes toutes les fautes que nous commet-

tons dans la pratique du bien, afin que l'humilité de notre componction et de nos prières puisse élever aux récompenses de l'éternité le mérite de nos bonnes œuvres.

Nous devons néanmoins savoir que ni la piété de notre vie, ni la sainteté de nos larmes ne sauraient nous conduire au dernier comble de la perfection tant que nous sommes dans ce corps mortel et dans cette chair corruptible. C'est pourquoi Job ajoute : *Quand je me laverai dans la neige, et que mes mains seraient nettes et comme éclatantes de blancheur, Tu me plongerais dans la fange, et mes vêtements m'auraient en horreur.* L'eau de la neige représente les larmes de l'humilité, qui, étant la plus excellente de toutes les vertus aux yeux du souverain Juge, est comme éclatante par la blancheur de son mérite. Car il y en a plusieurs qui ont des larmes, mais qui n'ont pas l'humilité. Ils pleurent par un sentiment de douleur, mais parmi toutes ces larmes, ou ils reprennent avec des yeux pleins d'orgueil la vie du prochain, ou ils s'élèvent avec insolence contre la Conduite de leur Créateur. On peut dire de ces personnes qu'ils se lavent d'eau, mais non d'eau de neige, et qu'ainsi ils ne peuvent pas être purs et nets, puisque ce n'est pas dans les larmes de l'humilité qu'ils se purifient. Celui-là au contraire s'était assurément lavé d'eau de neige, qui disait avec confiance : *Un cœur broyé et humilié, Dieu ne le méprise point.* (Ps 50,17) Et en effet, ceux qui s'affligent et qui gémissent, mais qui sont rebelles à Dieu par l'insolence de leurs murmures, abattent bien leur esprit, mais ils ne l'humilient pas véritablement.

L'on peut aussi expliquer d'une autre manière cette *eau de neige*. Car les eaux des sources et des rivières sortent de la terre, mais celles des neiges viennent de l'air.

Ainsi il y en a plusieurs qui se tourmentent devant Dieu en Lui adressant des prières mêlées de larmes, et cependant avec toutes ces peines et toutes ces larmes, ils recherchent encore les biens de la terre. Leurs oraisons sont détrempées des pleurs de componction, mais ils aspirent toujours aux joies d'une félicité passagère. Ceux-là ne se lavent pas d'eau de neige, parce que leurs larmes viennent du fond de leur nature terrestre, et ils sont comme lavés des eaux de la terre, puisque toute la componction de leurs prières n'a pour but que des biens charnels. Mais ceux qui pleurent dans le désir des biens de l'éternité sont véritablement lavés d'eau de neige, d'autant qu'ils sont touchés d'une componction qui vient du ciel. Et en effet, comme ils aspirent par leurs saints gémissements à la patrie éternelle, et que l'ardeur de ce désir spirituel leur fait répandre des larmes, ils reçoivent d'en haut cette Eau divine qui les purifie.

Or les mains signifient les œuvres. D'où vient qu'un prophète dit : *Vos mains sont pleines de sang; c'est-à-dire : vous faites des actions de cruauté.* Et il faut remarquer que Job ne dit pas : *Quand mes mains seraient éclatantes*, mais seulement : *comme éclatantes de blancheur*, parce que tant que nous sommes engagés dans les peines de notre corruption, quelques bonnes œuvres que nous fassions, nous ne pouvons arriver à une vraie et parfaite pureté, mais seulement à quelque chose qui en approche et qui y ressemble.

C'est pourquoi Job dit fort bien ensuite : *Tu me plongerais dans la fange; non pas que Dieu salisse en effet notre âme, mais parce qu'Il fait paraître l'ordure dont elle est couverte, puisque plus nous approchons de Lui par nos bonnes œuvres, plus nous découvrons clairement dans notre vie des taches qui nous éloignent de son infinie Pureté.* Ainsi, le saint homme Job dit ici : *Quand je me laverai dans la neige, et que mes mains seraient nettes et comme éclatantes de blancheur, Tu me plongerais dans la fange.* Comme s'il disait en termes clairs : Quoi que je sois tout baigné dans les pleurs d'une componction céleste, et que je m'applique à un continuel exercice de bonnes œuvres, je vois bien néanmoins dans ta Pureté que je ne suis nullement pur.

Et en effet, l'âme la plus occupée de Dieu est encore souvent distraite ici-bas par les sentiments de sa chair toute corruptible, et la beauté de l'amour divin est encore souillée en elles par les images sales et impures de ses pensées. C'est pourquoi Job ajoute : *et mes vêtements m'auraient en horreur.* Que signifient les habits sinon ce corps terrestre et charnel qui couvre notre âme, et qui empêche sa nature subtile de paraître à nu. Ce qui fait dire à Salomon : *Qu'en tout temps vos vêtements soient blancs, c'est-à-dire votre corps exempt de toute action impure.* Et à Isaïe : *Et tout vêtement taché de sang sera destiné au feu.* (Is 9,5) Car tacher son habit de sang n'est autre chose que souiller son corps de désirs char-

nels. David craignait beaucoup cette souillure lorsqu'Il disait à Dieu : *Délivre-moi du sang, ô Dieu, Dieu de mon salut.* (Ps 50) C'est encore pour ce même sujet qu'un ange dit à saint Jean dans l'Apocalypse : *Cependant tu as à Sardes quelques hommes qui n'ont pas souillé leurs vêtements.* (Ap 3,4)

Or, selon la manière de parler de l'Écriture, lorsqu'il est dit que nos vêtements nous ont en abomination, cela veut dire qu'ils nous rendent abominables. Ainsi quand saint Pierre dit : *Il a acquis un champ avec le salaire du crime,* il n'entend pas que Judas ait effectivement possédé ce champ du potier, après l'avoir acheté avec le Sang de son divin Maître, puisque, ayant rapporté les trente pièces d'argent qu'il avait reçues des Juifs, il punit aussitôt lui-même le crime de sa trahison par une mort encore plus criminelle, mais il entend qu'il le fit acheter aux Juifs. De même lorsqu'il est dit : *mes vêtements m'auraient en horreur,* cela veut dire : ils me rendront abominable, parce que quand notre corps se révolte contre notre âme, quand il interrompt l'ardeur de nos saints désirs par le tumulte des tentations qu'il y excite, notre âme reconnaît, dans la contradiction de ces combats, son éloignement de Dieu, puisque, souhaitant de toutes ses forces s'élever au-dessus de la corruption, elle ne le peut, et se voit sans cesse souillée par la boue de ses pensées sales et impures.

Celui-là ressentait vivement l'abomination de ses vêtements charnels qui disait : *Je vois dans mes membres une autre loi, qui lutte contre la loi de mon entendement, et qui me rend captif de la loi du péché, qui est dans mes membres.* (Rom 7,23) C'est ce qui lui faisait souhaiter de se dépouiller promptement de ses vêtements si pleins de taches, dans lesquels il connaissait bien qu'il ne pouvait être parfaitement agréable à Dieu, afin de les reprendre un jour dans un état plus pur et plus net, selon ces paroles qu'il ajoute ensuite : *Misérable que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ?* (Rom 7,24) Ainsi le bienheureux Job dit ici : *Quand je me laverais dans la neige, et que mes mains seraient nettes et comme éclatantes de blancheur, Tu me plongerais dans la fange, et mes vêtements m'auraient en horreur.* Parce qu'à quelque perfection que l'ardeur de sa componction et de sa contemplation toute céleste l'ait élevé, et quelque soin qu'il ait pris de s'exercer dans les bonnes œuvres, il souffre toujours néanmoins d'indignes sentiments que lui inspire ce corps de mort, et il se reconnaît abominable en une infinité de choses que lui communique ce poids de corruption dont il est chargé.

CHAPITRE XIX.

Quelle est quelquefois la peine des saints d'ignorer la cause des châtiments dont Dieu les afflige. Quelle est la force des bonnes œuvres pour apaiser la Colère de Dieu sur nous. Et que Jésus Christ étant sans péché a seul été capable d'expier les péchés des hommes.

Mais ce qui lui est le plus pénible est que souvent il ne sait même pas en quoi il pèche. Il reçoit des châtiments de la Main du souverain Juge, et cependant il ne peut connaître dans ses actions ce qui Lui est le plus ou le moins désagréable. Et c'est pourquoi il dit ensuite : *Il n'est pas un homme comme moi, pour que je Lui réponde, pour que nous allions ensemble en justice.* Quand nous entrons en jugement avec une personne égale à nous, nous entendons ce que l'on dit contre nous, et nous faisons entendre nos réponses, et nous nous défendons avec d'autant plus de facilité et de hardiesse que nous connaissons toutes les choses dont on nous accuse. Comme le Juge invisible voit tout ce que nous faisons, c'est comme s'Il entendait nos paroles, mais comme Il ne nous fait point clairement connaître ce qui Lui déplaît en nous, c'est comme si nous ignorions ce qu'Il dit.

Le saint homme Job, considérant la saleté et l'ordure de ses vêtements, est frappé d'une appréhension d'autant plus vive qu'il ne peut pas contester d'égal avec Dieu en jugement, parce que tant qu'il gémit sous le poids de sa corruption, il souffre comme sa plus cruelle peine l'ignorance des sentiments qu'a pour lui Celui qui le reprend et qui le châtie. Comme s'il disait plus clairement : Je ne suis pas traité d'égal avec Lui en jugement, puisqu'Il sait tout ce que je fais et que je ne puis savoir de quoi Il m'accuse. Puis, il ajoute : *Il n'y a personne qui puisse nous reprendre tous deux.* Il semble que cette expression soit un peu dure, de chercher quelqu'un qui puisse reprendre Dieu, mais elle cessera de paraître

telle si l'on fait réflexion sur ces autres paroles d'un prophète : Voici ce que dit le Seigneur : *Apprenez à faire le bien, recherchez la justice, assistez l'opprimé, faites droit à l'orphelin, défendez la veuve. Et venez et reprenez-Moi ensuite.* (Is 1,17) Car nous contredisons par l'autorité de la raison Celui que nous reprenons. Et pourquoi est-ce que le Seigneur, en nous recommandant les bonnes œuvres, ajoute : *Et venez et reprenez-Moi ensuite*, sinon pour nous apprendre quelle doit être notre confiance dans les bonnes œuvres ? Comme s'Il disait clairement : Faites des actions de piété et après cela opposez-vous aux mouvements de ma Justice, non plus simplement par l'entremise des prières, mais par l'autorité de la confiance.

C'est pourquoi saint Jean dit : *Si notre cœur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance devant Dieu.* (I Jn 3,21) C'est encore pour cela que Moïse, s'étant rendu agréable à Dieu par ses services, fut écouté dans son silence, lorsque, ne parlant point à Dieu, Dieu lui dit : *Pourquoi ces cris ?* (Ex 14,15) C'est pour cela qu'il arrêta la Colère du Seigneur, selon que le marquent ces autres paroles que le Seigneur lui dit : *Maintenant laissez-Moi; ma Colère va s'enflammer contre ce peuple.* C'est pour cela que Dieu se plaint qu'Il ne trouve personne qui Le reprenne et qui s'oppose à Lui, quand Il dit par la bouche d'un prophète : *J'ai cherché parmi eux un homme qui s'interposât comme une haie, qui se tint devant Moi en faveur de ce pays, afin que Je ne le détruise pas, et Je n'en ai point trouvé.* C'est pour cela qu'Isaïe déplore le malheur du peuple d'Israël, disant : *Nous sommes tous tombés comme une feuille, et nos iniquités nous ont emportés comme le vent. Il n'y a personne qui invoque ton Nom, qui se lève et qui s'attache à Toi.* (Is 64,6)

Tous les justes peuvent bien quelquefois, par le mérite de leur pénitence, arrêter les effets présents de la Colère divine, mais ils n'ont pas le pouvoir par eux-mêmes de délivrer la nature humaine des supplices qui suivent la mort. Ainsi le saint homme Job, considérant l'abîme dans lequel elle s'est précipitée fait réflexion sur le malheur de la mort éternelle auquel toute justice humaine est impuissante de s'opposer. Il voit quelle est l'iniquité que l'homme a commise, il regarde quelle est la rigueur de la Colère de Dieu contre l'homme, et il demande avec empressement le Médiateur entre Dieu et l'homme, qui est Dieu et Homme tout ensemble.

Et parce qu'il considère sa Venue comme étant encore fort éloignée, il dit en déplorant ce malheur : *Il n'y a personne qui puisse nous reprendre tous deux et mettre sa main dans la main de l'un et de l'autre.* Car comme le Rédempteur de la nature humaine, qui s'est fait Médiateur entre Dieu et l'homme par la chair qu'Il a prise a été le seul juste entre tous les hommes et que sans être souillé de péché, Il a bien voulu en porter la peine, c'est pour cela que d'une part, Il a repris l'homme pour l'empêcher de pécher, et que de l'autre, Il s'est opposé à Dieu pour l'empêcher de punir l'homme. Il a donné l'exemple de l'innocence et Il a porté la peine de l'iniquité. Ainsi en souffrant, Il les a repris tous deux, à savoir la faute de l'homme, en l'effaçant par sa Justice, et la Colère de Dieu, en l'apaisant par sa Mort, et Il a mis sa Main dans la main de l'un et de l'autre, puisqu'Il a proposé aux hommes son exemple à imiter, et qu'Il a présenté à Dieu des actions qui méritèrent de calmer son Indignation, en faveur des hommes.

Et en effet, il n'y a jamais eu personne avant Lui qui ait intercédé pour les péchés des autres, sans être lui-même redevable d'aucun péché. Ainsi, nul ne pouvait s'opposer à la punition éternelle des coupables, parce que chacun se sentait criminel pour ses propres fautes. C'est pourquoi il est venu vers les hommes un homme nouveau, qui a été tout ensemble, et un sévère Censeur pour les corriger de leurs péchés, et un favorable Ami pour les exempter des peines qu'ils avaient tous méritées, et qui, ayant opéré des choses admirables, en a souffert de très pénibles. *Il a donc mis sa Main dans la main de l'un et de l'autre*, parce qu'Il a employé sa Vie et à enseigner la justice à des coupables, et à apaiser leur Juge irrité. Et Il a ajouté à tous ses autres miracles celui-ci, qui est le plus admirable, à savoir de corriger les cœurs des pécheurs plus par douceur que par crainte.

CHAPITRE XX

Que comme le bien qui se fait par le seul motif de la crainte et non par celui de l'amour n'est pas un vrai bien, Jésus Christ est venu pour nous délivrer de la crainte servile de la loi, en nous apportant la vertu de la charité, qui seule peut l'accomplir.

C'est pourquoi Job dit ensuite : *Qu'Il retire sa Verge de dessus moi, que ses Terreurs ne me troublent plus.* Dieu avait comme le bâton toujours levé sur l'homme par l'Ancienne Loi, lorsqu'Il disait : Celui qui fera telle ou telle chose sera puni de mort. Mais S'étant incarné, Il a comme retiré ce bâton de menace et de châtement, parce qu'alors, Il a enseigné aux hommes avec douceur les voies de la vie. C'est pourquoi David lui dit : *Va, marche victorieusement, et règne, pour la vérité, la douceur et la justice.* (Ps 45,4) Car Il n'a pas voulu être craint comme Dieu, mais Il nous a inspiré de L'aimer comme notre père. Saint Paul le marque clairement lorsqu'il dit : *Et vous n'avez point reçu un esprit de servitude, pour être encore dans la crainte; mais vous avez reçu un Esprit d'adoption, par lequel nous crions : Abba ! Père !* (Rom 8,15)

C'est pourquoi Job ajoute fort bien ensuite : *Alors je parlerai et je ne Le craindrai pas, car il ne m'est pas possible de Lui répondre, dans l'épouvante où je suis.* Ce saint homme, voyant que le Rédempteur de l'homme devait venir à eux avec douceur, il n'a point pour Lui des sentiments de crainte comme pour un maître et pour un seigneur, mais plutôt en se dépouillant de toute appréhension, il se sent touché d'une tendresse d'amour pour Lui comme pour un père. C'est pour cela que saint Jean dit : *La crainte n'est pas dans l'amour, mais l'amour parfait bannit la crainte.* (I Jn 4,18) C'est encore à ce même sujet que Zacharie dit : *afin qu'étant délivrés de la main de nos ennemis, nous Le servions sans crainte.* Ainsi, la crainte a été insuffisante de nous retirer de la mort du péché; mais la Grâce de la douceur et de l'amour qui nous a été communiquée nous a relevés de cet état de damnation.

Cela nous est admirablement bien marqué dans ce que fit Élisée pour ressusciter le fils de la Sunamite. Car ayant seulement envoyé son serviteur avec un bâton, il ne put lui redonner la vie, mais quand il y fut venu lui-même, qu'il se fut couché sur le mort, qu'il eut joint son corps au sien, qu'il se fut promené deçà et delà, et qu'il eut soufflé sept fois sur lui, il le rappela à la lumière, et lui communiqua la vie par le ministère de sa compassion et de sa charité.

On peut dire de même que le Créateur de notre nature, la considérant comme son enfant et son ouvrage, a été touché de compassion la voyant morte par l'aiguillon de l'iniquité. Quand il a fait sentir par Moïse la terreur du péché, cela a été comme un bâton qu'Il a envoyé par son serviteur. Mais ce serviteur n'a pu ressusciter l'enfant avec le bâton de son Maître, parce que, comme dit saint Paul : *la loi n'a rien amené à la perfection.* (Heb 7,19) C'est pourquoi le Seigneur, venant Lui-même et S'abaissant jusqu'à ce corps mort, S'est comme couché dessus, selon ces paroles du même Apôtre : *Ayant la Forme et la Nature de Dieu, Il n'a point regardé comme une proie à arracher d'être égal avec Dieu, mais S'est dépouillé Lui-même, en prenant une forme et une nature de serviteur, en devenant semblable aux hommes; et ayant paru comme un simple homme.* (Ph 2,6) Il S'est promené deçà et delà, parce qu'Il a appelé à la foi les Juifs qui étaient proches, et puis les Gentils qui étaient fort éloignés. Il a soufflé sept fois sur lui, lorsque, ouvrant les trésors de sa Grâce, Il a communiqué les sept Dons de l'Esprit saint à ceux qui étaient comme ensevelis dans la mort funeste du péché. Et aussitôt le mort ressuscite, et celui qui n'avait pu être ranimé par le bâton de la loi revient à la vie comme un nouvel enfant par le souffle de l'Esprit d'amour.

Que le bienheureux Job dise donc ici, tant pour lui que pour toute la nature humaine : *Qu'Il retire sa Verge de dessus moi, que ses Terreurs ne me troublent plus. Alors je parlerai et je ne Le craindrai pas.* Puis il ajoute fort bien : *Mais il ne m'est pas possible de Lui répondre dans l'épouvante où je suis.* Nous répondons à quelqu'un quand nous payons ses bienfaits de dignes services. Ainsi *répondre* à Dieu n'est autre chose que de reconnaître ses Dons par notre obéissance à ses Volontés. D'où vient que le titre de quelques psaumes qui nous excitent aux bonnes œuvres est *pour répondre*.

Dieu a créé l'homme dans un état d'innocence et de justice, et lorsque l'homme s'est abandonné à l'iniquité, Il l'a supporté avec une longue patience. Il le voit tous les jours pécher, et cependant Il lui donne encore le temps de se corriger. Il répand ses Dons avec libéralité sur les hommes, et use de tolérance envers les méchants. Ainsi l'homme est assez obligé de répondre à tant de bienfaits, mais il ne le peut, tant qu'il demeure dans la crainte, parce que quiconque a une crainte servile pour son Rédempteur ne L'aime pas véritablement. Les services que nous rendons à Dieu ne sont sincères et véritables que lorsque la confiance qui nous est inspirée par l'amour que nous Lui portons nous ôte cette crainte basse et servile, que ce n'est plus la seule appréhension, mais une affection sincère qui nous porte à la pratique des bonnes œuvres, et que le mal n'a plus de charme pour nous, lors même que nous avons toute liberté de le commettre, puisque si l'on ne s'abstient du péché que par le motif de la crainte, il est hors de doute que l'on s'y abandonnerait si on le pouvait. Ce n'est donc pas être véritablement juste que de n'être pas encore délivré du désir du mal. Ainsi, c'est avec beaucoup de raison que Job dit ici : *Car je ne puis Lui répondre dans l'épouvante où je suis.* Puisque les services que nous rendons à Dieu ne sont point vrais et sincères si nous ne les Lui rendons que par un motif de crainte pour ses Préceptes et ses Menaces, et non par le mouvement d'un sincère amour.

CHAPITRE DIXIÈME DU LIVRE DE JOB

1. *Mon âme est dégoûtée de la vie; je m'abandonnerai aux plaintes contre moi-même, je parlerai dans l'amertume de mon cœur.* 2. *Je dirai à Dieu : Ne me condamne pas; indique-moi pourquoi Tu me traites ainsi.* 3. *Te paraîtrait-il bon de calomnier et d'accabler le pauvre, qui est l'œuvre de tes Mains ? Favoriserais-Tu les desseins des impies ?* 4. *As-Tu des yeux de chair, et regardes-Tu les choses comme l'homme les regarde ?* 5. *Tes jours sont-ils comme les jours de l'homme, et tes années comme ses années,* 6. *pour que Tu recherches mes iniquités, et que Tu scrutes mon péché,* 7. *quand Tu sais que je n'ai rien fait d'impie, et que personne ne peut me délivrer de ta Main ?* 8. *Tes Mains m'ont formé; elles ont façonné toutes les parties de mon corps, et Tu voudrais me perdre en un instant ?* 9. *Souviens-Toi, je Te prie, que Tu m'as façonné comme de l'argile, et que Tu me réduiras en poussière.* 10. *Ne m'as-Tu pas fait couler comme le lait, et coagulé comme un laitage pressé ?* 11. *Tu m'as revêtu de peau et de chairs; Tu m'as affermi d'os et de nerfs.* 12. *Tu m'as donné la vie et la miséricorde; et c'est ta Visite qui a gardé mon âme.* 13. *Quoique Tu cachais ces choses dans ton Cœur, je sais néanmoins que Tu Te souviens de tout.* 14. *Si j'ai péché, et si Tu m'as épargné pour un instant, pourquoi ne permets-Tu pas que je sois purifié de mon iniquité ?* 15. *Si j'ai été impie, malheur à moi; et si je suis juste, je n'ose lever la tête, abreuvé d'affliction et de misère.* 16. *À cause de mon orgueil, Tu me sairas comme une panthère, et en Te tournant vers moi, Tu me tourmenteras merveilleusement.* 17. *Tu produis encore contre moi tes témoins, ta Colère s'irrite de plus en plus, et les peines combattent en moi.* 18. *Pourquoi m'as-Tu tiré du sein de ma mère ? Que n'ai-je péri sans qu'un œil pût me voir !* 19. *J'aurais été comme si je n'avais point existé, n'ayant fait que passer du sein de ma mère au tombeau.* 20. *Les quelques jours qui me restent ne finiront-ils pas bientôt ? Laisse-moi donc pleurer un instant mon malheur,* 21. *avant que je m'en aille sans retour dans cette région ténébreuse et couverte de l'obscurité de la mort.* 22. *Dans cette terre de misère et d'une nuit sombre, où habite l'ombre de la mort, où il n'y a pas d'ordre, mais une éternelle horreur.*

CHAPITRE XXI

Que quand on a une fois commencé à goûter les douceurs du ciel, on se dégoûte des plaisirs du monde. Que pour bien confesser ses péchés, il ne faut plus y avoir d'attache. Et que cette confession doit être accompagnée de l'amertume du cœur, qui a la vertu d'apaiser Dieu, et de nous remplir de confiance.

Quand notre cœur est rempli de la douceur ineffable de l'amour divin, tous les désirs de la vie présente s'évanouissent; ses divertissements nous deviennent ennuyeux, et notre âme ne souffre plus qu'avec chagrin et ennui tous ces vains plaisirs auxquels elle était auparavant attachée avec tant de passion. C'est pourquoi Job dit ensuite : *Et ma vie me sera ennuyeuse*. Quand la vie présente devient ennuyeuse et méprisable, et qu'au contraire l'amour de Dieu commence à nous être doux et cher, l'âme s'anime contre elle-même et s'accuse volontairement des fautes qu'elle avait coutume de défendre avant qu'elle eût goûté de ces délices spirituelles.

Ainsi Job dit ensuite : *Je m'abandonnerai aux plaintes contre moi-même*. Celui-là semble parler pour lui-même qui s'efforce de défendre et d'excuser le mal qu'il a fait; mais l'homme commence à parler contre lui-même lorsqu'il se résout de s'accuser de ses égarements et de ses péchés. Il arrive souvent que quand on pèche, l'on reconnaît et l'on discerne fort bien le mal qu'on commet. L'âme avoue secrètement son péché, mais parce qu'elle ne peut encore se dépouiller de son attachement, elle a honte de le confesser. Mais lorsqu'elle s'est une fois bien résolue de combattre à jamais tous les plaisirs de la chair, elle s'élève contre elle-même pour s'accuser hardiment de tous ses péchés. C'est ce que Job exprime admirablement bien ici par ces paroles : *Je m'abandonnerai aux plaintes contre moi-même*. Parce qu'alors l'âme commence à prononcer contre elle ces paroles d'horreur et de détestation qu'elle retenait auparavant en elle-même par une faible et mauvaise honte.

Il y en a plusieurs qui publient assez leurs péchés, mais ils n'accompagnent pas cette confession de la douleur de la pénitence qui doit en être inséparable, et ils racontent en riant ce qui devrait les faire fondre en larmes. C'est pourquoi Job ajoute : *Je parlerai dans l'amertume de mon cœur*. Parler de ses péchés avec horreur et détestation, c'est en parler dans l'amertume de son cœur, afin que cette amertume même punisse le mal que le cœur accuse par le ministère de la langue.

Mais il faut remarquer que cette douleur et cette peine de la pénitence que l'âme s'impose à elle-même lui deviennent ensuite un sujet de confiance, lui inspirent la hardiesse de parler à son Juge pour l'interroger et lui font obtenir des lumières qui lui sont nécessaires pour se connaître elle-même et découvrir le secret de la Conduite de Dieu sur elle. C'est pourquoi l'Écriture ajoute : *Je dirai à Dieu : Ne me condamne pas; indique-moi pourquoi Tu me traites ainsi*. Se confesser pécheur avec un cœur rempli d'amertume, c'est véritablement dire à Dieu : *Ne me condamne pas*, puisque la douleur salutaire de la pénitence dans cette vie éteint les supplices que la Colère de Dieu nous prépare dans la vie future.

CHAPITRE XXII

Que les justes craignent quelquefois que les maux temporels dont Dieu les afflige durant cette vie ne soient les commencements des éternels. Que la piété dans laquelle la Grâce divine les maintient les rassure un peu de cette peine. Et que Dieu modère la violence des tentations en faveur des élus selon leurs forces.

Dieu exerce en ce monde deux sortes de jugements sur les hommes, car Il envoie à quelques-uns des maux présents, qui sont comme les commencements de ceux de l'enfer; et Il en châtie d'autres par des maux temporels, pour les préserver des éternels. Et en effet, si Dieu comme un juste Juge ne punissait quelques pécheurs et en ce monde, et dans l'autre, l'apôtre saint Jude ne dirait pas : *Il a perdu pour une seconde fois ceux qui lui ont été infidèles*. David aussi n'aurait pas dit auparavant : *Qu'ils soient couverts de confusion comme d'un double vêtement*. Ils sont couverts d'une double confusion, parce que la juste vengeance de leurs crimes leur attire les maux de ce monde et les supplices de l'autre. Car les peines de ce monde ne sont utiles qu'à ceux qu'elles font rentrer en eux-mêmes pour changer de vie, et les maux présents qui ne convertissent point ceux qui les souffrent ne font que les conduire à d'autres maux, qui ne passeront jamais.

Que si au contraire, les peines de cette vie ne délivraient pas quelquefois de celles de l'autre, saint Paul n'aurait pas dit : *Lorsque nous sommes jugés de la sorte, le Seigneur nous châtie, afin que nous ne soyons pas condamnés avec ce monde*. C'est pourquoi un

ange dit autrefois à saint Jean : *Moi, Je reprends et Je châtie tous ceux que J'aime*. Et il est écrit ailleurs : *Le Seigneur châtie celui qu'Il aime, et Il frappe de la verge tous ceux qu'Il reconnaît pour ses fils*.

Ainsi le juste craint beaucoup, pour être ensuite en état de ne pas craindre, et quand il se trouve environné de toutes parts des Fléaux de Dieu, l'incertitude de ses Jugements impénétrables le jettent dans le trouble et dans l'épouvante. Il tremble de frayeur dans l'appréhension que tout ce qu'il souffre ne soit que le commencement de la damnation éternelle. Et ainsi, il a recours au souverain Juge pour L'interroger sur l'état présent de son âme dans le doute et l'incertitude où le mettent les châtiments qu'il reçoit de sa Main divine.

Quand en cet état on repasse devant les yeux de son âme le bien qu'on a fait, la consolation qu'on en ressent dans le fond du cœur est comme la réponse que nous recevons de ce divin Juge, et sert à nous assurer qu'Il ne nous frappe pas ainsi pour nous perdre, puisqu'en nous châtiant par des maux extérieurs, Il nous conserve toujours dans l'innocence et la piété. Et c'est pour cela qu'il est dit ensuite : *Indique-moi pourquoi Tu me traites ainsi*. Comme s'il disait : Puisque par les fléaux que je reçois de ta Main, Tu me fais assez connaître que Tu me juges présentement, apprends-moi que Tu ne me traites ainsi que pour me donner assurance au jour de ton dernier Jugement.

On peut aussi donner un autre sens à ces paroles. Car il arrive souvent qu'un juste qui est éprouvé de Dieu par de grands maux ne peut, quoiqu'il s'examine sévèrement et qu'il se reconnaisse et s'avoue pécheur, discerner en particulier pour quelle faute Dieu le châtie. De sorte qu'il tremble d'autant plus sous les coups de sa Main divine qu'il connaît moins quelle en est la cause. Ainsi il conjure son Juge de l'éclairer pour bien connaître l'état de son âme, afin qu'il puisse venger en lui-même par ses larmes et par sa douleur ce que Dieu y punit par la rigueur favorable de sa Justice. Il sait que ce juste Juge n'afflige personne injustement, et c'est ce qui le remplit de frayeur, parce que d'une part il souffre les maux dont Il le châtie et que de l'autre, il ne saurait découvrir clairement ce qu'il y a de répréhensible et qui mérite d'être pleuré.

C'est pourquoi Job ajoute : *Te paraîtrait-il bon de calomnier et d'accabler le pauvre, qui est l'œuvre de tes Mains ? Favoriserais-Tu les desseins des impies ?* Dire à Dieu par manière d'interrogation s'Il trouve bon de calomnier et d'opprimer le pauvre, c'est nier absolument qu'Il le fasse. Comme si Job disait : Je sais qu'étant souverainement bon et souverainement juste, Tu ne peux vouloir avec injustice opprimer le pauvre. Ainsi je suis assuré que je ne souffre rien d'injuste, et c'est ce qui redouble en même temps ma douleur, parce que je ne puis découvrir la cause d'un si rude traitement.

Il faut remarquer qu'il ne dit pas : *Te paraîtrait-il bon de calomnier et d'accabler l'innocent, mais le pauvre*. Parce qu'en opposant à la rigueur de la Justice divine non son innocence, mais sa pauvreté et sa misère, il ne vante point sa vertu avec audace, mais il reconnaît sa faiblesse avec une profonde humilité. C'est pourquoi il ajoute fort à propos : *qui est l'œuvre de tes Mains*, comme s'il Lui disait : Tu ne peux prendre plaisir à opprimer cruellement ce que Tu Te souviens d'avoir créé avec une bonté si gratuite.

Puis il finit par ces paroles : *Favoriserais-Tu les desseins des impies ?* Qui sont ces impies sinon les démons, qui, ne pouvant rentrer dans le bonheur de la vie qu'ils ont perdue, ne cherchent, par un esprit de malice et de cruauté, que des compagnons de leur éternelle mort ? Car le dessein de ces impies était que Dieu, frappant rudement le bienheureux Job, lui fît perdre dans l'affliction la justice qu'il avait conservée avec tant de peine durant la prospérité. Mais Dieu ne favorisa point le dessein de ces impies, et en livrant la chair de cet homme juste à leurs violences, il ne leur abandonna point son âme.

Les démons forment sans cesse des desseins semblables contre tous les gens de bien, et ils font tous leurs efforts pour obliger par la violence des afflictions à se précipiter dans le péché ceux qui servent Dieu avec pureté dans des temps de calme et de paix. Mais Dieu renverse les desseins de ces impies, parce que, tempérant les maux et les proportionnant aux forces de ceux qui les souffrent, Il fait en sorte que le mal n'est point au-dessus de la vertu, et empêche que la faiblesse de ses élus ne succombe aux violences et aux artifices des méchants. Saint Paul nous marque cette vérité lorsqu'il dit : *Dieu, qui est fidèle, ne*

permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces. (I Cor 10,13) Si Dieu ne gardait cette modération dans les maux pour les compasser avec nos forces, il n'y aurait personne qui ne succombât sous les efforts de ces esprits des ténèbres. Et si ce juste Juge n'imposait des bornes aux tentations, elles nous accablent infailliblement, en nous surchargeant au-delà de notre pouvoir.

CHAPITRE XXIII

Que Dieu voit toutes les choses à venir comme présentes. De l'excellence de la nature humaine dans sa partie spirituelle, qui a été formée à la ressemblance de Dieu. Et que sa chair, qui vient de la terre, lui communique une infirmité qui l'a rendue moins indigne de pardon après son péché.

Le bienheureux Job joint encore ici d'autres demandes, dans le même dessein qu'il a fait les précédentes, c'est-à-dire pour nous en faire mieux voir la fausseté : *As-Tu des yeux de chair, et regardes-Tu les choses comme l'homme les regarde ? Tes jours sont-ils comme les jours de l'homme, et tes années comme ses années ?* Comme les yeux de la chair ne peuvent connaître qu'avec le temps ce qui se fait dans le temps, qu'ils ne font que suivre les actions et ne les préviennent pas, et que, ne voyant qu'à peine ce qui est présent, ils sont incapables de pénétrer dans l'avenir, de même les jours et les années de l'homme sont différents de ceux de l'éternité. Parce que notre vie, commençant dans le temps, finit aussi dans le temps. Mais l'éternité qui l'enferme dans son vaste sein, la consume et la dévore. Son immensité s'étend au-dessus de nous; elle n'a ni commencement ni fin. Son Être éternel remplit tout sans souffrir de bornes : tout le passé lui est présent, et tout l'avenir se développe à ses yeux.

C'est pourquoi Job dit à Dieu : *As-Tu des yeux de chair, et regardes-Tu les choses comme l'homme les regarde ? Tes jours sont-ils comme les jours de l'homme, et tes années comme ses années, pour que Tu recherches mes iniquités, et que Tu scrutes mon péché, quand Tu sais que je n'ai rien fait d'impie, et que personne ne peut me délivrer de ta Main ?* Comme s'il disait : Pourquoi m'examines-Tu présentement par ces épreuves, puisque, avant même tous les temps, Tu sais parfaitement qui je suis ? Pourquoi m'affliges-Tu si cruellement pour T'informer de mes péchés, puisque Tu ne les ignorais pas avant même que ta Main toute-puissante m'eût formé ? Puis il exprime la grandeur de cette toute-puissance, en disant : *Personne ne peut me délivrer de ta Main.* Comme s'il disait à Dieu : Que Te reste-t-il autre chose, sinon de me pardonner mes offenses, puisqu'il n'y a personne qui puisse s'opposer à ta Force. Car plus les hommes sont dans l'impuissance d'arrêter la pesanteur de ton Bras, plus ta Bonté doit Te porter à le retenir Toi-même.

Comme nous avons été conçus en péché, que nous sommes nés dans l'iniquité, que nous avons commis beaucoup de fautes par notre malice, que même en faisant le bien nous nous rendons coupables de beaucoup de négligence, nous ne trouvons en nous aucun bien que nous puissions offrir à notre Juge, pour apaiser sa juste Colère. Puis donc qu'il n'y a rien en nous qui soit digne de ses Regards, il ne nous reste plus d'autre recours que de Lui présenter son propre ouvrage. C'est pourquoi Job ajoute ensuite : *Tes Mains m'ont formé; elles ont façonné toutes les parties de mon corps, et Tu voudrais me perdre en un instant ?* Comme si Job disait humblement à Dieu : Puisque si Tu m'examines avec rigueur, Tu ne trouveras rien en moi qui soit capable d'apaiser ta Colère, jette sur moi les regards de ta Miséricorde, et ne laisse pas périr l'ouvrage que Tu as fait.

Ces paroles détruisent totalement les pernicieuses opinions de Manichée, qui, éblouissant avec erreur deux principes, s'efforçait de soutenir que comme l'esprit venait de Dieu, la chair n'était qu'un ouvrage de Satan. Car le saint homme Job, étant rempli de l'esprit de prophétie, voyait les choses de fort loin dans l'avenir, et prévoyant quelles devaient être ces semences d'impiété, les foulait dès lors aux pieds par sa prescience, lorsqu'il dit : *Tes Mains m'ont formé; elles ont façonné toutes les parties de mon corps.* Ainsi, en reconnaissant qu'il a été entièrement formé de la Main de Dieu, il ne laisse rien, dans son corps ni dans son esprit, qui puisse avoir été l'ouvrage de cette nation de ténèbres.

Il faut aussi remarquer qu'en disant qu'il a été formé des Mains de Dieu il expose la dignité de sa nature aux yeux de la divine Miséricorde. Car quoique toutes les autres choses aient aussi été créées par le Verbe, qui est coéternel à son Père, il paraît néanmoins par l'histoire sacrée de la création du monde combien la nature de l'homme surpasse en excellence non seulement les animaux, mais même les corps célestes qui sont insensibles. Car l'Écriture marque que pour la création de toutes ces choses, *Dieu dit et elles furent faites*. Mais quand Il en vient à la création de l'homme, Il parle bien d'une autre manière : *Faisons*, dit-Il, *l'homme à notre image et à notre ressemblance*. Il n'est pas simplement écrit de lui comme des autres créatures : *Qu'il soit fait; et il fut fait*. Et la terre ne le produisit pas de son sein, comme l'air fit les oiseaux. Mais avant de le former, Dieu dit : *Faisons*, afin de donner à connaître qu'Il créait la créature raisonnable avec conseil et délibération. Il fut formé de terre avec un soin particulier, et il fut animé de la vertu de l'Esprit de vie par le Souffle même du Créateur, afin que cet homme, qui portait l'image de Dieu, parût être plutôt un excellent ouvrage de l'Art divin que l'effet d'un simple commandement.

Le saint homme Job, considérant tous ces avantages qu'a reçus l'homme par préférence sur les autres créatures, s'en sert dans l'état de douleur où il est réduit, pour les présenter aux yeux de la Miséricorde de son Créateur, en disant ici : *Tes Mains m'ont formé; elles ont façonné toutes les parties de mon corps*. Comme s'il disait : Pourquoi as-Tu tant de mépris pour celui à qui Tu as donné une nature si excellente ? Et pourquoi réduis-Tu à un rang inférieur à toutes les autres créatures par tant de douleurs, celui que Tu as créé en un état supérieur, par la raison que Tu lui as communiquée ? Mais cette dignité de l'homme n'éclate que dans l'image que la Main de Dieu y a gravée, car le mélange de sa chair l'éloigne beaucoup de l'état de perfection et de béatitude, en rendant en quelque manière l'esprit participant de son infirmité et de ses faiblesses.

C'est ce que Job considère quand il ajoute : *Souviens-Toi, je Te prie, que Tu m'as façonné comme de l'argile*. Les anges rendirent autrefois leur péché inexcusable, parce qu'ils pouvaient demeurer d'autant plus fermes dans le bien qu'ils n'avaient aucun mélange de la chair qui les affaiblît. Celui de l'homme au contraire méritait quelque pardon, parce que la dignité de son âme était mêlée avec l'infirmité de la chair, qui en diminuait en quelque sorte la noblesse et l'excellence. Aussi cette même infirmité a-t-elle été un des principaux motifs de la Pitié et de la Clémence du souverain Juge. D'où vient que David dit dans un psaume : *Toutefois, dans sa Miséricorde, Il pardonne l'iniquité et ne détruit pas; Il retient souvent sa Colère et ne Se livre pas à toute sa Fureur. Il Se souvint qu'ils n'étaient que chair*. L'homme donc a été formé comme l'argile, puisqu'il a été tiré d'une terre mêlée d'eau. Car l'âme qui y a été infusée a été comme une eau vivifiante qui a pénétré cette masse de poussière. C'est cette considération que le bienheureux Job représente ici à la Piété divine, quand il dit : *Souviens-Toi, je Te prie, que Tu m'as façonné comme de l'argile*. C'est-à-dire : Considère l'infirmité de ma chair, et remets-moi mon iniquité.

Puis pour Le toucher plus sensiblement, il Le fait souvenir de la mort de cette même chair, en ajoutant : *et que Tu me réduiras en poussière*. Comme s'il disait : Souviens-Toi, mon Dieu, que par la chair, je tire mon origine de la terre, et que par la mort, je retourne encore en terre. Ouvre tes Yeux d'un côté sur la matière qui m'a donné la naissance, et de l'autre sur ce que je vais devenir après la mort à laquelle je suis condamné, et pardonne les péchés d'une créature qui passe si vite.

CHAPITRE XXIV

Que la formation de l'homme extérieur est la figure de celle de l'homme intérieur par la Grâce du saint Esprit. Qu'il nous est utile, lorsque l'assistance continue de cette Grâce nous donne trop de confiance, que Dieu nous la retire pour un temps, afin de nous faire connaître notre impuissance, et la nécessité de son Secours, sans le renouvellement duquel à chaque moment nous ne pouvons conserver cet Esprit de grâce.

Après avoir marqué l'état auquel l'homme a été créé, Job parle ensuite de la manière dont ceux qui en sont venus ont été formés. *Ne m'as-Tu pas fait couler comme le lait, et*

coagulé comme un laitage pressé ? Tu m'as revêtu de peau et de chairs; Tu m'as affermi d'os et de nerfs. L'homme créé a été fait comme un vase d'argile, et ceux qui sont nés ensuite se forment comme un lait qui se caille et qui s'épaissit jusqu'à une consistance de chair. Ainsi il est revêtu de chair et de peau, et il s'affermir et s'endurcit par le moyen des os et des nerfs.

Mais Job aurait dit peu de chose en la louange de Dieu, s'il n'avait eu autre dessein que de décrire la formation du corps de l'homme, et s'il n'avait exprimé le Souffle admirable de l'Esprit saint pour sa vivification. C'est pourquoi il ajoute : *Tu m'as donné la vie et la miséricorde.* Mais comme tout le bien que le Seigneur nous communique est inutile s'Il n'a la Bonté de le conserver en nous, après nous l'avoir donné, Job dit ensuite : *et c'est ta Visite qui a conservé mon esprit.*

Il faut maintenant appliquer en peu de mots à l'homme intérieur tout ce que nous venons de dire de l'extérieur, et reprendre ces paroles : *Souviens-Toi, je Te prie, que Tu m'as façonné comme de l'argile.* L'homme intérieur est fort bien comparé à de l'argile, parce que la Grâce du saint Esprit s'insinue dans l'esprit terrestre pour l'élever à la connaissance de son Créateur. Car nos pensées qui étaient toutes desséchées par la stérilité du péché, étant arrosées par la Vertu de l'Esprit saint, reprennent un vie et une vigueur nouvelles.

Mais il arrive souvent que quand nous recevons une suite continuelle de grâces de Dieu, cette jouissance si paisible, et qui n'est point interrompue, fait naître une fausse confiance en nous-mêmes, de sorte que ce même Esprit divin, qui nous avait élevés par la sublimité de ses Dons, Se retire de nous pour un temps, afin de nous faire connaître qui nous sommes. Et c'est ce que veut marquer le saint homme Job quand il dit : *Tu me réduiras en poussière.* Car pour peu que Dieu Se retire de l'homme durant la tentation, il devient comme une terre sèche et qui est privée des eaux qui doivent l'arroser. Et Dieu par cette conduite veut lui apprendre quelle est sa faiblesse lorsqu'il est abandonné à lui-même, et combien, sans le secours de la Grâce, il demeure sec et infertile.

Et en effet, c'est véritablement alors qu'il retourne comme en poussière, puisqu'il éprouve que, quand il est laissé à lui-même, le moindre vent de tentation est capable de l'emporter et le dissiper. Mais quand nous sommes ainsi ébranlés par la soustraction des Grâces divines, c'est alors que nous faisons plus d'attention sur les dons et les lumières que nous recevions au temps où Dieu nous communiquait son Assistance. Et c'est pour cela que Job dit ensuite : *Ne m'as-Tu pas fait couler comme le lait, et coagulé comme un laitage pressé ?* Quand la Grâce du saint Esprit retire notre âme de ses mauvaises habitudes et commence à l'appliquer au bien, elle devient comme un lait qui se caille et qui se lie peu à peu par les commencements d'une vie nouvelle. Elle s'affermir après comme un lait qui se durcit, parce qu'elle se fortifie ensuite par de saintes pensées, et n'étant plus molle et inconstante pour se laisser aller à de vains désirs, elle se resserre et se réunit toute dans l'amour de Dieu, pour devenir ferme et solide dans la vertu.

Ce n'est pas que dans ces premiers commencements de la vie spirituelle il n'arrive beaucoup de difficultés et que la chair et les vieilles habitudes ne murmurent et ne se révoltent contre l'âme qui se renouvelle en Dieu. C'est pourquoi Job ajoute : *Tu m'as revêtu de peau et de chairs.* L'homme intérieur a une peau et une chair comme l'homme extérieur, parce que lorsqu'il s'applique au bien, il est attaqué par la révolte et les mouvements de la chair. Mais Dieu n'abandonne pas dans cet état une âme qui Lui est fidèle et qu'Il voit attachée à Lui et à sa Justice. Il assiste dans ces tentations celle qu'Il avait prévenue, lors même qu'elle n'avait aucune pensée pour Lui et qu'elle languissait dans le péché; et après l'avoir ainsi élevée, Il permet qu'elle soit tentée à l'extérieur et Il la fortifie intérieurement. Ce qui fait dire à Job : *Tu m'as affermi d'os et de nerfs.*

Nous sommes couverts au dehors de chair et de peau, mais nous sommes affermis au dedans par les os et par les nerfs. Quoique la tentation ébranle quelquefois le dehors, le dedans demeure ferme, par la force que lui communique le Secours de son Créateur. Ainsi Il nous humilie en permettant que nous ressentions les révoltes de notre chair, pour nous rendre plus capables de ses Grâces; mais Il nous affermit par la force et comme par les os des vertus, pour nous rendre invincibles aux tentations. Job dit donc ici : *Tu m'as revêtu de*

peau et de chairs, et Tu m'as affermi d'os et de nerfs. C'est-à-dire : Tu m'abandonnes au dehors pour m'éprouver, mais Tu me fortifies au dedans par le secours des vertus pour m'empêcher de périr.

Et c'est ce qui lui fait dire ensuite : *Tu m'as donné la vie et la miséricorde.* Dieu donne la vie à l'âme qui était morte par le péché, lorsqu'Il la justifie par sa Grâce et par son Esprit. On ne peut recevoir cette vie sans la Miséricorde divine qui en est inséparable, parce que Dieu n'aide point l'âme à obtenir les biens de la justice, s'Il ne lui remet auparavant par sa Miséricorde les péchés de sa vie passée.

On peut dire aussi que Dieu *donne la vie et la miséricorde*, parce que cette même miséricorde, qui nous prévient pour nous communiquer la vie, nous la conserve encore après nous l'avoir donnée. Car si Dieu ne continue de nous faire miséricorde, nous ne pouvons retenir cet esprit de vie qu'Il nous avait inspiré. Et en effet, nous vieillissons en quelque sorte et nous nous affaiblissons tous les jours par le commerce même de la vie que nous menons ici-bas, et, nous laissant aller aux inclinations de l'homme extérieur et à la légèreté des pensées qui se glissent dans notre esprit, nous sortons insensiblement de la vie intérieure et spirituelle de l'âme. Et si alors la Visite de Dieu, ou ne nous soutient et ne conserve en nous cette Vie divine, en nous inspirant un esprit de componction et d'amour, ou ne nous maintient par la terreur des fléaux dont Il nous frappe, nous mourons infailliblement, et notre âme, qui paraissait renouvelée par un long exercice de vertus, tombe tout à coup et se perd entièrement.

Et c'est ta Visite qui a conservé mon esprit. La Visite de Dieu conserve l'esprit de l'homme, quand, après l'avoir enrichi de vertus, Il ne cesse point de l'exciter, ou par l'amour ou par la crainte. Car quand Il nous comblerait de ses plus grands Dons, s'Il ne nous renouvelait continuellement, tout le bien qu'Il nous aurait fait périrait bientôt, parce qu'Il ne le conserverait pas Lui-même.

CHAPITRE XXV

Que le souvenir des péchés dont nous avons déjà fait pénitence nous inspire souvent de fâcheuses pensées dans l'esprit, qui, quoiqu'impuissantes à nous porter à des actions criminelles, doivent néanmoins être effacées par nos larmes. Qu'en cette occasion, il faut avoir recours et confiance aux prières des saints. Et que ces pensées nous viennent d'ordinaire d'une trop grande application aux choses du monde qui paraissent indifférentes.

L'humilité avec laquelle Job se considère lui-même lui obtient de Dieu des lumières pour pénétrer dans les secrets de sa divine Providence, touchant la distribution qu'elle avait résolu de faire de ses Grâces. Et en reconnaissant sincèrement son infirmité, il est tout à coup élevé à la sublime connaissance de la vocation des Gentils, et c'est ce qu'il veut marquer par ces paroles qui suivent : *Quoique Tu cachais ces choses dans ton Cœur, je sais néanmoins que Tu Te souviens de tout.* Comme s'il disait : Pourquoi craindrai-je pour moi, puisque je suis assuré que Tu iras rechercher même les Gentils ? Cependant Tu tiens encore ce dessein secret, puisque Tu ne le declares pas ouvertement. Mais puisque Tu as la Bonté de Te souvenir de tous, Tu ne laisses pas en doute que je n'obtienne de Toi en mon particulier le pardon que je Te demande.

Il y a des cas où nous sommes comme assurés du pardon, et, après avoir péché, la pénitence que nous en faisons nous donne une ferme confiance d'en obtenir la rémission de la Miséricorde de Dieu. Cependant, nous ne laissons pas d'être encore inquiétés par le fâcheux souvenir de nos iniquités passées, et d'être troublés contre notre gré par des images illicites que nos pensées nous représentent. C'est pourquoi Job ajoute ensuite : *Si j'ai péché, et si Tu m'as épargné pour un instant, pourquoi ne permets-Tu pas que je sois purifié de mon iniquité ?* Dieu pardonne au pécheur à l'heure même, lorsque le pécheur expie son péché par les larmes que la Grâce lui fait répandre, aussitôt qu'il l'a commis. Mais Il ne permet pas que nous soyons purs de nos iniquités, parce que, encore que ce soit volontairement que nous avons péché, quelquefois néanmoins le souvenir de ces faux plaisirs se présente malgré nous à notre mémoire. Souvent des péchés, qui ont déjà été effacés de-

vant Dieu par les pleurs de la pénitence, reviennent dans notre esprit, et après même qu'ils sont vaincus, ils ne laissent pas de tâcher encore de s'insinuer dans notre cœur par la secrète complaisance qu'ils y excitent, pour réparer par les efforts d'un nouveau combat leurs pertes passées, et obtenir sur notre âme le trouble de nos pensées, le même avantage qu'ils ont autrefois remporté sur notre corps.

Ce sont ces funestes effets qu'un autre soldat spirituel considérait avec soin et avec prudence, lorsqu'il disait : *Mes cicatrices sont infectes et purulentes à cause de ma folie*. Car que sont les cicatrices sinon des blessures qui ont été guéries ? Ainsi ce roi pénitent, en se plaignant de la douleur de ses cicatrices, témoigne qu'il ressentait encore avec quelque plaisir dans sa mémoire les images de ses anciens péchés. Et en effet, ressentir la pourriture de ses cicatrices n'est autre chose qu'être tourmenté des tentations secrètes de nos péchés qui sont guéris, et souffrir encore la douleur d'une nouvelle corruption qui se forme derechef sous la peau de la pénitence, par des suggestions qui nous portent au mal. Et quoique, en ce cas, l'on ne pèche point par des actions extérieures, mais seulement dans la pensée, l'âme néanmoins se rend coupable et digne d'une sévère punition si ses larmes n'expient sa faute.

Moïse nous représente une figure de cette vérité, lorsqu'il fait ce commandement aux Israélites : *S'il y a chez toi un homme qui ne soit pas pur, par suite d'un accident nocturne, il sortira du camp, et n'entrera point dans le camp; sur le soir il se lavera dans l'eau, et après le coucher du soleil il pourra rentrer au camp.* (Dt 23,10) Un songe de nuit nous représente une tentation secrète, qui inspire dans notre âme la pensée ténébreuse de quelque chose de sale et de déshonnête, qui néanmoins ne passe pas jusqu'au corps. Cependant, celui qui a eu durant la nuit quelque songe impur doit sortir du camp, parce que celui qui se souille l'esprit de sales pensées doit être réputé indigne de la société de tous les fidèles, se remettre devant les yeux l'indignité de sa faute, et s'humilier dans la considération de la pureté des saints. Car sortir du camp n'est autre chose que se considérer avec mépris en comparaison de la chasteté et de la continence des autres. Il se lave d'eau sur le soir, lorsque reconnaissant la défaillance de sa vertu, il a recours aux pleurs et aux gémissements de la pénitence, afin de purifier en son cœur toutes les impuretés qui l'ont souillé.

Mais il faut qu'il rentre au camp après le coucher du soleil c'est-à-dire que lorsque l'ardeur de la tentation diminue, il doit prendre confiance au secours qu'il peut recevoir dans la société des saints. Ainsi celui-là s'étant lavé sur le soir rentre après le soleil couché dans le camp qui, après sa pénitence, ressentant en lui que les flammes des pensées impures commencent à s'apaiser a recours aux mérites des fidèles, pour recouvrer ses forces dans leur sainte société, lorsque la joie de se voir délivré de ces ardeurs impudiques l'y a fait rentrer.

Il faut encore savoir que souvent nous sommes attaqués de ces pensées illicites parce que nous nous occupons trop librement à des actions qui, quoique licites, sont néanmoins toutes terrestres, de sorte que pour peu que nous nous y laissions aller par nos désirs et nos complaisances, notre ennemi y trouve un tel accroissement de forces pour nous tenter qu'il remplit notre esprit d'une infinité d'images impures, qui nous tourmentent et nous font la guerre.

C'était pour cette raison qu'autrefois dans l'Ancienne Loi, il était ordonné au prêtre, qu'après avoir coupé les membres de la victime en morceaux, il en jetât dans le feu la tête et les parties qui sont autour du foie, mais qu'avant cela, il lavât d'eau les pieds et les entrailles. Nous offrons un sacrifice à Dieu lorsque nous dévouons toute notre vie à son saint service, et après avoir coupé en morceaux les membres de la victime, nous les mettons sur le feu, lorsque, partageant toutes nos actions selon les différentes sortes de vertus, nous les immolons à Dieu tout-puissant. Nous brûlons la tête et les parties qui environnent le foie quand notre volonté et nos désirs sont intérieurement embrasés de l'amour divin.

Il était aussi ordonné dans l'Ancienne Loi de laver les pieds et les entrailles de la victime. Car c'est par les pieds qu'on touche la terre et c'est dans les intestins que les excréments sont renfermés. Parce qu'il arrive souvent que nous sommes tout possédés du désir d'éternité et que nous ne pensons qu'à mortifier les appétits de notre chair, mais comme

nous nous laissons encore aller par infirmité à des actions terrestres, nous portons dans notre esprit les fâcheuses contradictions de plusieurs vices que nous avons déjà vaincus, et ces tentations de pensées impures nous sont figurées par les intestins pleins des excréments de la bête que l'on immolait. Mais avant de brûler ces membres de la victime, il faut les laver, pour nous apprendre qu'avant que l'amour divin consume nos pensées impures que nous voulons Lui offrir en sacrifice, il est nécessaire que nous les arrosions des larmes de crainte et de pénitence, afin de purifier notre âme de toutes les souillures qu'elle peut avoir contractées, ou par son peu d'expérience dans le combat des tentations, ou par le souvenir de sa vie passée, et qu'ainsi le feu dont elle brûle soit d'autant plus pur et plus agréable aux Yeux de Dieu qu'en s'offrant à Lui, elle ne porte avec elle rien d'immonde ou rien de terrestre sur l'autel de son oraison.

Le bienheureux Job considère donc ici la corruption de l'esprit humain qui se souille sans cesse de pensées impures, après même que Dieu l'a purifié des actions criminelles qu'il a commises, et en nous apprenant par ses pleurs les maux que nous devons déplorer en nous, il dit : *Si j'ai péché, et si Tu m'as épargné pour un instant, pourquoi ne permets-Tu pas que je sois purifié de mon iniquité ?* Comme s'il disait en termes plus clairs : Si ta Miséricorde m'a pardonné mes péchés, pourquoi ne les efface-t-elle pas aussi entièrement de ma mémoire ?

CHAPITRE XXVI

Qu'il faut, ou souffrir durant cette vie la peine de résister sans cesse aux tentations ou se livrer aux peines éternelles en s'abandonnant au péché. Et que pour réprimer la présomptueuse liberté de l'homme, Dieu le retient par la connaissance de sa faiblesse, comme par des liens qui l'empêchent de tomber dans le péché.

Souvent l'âme est tellement troublée par les images de ses désordres passés, qu'elle se trouve beaucoup plus violemment tentée de commettre de nouveau les mêmes péchés que lors même qu'elle s'était premièrement laissé surmonter. Quand elle se trouve ainsi occupée de ces fâcheuses pensées, elle s'agite elle-même de différents mouvements. D'une part, elle craint d'être vaincue par l'effort de cette tentation, et de l'autre, elle ne regarde qu'avec frayeur la grandeur des peines et la longueur des combats qu'elle sera obligée de soutenir en y résistant. Et c'est ce qui fait dire ensuite à Job : *Si j'ai été impie, malheur à moi; et si je suis juste, je n'ose lever la tête, abreuvé d'affliction et de misère.* Le malheur est le partage de l'impie, et la misère est celui du juste, puisque la damnation éternelle suit les réprouvés, et que les élus sont purifiés par les douleurs passagères de l'adversité. L'impie lève la tête en ce monde, mais il ne peut éviter le malheur qui l'attend dans l'autre, et le juste, étant abattu sous la fatigue des combats qu'il soutient sans cesse, n'a pas très souvent la force de lever la tête. Mais ces peines de courte durée le délivrent des maux éternels. Le pécheur s'élève dans les joies et les voluptés de la terre, mais est ensuite abîmé dans des supplices qui n'ont point fin, et le juste, s'abaissant avec humilité dans sa douleur, est heureusement caché aux traits de la Vengeance divine au dernier jour.

Ainsi le saint homme Job considère qu'il faut que l'homme, ou soit exposé à des travaux passagers durant cette vie, en résistant aux attraits du vice, ou soit livré à des douleurs éternelles en y succombant. C'est pourquoi il dit ici : *Si j'ai été impie, malheur à moi; et si je suis juste, je n'ose lever la tête, abreuvé d'affliction et de misère.* Comme s'il disait clairement : Ou bien en m'asservissant aux désirs de la chair je serai abîmé dans un éternel supplice, ou en résistant à ces mouvements déréglés, je serai sujet à des peines continuelles durant cette vie.

La conduite de la divine Providence permet que ceux qui le servent de toute l'étendue de leur cœur souffrent ainsi les violents combats de leur chair, de peur qu'ils ne s'enflent de présomption par trop de confiance dans une sûreté fausse et trompeuse, au lieu de craindre, lorsqu'ils sont tentés et de n'appuyer leurs espérances que sur le Secours de leur Créateur.

C'est pourquoi Job ajoute ensuite : *À cause de mon orgueil, Tu me saisisras comme une panthère*. Quand la panthère cherche à manger pour ses petits, elle se précipite impétueusement dans la fosse qu'on a creusée pour la prendre. Car on dit que dans les pays où il y a de ces animaux, on fait, sur le chemin où elles ont accoutumé de passer, une fosse, au fond de laquelle on met une brebis, afin d'y attirer cette bête farouche par l'avidité de la proie. Cette fosse est étroite et profonde, afin que la panthère, s'y étant jetée, ne puisse plus ressortir en sautant. À côté de cette fosse on fait un trou qui répond au fond, dans lequel on met une cage, afin que cet animal, étant épouvanté de se trouver pris et de voir du monde en haut, entre dans le trou pour se cacher, et ainsi se mette de lui-même dans la cage. De sorte que la panthère qui s'était jetée volontairement dans la fosse en est ensuite enlevée captive et renfermée dans une prison.

C'est ainsi que l'âme qui avait été créée dans une parfaite liberté de sa volonté, voulant nourrir et satisfaire ses désirs charnels, comme une panthère qui cherche à manger pour ses petits, est tombée dans la fosse de séduction que le démon lui avait creusée, en étendant sa main pour prendre le fruit défendu. Mais elle a trouvé une cage au fond de la fosse, puisque, s'étant volontairement précipitée dans la mort, elle s'est trouvée aussitôt renfermée dans la prison de sa corruption et de sa misère. Et comme elle ne peut faire une infinité de choses qu'elle désire, les obstacles de cette même corruption qui l'environne lui sont comme autant de barreaux qui la retiennent prisonnière, pendant que la Grâce salutaire de son Rédempteur la retire de ce lieu de captivité.

Ainsi elle se trouve hors de cette fosse de damnation dans laquelle elle était tombée, lorsque la Main favorable du Sauveur, l'ayant retirée du supplice de la mort qui la menaçait, la rappelle au pardon de tous ses péchés. Mais elle demeure toujours étroitement resserrée dans sa prison, parce qu'elle est environnée des liens de la discipline céleste, de crainte qu'elle n'erre comme une vagabonde par les désirs de la chair. Elle était volontairement tombée dans la fosse, et elle est captive quand elle en ressort, d'autant qu'elle s'est précipitée dans le péché par son libre arbitre, et que c'est la Grâce de son Rédempteur qui réprime ses mouvements emportés et qui la resserre dans l'ordre contre le gré de sa nature. Elle est donc comme renfermée dans une cage après être tombée dans la fosse, parce qu'après avoir été retirée du supplice éternel, les mouvements déréglés de sa volonté sont arrêtés par les liens favorables que le souverain Artisan a forgés pour la retenir et l'empêcher de se perdre.

Ce n'est donc pas sans raison qu'il est dit ici : *À cause de mon orgueil, Tu me saisisras comme une panthère*, puisque l'homme qui était libre s'est précipité dans la mort en mangeant du fruit défendu, et qu'ayant ensuite été rappelé au pardon, il mène une vie meilleure et plus salutaire, lorsqu'il est heureusement resserré dans les bornes étroites de la prison. Ainsi l'homme a été pris à cause de son orgueil comme une panthère, d'autant que c'est l'audace même avec laquelle il s'est précipité dans l'abîme du péché, sans craindre la transgression des divins préceptes, qui l'assujettit maintenant sous le joug de sa corruption et de sa misère.

Que si du péché de notre premier père nous voulons passer à la considération de ce qui se passe tous les jours à notre égard, nous trouverons que nous sommes souvent pris comme des panthères par le vice de notre orgueil. Car quand l'homme s'enfle de présomption et d'audace pour les vertus qu'il a reçues, la conduite admirable de la divine Bonté se sert pour son salut de toutes les choses qui se présentent devant lui et qui lui sont des causes de chute. Et en effet, quand il désire quelque chose de façon déréglée, n'est-ce pas comme une proie qu'il voit dans la fosse et qu'il veut ravir ? Il tombe volontairement par l'emportement de sa propre cupidité, mais il ne peut pas se relever par ses propres forces ; et reconnaissant que de lui-même il n'est rien, il apprend par cette considération à avoir recours à l'Assistance de son Créateur.

Ainsi la divine Miséricorde le retire captif du fond de la fosse où il s'était mis, en le rappelant à la rémission de ses péchés, après qu'il a reconnu humblement son infirmité. De sorte qu'il est vrai de dire que l'orgueil de l'homme le fait prendre dans une cage, ainsi qu'une panthère, puisque quand il s'enfle de présomption et qu'il s'abandonne à ses désirs

dérégles, Dieu le resserre dans les liens de l'humilité. Il arrive donc par l'ordre merveilleux de la divine Bonté que celui qui était tombé par son orgueil vit dorénavant avec plus de sûreté et d'avantage dans les liens favorables dans lesquels il est resserré par la connaissance de sa faiblesse. Et comme le saint homme Job reconnaît que ce malheur ne nous arrive que trop souvent, il se met à la place de ceux qui sont tous les jours exposés à un semblable péril, afin que la vue de ses pleurs nous découvre ce que nous devons déplorer en nous-mêmes.

CHAPITRE XXVII

Que quand Dieu nous abandonne, nous demeurons insensibles à notre malheur, au lieu que quand Il revient à nous, la connaissance de notre misère nous fait gémir. Et que pour réveiller notre ferveur languissante, Il nous propose quelquefois les exemples des saints, afin de nous inspirer l'humilité, la crainte, la vigilance et la mortification de ce que nous reconnaissons en nous de défectueux.

Mais quand l'orgueil possède notre âme, il en chasse aussitôt la componction de l'amour divin, alors que quand la Grâce la remplit, elle témoigne par ses larmes l'ardeur de ses saints désirs. C'est pourquoi Job dit ensuite : *Et en Te tournant vers moi, Tu me tourmenteras merveilleusement.* Quand Dieu nous délaisse, nous ne ressentons en aucune sorte le malheur de cet abandon. Parce que plus Il S'éloigne de notre âme, plus elle devient insensible et s'endurcit. Ainsi, elle n'aime plus les choses de Dieu, elle ne désire plus les biens célestes, et comme elle n'est plus embrasée des ardeurs de l'amour divin, elle devient toute froide et elle languit dans une honteuse attache aux choses basses et terrestres. Cependant il arrive par un malheur effroyable qu'elle se croit d'autant plus en assurance qu'elle devient pire et qu'elle se corrompt davantage. Et comme elle oublie facilement l'état dont elle est déchue, elle ne sait ni combien elle devrait pleurer sa perte funeste, ni à quel point elle doit craindre les supplices qui la menacent dans l'éternité.

Mais si elle est une fois touchée du Souffle du saint Esprit, elle jette aussitôt les yeux de sa vigilance sur l'état malheureux où elle se trouve, elle s'emploie avec ardeur à la recherche des biens du ciel, elle s'embrase du feu de l'amour divin, elle fait réflexion sur les dommages qu'elle souffre, et elle a recours aux gémissements, à mesure qu'elle s'avance dans la vertu, au lieu qu'elle était toute dans la joie, lorsqu'elle languissait dans le vice et dans le péché.

C'est donc avec grande raison que Job dit ici à Dieu : *en Te tournant vers moi, Tu me tourmenteras merveilleusement,* parce que la même Grâce dont Dieu Se sert pour élever notre âme à son saint amour lui cause une douleur salutaire, qui lui fait répandre des larmes amères avec abondance. Comme si Job disait clairement : Tu ne me peines point en m'abandonnant, puisque alors Tu me rends insensible, mais Tu me tourmentes quand Tu reviens à moi, parce qu'en pénétrant dans mon cœur Tu me fais voir combien je mérite d'être pleuré. Aussi Job ne dit pas : Tu me tourmentes *cruellement*, mais *merveilleusement*, d'autant que quand l'âme s'élève par de saintes larmes aux choses du ciel, c'est avec joie qu'elle considère la peine que lui cause sa componction; et elle est ravie de souffrir en vue de l'état sublime auquel l'a conduit cette douleur salutaire.

Quand la Bonté de Dieu voit que l'ardeur de nos désirs pour le ciel commence à languir en nous, elle remet souvent les exemples des saints devant les yeux de notre âme, afin de la faire rougir de sa lâcheté et de sa paresse, par la considération de la vigilance et de la ferveur avec laquelle les justes travaillent sans cesse à s'avancer dans la piété. C'est pourquoi Job ajoute : *Tu produis encore contre moi tes témoins.* Ceux-là sont de vrais témoins de Dieu, qui font connaître par leurs bonnes œuvres quelles doivent être un jour les récompenses de la vérité et de la vertu. D'où vient que nous appelons du mot grec de *martyrs*, c'est-à-dire *témoins*, ceux qui ont souffert pour la défense de la vérité. Et le Seigneur dit par la bouche d'un ange dans l'Apocalypse : *Mon fidèle témoin Antipas, qui a été tué parmi vous.* (Ap 2,13)

Le Seigneur produit contre nous ses témoins lorsqu'Il fait éclater la vie sainte de ses élus, qui est si opposée au dérèglement de la nôtre, afin de nous reprendre et de nous instruire. Car ces témoins sont contre nous, puisque tout ce qu'ils font est contraire à nos actions et à nos désirs. C'est pour cela que dans l'évangile la Parole de Dieu est considérée comme notre adversaire, lorsque Jésus Christ dit : *Accorde-toi promptement avec ton adversaire, pendant que tu es en chemin avec lui.* (Mt 5,25) Et dans la *Sagesse*, les réprouvés, parlant du Seigneur, disent : *Il est opposé à notre manière de vivre.* Et un peu après : *Sa vie n'est pas semblable à celle des autres.*

Dieu donc produit ses témoins contre nous, lorsque, pour nous corriger, Il nous fait voir des personnes qui font le bien que nous négligeons de pratiquer, afin que, si les préceptes n'ont aucun pouvoir sur nous, nous soyons au moins animés par les exemples, et que dans la recherche de la vertu, nous ne regardions point comme difficile ce que nous voyons que les autres pratiquent si parfaitement. Il arrive aussi qu'en considérant la vertu et l'excellence de la vie des autres, nous sommes plus touchés de crainte pour l'iniquité de la nôtre, et que nous reconnaissons mieux quel sera un jour sur nous le poids de la Vengeance divine, par l'extrême différence que nous remarquons entre les actions des saints et les nôtres.

C'est pourquoi Job, après avoir parlé de cette production de témoins, dit ensuite : *Ta Colère s'irrite de plus en plus.* La Colère de Dieu est dite s'irriter lorsqu'elle se manifeste, parce que nous connaissons maintenant par la vie et par les peines des justes avec quelle rigueur nous serons punis un jour si nous ne nous amendons tant que nous en avons encore le temps. Et en effet, nous voyons que les élus en ce monde font beaucoup de bien et souffrent beaucoup de mal. De là nous pouvons conclure avec quelle sévérité Dieu châtiara en l'autre vie ceux qu'Il réprouve, puisqu'Il fait tant souffrir en celle-ci ceux qu'Il chérit. Saint Pierre nous le témoigne lorsqu'il dit : *Car c'est le moment où le jugement va commencer par la Maison de Dieu. Or, si c'est par nous qu'il commence, quelle sera la fin de ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile de Dieu ?* (I Pi 4,17) Ainsi le Tout-Puissant produit contre nous des témoins et sa Colère s'irrite de plus en plus, parce qu'en nous mettant devant les yeux la sainte vie des justes, Il nous fait voir avec quelle rigueur Il frappera dans son Jugement la dureté des iniquités de notre vie dépravée. Et en ne communiquant ses Dons qu'à ceux qui Le suivent, Il fait assez connaître quel est son Oubli pour ceux qui croupissent dans la négligence et dans la paresse. Nous devons donc regarder la vertu des autres avec une joie mêlée de crainte, et une crainte mêlée de joie. Et en même temps que notre charité se réjouit de l'avancement spirituel de notre prochain, notre conscience doit trembler à la vue de sa corruption et de sa faiblesse.

Après avoir eu ainsi la joie du progrès de notre prochain dans la vertu, après avoir ressenti la crainte de la Sévérité de notre Juge intérieur à la vue de notre lâcheté et de notre corruption, que nous reste-t-il autre chose, sinon de rentrer sérieusement en nous-mêmes pour examiner le fond de notre âme, afin d'y mortifier tout ce que nous y trouverons de répréhensible et de déréglé ? Et c'est pour cela que Job dit ensuite : *et les peines combattent en moi.* Car en regardant les actions admirables des saints, notre vie, en comparaison à la leur, vient à nous déplaire, et nous la mortifions par une volontaire affliction, afin que les souillures de nos œuvres soient lavées dans l'eau de nos larmes, et que tout ce que la délectation du péché aura laissé d'impur en notre âme soit effacé par l'amertume de notre douleur.

Le bienheureux Job, considérant la sainte vie des anciens pères qui l'ont précédé, découvre plus clairement en lui-même tout ce qui mérite d'y être pleuré. Et en gémissant pour ses propres infirmités, il nous donne de grandes leçons de douleur, pour nous instruire à gémir pour nous, afin que la sainteté que nous remarquons dans les autres nous porte à craindre avec plus de soin nos propres péchés.

Pourquoi m'as-Tu tiré du sein de ma mère ? Que n'ai-je péri sans qu'un œil pût me voir ! Ces paroles sont les mêmes que celles qu'il avait dites ci-devant : *Pourquoi ne suis-je pas mort dans le ventre de ma mère ?* Puis il ajoute : *J'aurais été comme si je n'avais point existé, n'ayant fait que passer du sein de ma mère au tombeau.* Ce qui est encore le même

que ce qu'il avait dit peu après en d'autres termes : *Ou je n'existerais pas, je serais comme un avorton caché, comme des enfants qui n'ont pas vu la lumière.* Mais parce que nous avons déjà expliqué assez longuement toutes ces choses, nous ne les rebattons pas ici de nouveau, pour ne point ennuyer le lecteur par une répétition inutile, et nous poursuivrons l'exposition de notre texte.

CHAPITRE XXVIII

Que la considération de la courte durée des plaisirs de cette vie est très puissante pour nous retenir de pécher. Mais que nous ne pouvons résister au péché, ni pleurer ceux que nous avons commis si Dieu ne nous visite par sa Grâce.

Les quelques jours qui me restent ne finiront-ils pas bientôt ? Il paraît que celui-là use avec beaucoup de circonspection et de retenue de la vie présente qui, faisant réflexion sur la rapidité de sa durée ne la considère que par sa fin et non par le plaisir de sa jouissance, afin d'en conclure que tout ce qui y plaît, étant passager, doit être compté pour rien. C'est ce que Salomon nous marque par ces paroles : *Si un homme vit beaucoup d'années, et qu'il se réjouisse pendant toutes ces années, il doit se souvenir du temps de ténèbres, et des jours nombreux qui, lorsqu'ils seront venus, convaincront de vanité tout le passé.* (Ec 11,8) Et, *souviens-toi de ta fin et tu ne pêcheras jamais.* Lors donc que l'âme se sent tentée, elle doit se représenter la courte durée du plaisir que lui donnera le péché, afin que l'iniquité ne l'entraîne dans une mort qui est toujours vivante et qui survit même à la vie mortelle.

Mais parce que les maux que nous endurons nous empêchent souvent d'appliquer notre esprit à la contemplation des choses célestes, et que lors même que nous voulons déplorer le malheur de cet exil, l'affliction nous accable et nous aveugle de telle sorte que nous ne pouvons plus reconnaître jusqu'à quel point va la misère de cet état de corruption, Job ajoute ensuite : *Laisse-moi donc pleurer un instant mon malheur.* Comme une affliction modérée fait couler les larmes, celle qui est excessive les sèche, parce que la douleur cesse en quelque manière d'être douleur quand elle pénètre si vivement l'âme affligée qu'elle lui ôte tout sentiment. Ainsi le saint homme Job témoigne ici craindre que Dieu ne l'afflige plus que ses forces ne peuvent porter, lorsqu'il dit : *Laisse-moi donc pleurer un instant mon malheur.* Comme s'il disait clairement : Modère tes châtiments, afin que je puisse concevoir les maux que je souffre et les déplorer.

Cela peut aussi avoir un autre sens. Car le pécheur est souvent si étroitement resserré par les liens de ses crimes, qu'étant comme accablé sous le poids d'une infinité de péchés qu'il a commis, il ignore même qu'il en est chargé. Que si quelquefois il vient à en ressentir la pesanteur, il s'efforce de jeter des larmes, mais il ne peut ni pleurer son péché, ni travailler à le détruire en lui-même par un esprit libre de l'amour du monde et une vie pure. Celui-là donc ne saurait pleurer sa douleur qui, reconnaissant l'iniquité de sa vie, est si occupé des soins du monde qu'il n'a pas le loisir d'en gémir d'aucune façon. Celui-là ne saurait pleurer sa douleur qui, s'efforçant de combattre contre ses mauvaises habitudes en est empêché par la violence de ses passions, qui le font retomber dans sa pesanteur ordinaire.

Cette douleur tourmentait l'esprit de David lorsqu'il disait dans un psaume : *Ma douleur est toujours devant mes yeux. Car je proclamerai mon iniquité, je serai toujours occupé de la pensée de mon péché.* Mais il savait bien que Dieu l'avait délivré des liens de ses péchés, lorsqu'il dit ailleurs : *Tu as rompu mes liens; je Te sacrifierai un sacrifice de louanges.* Ainsi, le Seigneur nous laisse pleurer notre douleur, lorsqu'Il nous fait connaître le mal que nous avons fait, et qu'Il nous donne la grâce de pleurer le mal qu'Il nous a fait connaître. Il nous place nos péchés devant nos yeux, et Il délire par la main favorable de sa Grâce les nœuds criminels de notre cœur, afin qu'il puisse sortir de cet état malheureux pour suivre la vocation de la pénitence et qu'étant déchargé des pesantes chaînes de ses cupidités charnelles, il puisse marcher en liberté vers son Créateur par les pas d'un ardent amour.

Souvent nous condamnons nous-mêmes le dérèglement de notre vie, et cependant nous continuons tous les jours de faire ce que nous blâmons. L'esprit qui est prompt nous

élève vers la justice, et la chair qui est pesante nous fait retomber dans nos anciennes habitudes. L'âme résiste aux mouvements de son amour dérégulé, mais aussitôt le plaisir l'emporte dans le péché. C'est pourquoi Job dit fort bien : *Laisse-moi donc pleurer un instant mon malheur*. Parce que si la Miséricorde de Dieu ne délie en nous les nœuds du péché, que nous avons malheureusement serrés, nous sommes impuissants de pleurer comme nous devons ce que nous blâmons en nous-mêmes.

CHAPITRE XXIX

Que les peines de l'enfer sont réelles et éternelles, et que les damnés, étant séparés de Dieu, y sont aveuglés dans leur âme et tourmentés dans leur corps.

Mais il est vrai de dire que nous pleurons effectivement le malheur d'avoir péché lorsque nous prévenons par une vue remplie de terreur ces peines ténébreuses de l'enfer, dont Dieu nous menace. C'est pourquoi Job ajoute : *Avant que je m'en aille sans retour dans cette région ténébreuse et couverte de l'obscurité de la mort*. Que peut-on entendre par cette terre ténébreuse sinon les noires prisons de l'enfer, qui sont couvertes de l'ombre de la mort, parce que ceux qui y sont condamnés sont éternellement séparés de la Lumière de Vie ?

Ce n'est pas sans raison qu'on donne le nom de *terre* à l'enfer, puisque ceux qui y sont une fois entrés y demeurent pour jamais. Et en effet, l'Écriture marque la stabilité par la terre lorsqu'elle dit : *Les hommes passent; une génération succède à une autre génération, mais la terre demeure stable éternellement*. On donne donc le nom de *terre* à l'enfer, parce que ceux qui y sont punis n'y ressentent point des peines imaginaires, mais des tourments très véritables et éternels. L'Écriture lui donne aussi quelquefois le nom de *lac*, comme il paraît dans ces paroles d'un prophète : *Ils sont descendus couverts de leur ignominie, avec ceux qui tombent dans le lac*. Ainsi il est appelé *terre*, parce qu'il retient irrévocablement ceux qu'il a une fois reçus, et *lac* parce qu'il engloutit dans les flots de ses tourments ces misérables qui y sont sans cesse flottants dans des peines et des terreurs éternelles.

Le saint homme Job, parlant pour lui et pour toute la nature humaine, prie Dieu, à la vue d'un lieu si horrible, qu'Il lui laisse pleurer ses péchés, avant que d'aller dans cette terre de ténèbres, non que celui qui pleure ses fautes aille dans l'enfer, mais parce que celui qui néglige de les pleurer y tombe infailliblement. C'est la manière dont parlent ordinairement les hommes à ceux qui leur sont redevables de grandes dettes : *Payez-moi, leur disent-ils, ce que vous me devez, avant que je vous mette en prison, et néanmoins ils ne les mettent pas en prison après qu'ils les ont payés*.

Job ajoute que c'est *sans espoir de retour*, quand on est une fois dans cet effroyable lieu, parce que l'Indulgence du Père de miséricorde ne s'étend jamais sur ceux que la rigueur de sa Justice a condamné à ce lieu de peine. Puis il en décrit encore plus particulièrement l'horreur en disant ensuite : *Dans cette terre de misère et d'une nuit sombre*. La *misère* marque la douleur, et la *nuit* l'aveuglement. La terre qui reçoit et enferme à jamais ceux que Dieu a bannis de sa Présence est une terre de misère et de ténèbres, d'autant qu'elle tourmente au dehors par de très cruels supplices ceux qui, étant séparés de la vraie Lumière, demeurent à jamais dans l'aveuglement.

Cela peut aussi s'entendre d'une autre manière. Car cette vie est une terre de misère à cause d'une infinité de maux que nous y souffrons, mais ce n'est pas une terre de ténèbres pour ceux que la Miséricorde de Dieu rappelle à la lumière du ciel par la Grâce d'une véritable conversion. *Marchez*, nous dit la Vérité même, *pendant que vous avez la lumière, afin que les ténèbres ne vous surprennent*. Mais l'enfer est tout ensemble et plein de misère et plein de ténèbres, parce qu'aussitôt qu'on est descendu dans ses tourments, l'on n'en ressort plus pour retourner à la Lumière divine.

Job ajoute ensuite : *Où habite l'ombre de la mort, où il n'y a pas d'ordre*. Comme la mort extérieure du corps le sépare d'avec l'âme, de même la mort intérieure de l'âme le sépare d'avec Dieu. Ainsi cette ombre de la mort dont parle Job n'est autre chose que les té-

nèbres, où l'âme est plongée par sa séparation d'avec Dieu, parce que, quand les damnés sont brûlés du feu de l'enfer, ils sont en même temps privés de la Lumière de Dieu dans leur âme.

En ce monde, le propre du feu est d'éclairer et de brûler tout ensemble, mais ces flammes qui sont destinées à punir dans l'autre vie les crimes des hommes les brûlent sans les éclairer. C'est pourquoi le Sauveur dira aux réprouvés : *Maudits, allez dans le feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges.* (Mt 25,41) Et ailleurs Il dit dans une parabole, en parlant d'une personne qui représentait tout le corps des réprouvés : *Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres du dehors.* (Mt 22,13) Si donc le feu qui brûle les réprouvés était accompagné de lumière, Dieu ne dirait pas qu'on précipitât dans les ténèbres ceux qu'Il rejette de sa Présence. C'est pourquoi David dit : *Le feu est tombé d'en haut sur eux, et ils n'ont plus vu le soleil.* Le feu tombe sur les impies, et en tombant leur interdit à jamais la vue du soleil, parce que cette flamme qui venge les crimes aveugle les criminels et leur voile pour toujours la véritable Lumière. Le feu les tient dans la douleur, et l'aveuglement dans les ténèbres, afin qu'après s'être révoltés contre Dieu et dans l'âme et dans le corps, ils soient punis dans l'un et dans l'autre, et que les ayant fait servir tous deux au péché, ils soient aussi tourmentés dans tous les deux.

C'est ce qui fait dire admirablement à un prophète : *Ils sont descendus au séjour des morts avec leurs armes de guerre.* (Ez 32,27) Les armes des pécheurs sont les membres de leurs corps, dont ils se servent pour accomplir les mauvais désirs qu'ils ont conçus. *Ne livrez pas vos membres au péché,* dit l'Apôtre, *comme des armes d'iniquité.* (Rom 6,13) C'est avec ces armes que les méchants descendent en enfer, parce qu'ils y descendent avec les membres dont ils se sont servis pour le péché, afin qu'ils y endurent les tourments d'un feu éternel et qu'ils soient alors tout plongés dans la douleur, comme ils ont été dans cette vie tout plongés dans le péché.

CHAPITRE XXX

Qu'à l'égard de Dieu, il y a un ordre admirable dans les supplices de l'enfer, mais qu'à l'égard des sentiments des damnés, il n'y a que désordre et confusion.

Il y a sujet de s'étonner de ces paroles que Job dit ensuite : *où il n'y a pas d'ordre.* Car la Sagesse de Dieu, qui ne souffre point que le péché soit impuni, garde, en le châtier, une règle et une proportion admirable, puisque les tourments même de l'enfer, qui sont pesés dans la balance de la justice, ne punissent jamais les péchés que selon l'ordre et la mesure d'une parfaite équité. Et comment cette punition serait-elle désordonnée puisqu'elle garde une si juste proportion avec la qualité des péchés, ainsi qu'il paraît par ces paroles du Sage : *Les puissants seront puissamment tourmentés. Les plus grands sont menacés de plus grands supplices.* Et il est dit dans la damnation de Babylone : *Autant elle s'est glorifiée et plongée dans le luxe, autant donnez-lui de tourment et de deuil.* Puis donc que la peine est ainsi assortie au péché, il est visible qu'il y a un souverain ordre dans les supplices de l'enfer.

Et en effet, si la rigueur des tourments n'était mesurée par la grandeur des péchés, le Juge éternel ne dirait pas dans l'évangile à ses moissonneurs : *Arrachez d'abord l'ivraie, et liez-la par bottes pour la brûler.* (Mt 13,30) Car lier l'ivraie par bottes n'est autre chose que de joindre les coupables avec les coupables, d'unir dans les mêmes peines ceux qui sont unis dans les mêmes crimes, de ne point séparer dans les supplices ceux qui ne se sont point séparés dans le péché, d'humilier par les mêmes châtiments ceux qui se sont élevés dans un même orgueil, de punir des mêmes tourments ceux qui se sont abandonnés à la même ambition, et de jeter dans les mêmes flammes ceux que l'impudicité a brûlés des mêmes feux.

Comme dans la Maison du Père il y a plusieurs demeures, (Jn 14,2) selon les divers degrés des vertus de ceux pour qui elles sont destinées, ainsi dans l'enfer il y a divers degrés de supplices, selon la diversité de ceux qui sont condamnés. Mais quoique l'enfer soit enfer pour tous, ces peines néanmoins ne sont pas les mêmes en tous. Ainsi nous sommes

tous exposés aux rayons d'un même soleil, et cependant nous n'en ressentons pas tous une même impression, puisque le degré de chaleur que l'on en supporte est proportionné au tempérament et à la disposition du corps de chacun de nous. Il en est de même de l'enfer, qui, étant toujours le même, brûle différemment les réprouvés, la différence de leurs crimes faisant là une diversité pareille à celle que la différence des tempéraments fait ici pour les corps. Comment donc Job dit-il ici qu'il n'y a aucun ordre dans l'enfer, puisque chacun y est tourmenté selon la juste proportion de ce qu'il mérite ?

Mais ce saint homme ne blesse nullement par ses paroles la Justice et la Sagesse de Dieu. Il ne regarde pas cette confusion et ce désordre dont il parle dans les supplices mêmes de l'enfer, mais seulement dans l'âme de ceux qui les souffrent. C'est là que l'ordre ne règne jamais. Car selon ce que nous en avons déjà touché ci-devant, pendant qu'ils brûlent au dehors, ils sont dévorés au dedans par le feu de l'aveuglement. Les douleurs intérieures et extérieures les jettent dans une confusion épouvantable, et cette confusion redouble encore leurs supplices. Il est donc vrai de dire qu'il n'y aura aucun ordre dans les supplices des réprouvés, puisque ce sera alors que la confusion de leur âme les troublera plus cruellement, parce que l'admirable Équité du Tout-Puissant disposera les choses de telle sorte que les damnés s'imagineront qu'il n'y a point d'ordre dans les peines qu'ils endurent.

Ou bien l'on peut dire qu'il n'y a aucun ordre dans les supplices des damnés, parce que les choses qui y contribuent ne conservent pas les mêmes qualités qu'elles avaient en ce monde. Et c'est pour cela que Job ajoute : *mais une éternelle horreur*. Dans les maux de cette vie, on craint avant que le mal arrive, mais on ne craint plus quand le mal est arrivé, et la peur ne tourmente plus l'esprit quand on souffre ce qu'on craignait. C'est en cela que les tourments de l'enfer sont différents de ceux de ce monde. L'ombre de la mort couvre ce lieu de ténèbres et tout y est rempli d'horreur et d'effroi. Car les réprouvés étant livrés aux feux éternels y ressentent des maux infinis, et, au milieu de ces maux, ils sont encore tourmentés d'une frayeur continuelle, de sorte qu'ils y souffrent sans cesse ce qu'ils craignaient, et ils craignent sans cesse ce qu'ils souffrent. C'est pourquoi il est écrit dans un prophète : *Leur ver ne mourra pas, et leur feu ne s'éteindra pas.* (Is 66,24)

En ce monde, la flamme qui brûle éclaire au moins ceux qu'elle brûle, mais là, ainsi que marquent les paroles du psaume que nous avons ci-devant rapportées, elle brûle et aveugle en même temps. Ici la douleur bannit la crainte, mais dans l'enfer la crainte s'unit avec la douleur pour le tourment des damnés. Jugez combien horrible sera leur état, et combien épouvantable seront les supplices de l'enfer, où le feu ne peut éclairer, et où la douleur ne saurait chasser la crainte.

Et en effet, n'était-il pas bien raisonnable que la souveraine Sagesse de Dieu alliât ainsi les choses qui s'entre-combattent et s'entre-détruisent naturellement elles-mêmes, pour punir plus sévèrement par cette opposition qui les irrite la témérité de ceux qui ont osé s'opposer à ses Ordonnances. Que ces supplices tourmentassent infiniment, sans jamais consumer ceux qu'ils tourmentent, que dans ces tourments on mourût à tous moments sans mourir, et qu'on se vît toujours renaître à ses peines. Comme donc en enfer la mort tue, sans faire cesser de vivre, que la douleur tourmente sans ôter la peur, que la flamme brûle sans dissiper les ténèbres, il est vrai de dire, en jugeant les choses par les notions de la vie présente, que les supplices y sont sans ordre, puisqu'ils n'y conservent pas leurs qualités naturelles.

Ce n'est pas que le feu n'y rende quelque clarté, mais ce n'est que pour redoubler les supplices des âmes damnées et non les consoler et les soulager. Car les réprouvés verront à la sombre lueur des flammes qui les consomment ceux qui ont été les complices de leurs crimes, et pour l'amour desquels ils ont péché, afin que la perte de ceux dont ils ont aimé la vie d'une affection toute charnelle, et opposée aux Préceptes de Jésus Christ, redouble les peines de leur damnation et de leurs tourments.

Cela paraît dans l'évangile du mauvais riche, que la Vérité nous apprend s'être souvenu de ses cinq frères au milieu des supplices éternels où il se trouvait, et avoir prié Abraham d'envoyer quelqu'un des morts pour les instruire et les empêcher de tomber un jour dans ce même lieu de tourments. Ainsi le souvenir de ses proches augmentant ses peines, il est

constant que pour les redoubler encore, il aura pu les voir, lorsqu'ils y seront venus. Mais il n'y a pas sujet de s'étonner qu'il ait vu brûler les autres réprouvés avec lui, puisque pour comble de sa douleur, il voyait Lazare, pour lequel il avait eu tant de mépris, dans le bienheureux sein d'Abraham. Puis donc qu'une âme élue s'est fait voir à lui pour le redoublement de ses peines, il n'est pas difficile de croire qu'il a bien pu voir dans son supplice ceux qu'il avait aimés d'une affection désordonnée et contraire à la Loi de Dieu.

D'où l'on peut conclure que par un effet merveilleux de la Sagesse divine, les damnés verront brûler avec eux ceux qu'un amour déréglé leur aura fait préférer à Dieu, afin que les peines de ces personnes qu'ils auront aimées contre ses Ordres leur deviennent un nouveau supplice. Ainsi, le feu de l'enfer, en brûlant avec des flammes obscures conservera néanmoins une certaine lueur sombre, qui contribuera à tourmenter les damnés plus cruellement.

Nous pouvons éclaircir cette vérité par des exemples contraires. Trois jeunes hommes hébreux furent autrefois jetés dans une fournaise ardente, les pieds et les mains liés par l'ordre du roi de Babylone. Et ce même roi, en ayant ensuite pitié, les vit marcher au milieu des flammes sans que même leurs habits en fussent brûlés. Nous voyons que, dans ce cas, Dieu tempéra la vertu du feu d'une manière si admirable qu'il consuma leurs liens sans toucher à leurs vêtements, et que le feu, paraissant froid pour ne point faire de mal à leurs personnes, n'eut d'activité et d'ardeur que pour les mettre en liberté.

Comme donc à l'égard des élus le feu n'a point d'ardeur pour les tourmenter, et ne brûle que pour leur soulagement et leur avantage, ainsi, par un effet tout contraire, les flammes de l'enfer n'ont aucune lumière pour consoler les réprouvés, et ne rendent qu'une lueur sombre pour les affliger plus cruellement par la vue du malheur et des tourments de ceux qu'ils aiment. Ce sont de ces feux obscurs dont nous voyons ici la figure dans ces noires flammes de poix et de soufre, qui brûlent et n'éclairent pas. C'est là le partage de ceux qui se laissent maintenant aller à des passions déréglées, et qui obéissent volontairement à toutes les volontés du démon qui les anime. Le feu dévore donc en ce lieu de peines ceux qui ont ici brûlé des honteuses flammes de la chair. Là sont précipités dans le gouffre d'une éternelle horreur ceux qui par leur ambition et leur orgueil se sont élevés en ce monde au-dessus des autres, et tous ceux qui se sont abandonnés au démon par quelque vice que ce soit brûlent avec lui dans cet abîme.

Quelque différence qu'il y ait entre la nature de l'ange et celle de l'homme, néanmoins ayant été joints dans les mêmes crimes, ils le seront encore dans la même punition : *Là est l'Assyrien*, dit un prophète, *avec toute sa multitude, et ses sépulcres sont autour de lui*. Qui est cet Assyrien sinon le diable, que le prophète dit être en enfer avec une grande multitude, parce qu'il corrompt par ses tentations une infinité de personnes ? Or les sépulcres enferment des morts, et y a-t-il une mort plus horrible et plus funeste que celle du premier ange, qui, méprisant Dieu, se sépara de la vie ? Quand ce mort se renferme dans le cœur des hommes, les hommes ne deviennent-ils pas ses sépulcres ? Les sépulcres donc sont autour de lui, parce qu'après s'être enseveli dans eux par ses désirs criminels, il les asservit à ses peines, et les fait brûler avec lui dans l'éternité.

CHAPITRE XXXI

Que pour travailler avec fruit à éviter les maux de l'enfer, en menant une vie de piété, il faut chasser de notre cœur tous les soins superflus de la chair, afin de la tenir toujours assujettie à l'empire de la raison, et prendre garde à ne jamais tirer vanité de notre vertu.

Nous connaissons maintenant quelles sont les peines des damnés, et l'Écriture nous apprend quel est ce feu de l'enfer, quelle est l'obscurité de ce feu et quelle est la frayeur qui accompagne cette obscurité. Mais que nous sert de connaître et de parler de ces peines, si nous ne nous efforçons de les éviter ? Travaillons donc par le règlement de notre vie pendant que nous en avons encore le temps, à fuir ces tourments, qui sont éternels. *Tout ce que ta main trouve à faire avec ta force, fais-le*, dit le Sage, *car il n'y a ni œuvre, ni pensée, ni science, ni sagesse, dans le séjour des morts où tu vas*. Et le prophète Isaïe dit : *Cher-*

chez le Seigneur pendant qu'Il Se trouve; invoquez-Le, tandis qu'Il est près. Et saint Paul : Voici le temps favorable, voici le jour du salut. (II Co 6,2) Et dans une autre épître : Pendant que nous en avons l'occasion, pratiquons le bien envers tous.

Souvent notre âme se réveille comme d'un profond sommeil et se fait violence pour s'appliquer à la piété. Elle conçoit même quelquefois de si ardents désirs pour le ciel qu'il semble qu'elle ait tout à fait oublié la terre. Et cependant il arrive ensuite que les soins du monde et les nécessités de la vie présente l'entraînent de nouveau dans ses premières inquiétudes pour les amusements de la terre, comme si elle n'avait rien goûté de ces délices du ciel. La Parole de Dieu l'enflamme quelquefois d'un ardent amour pour la céleste patrie, mais à peine cette divine semence a-t-elle commencé à lever en son cœur que les épines des soins et des pensées d'ici-bas l'étouffent. Ce sont ces épines que Jésus Christ voulait arracher du champ de notre cœur lorsqu'Il disait : *Ne vous inquiétez donc pas du lendemain. (Mt 6,34) Et saint Paul après lui, en disant : N'ayez pas soin de la chair pour en satisfaire les convoitises. (Rom 13,14)*

On reconnaît dans ces paroles du chef et de l'un de ses plus braves soldats que ces soins percent l'âme d'une plaie mortelle quand l'on n'y garde pas la mesure d'une juste modération. Car tant que l'on vit dans cette chair corruptible, on ne peut pas en abandonner tout à fait le soin, mais on doit le modérer avec une prudente discrétion. Et en effet, le Sauveur, nous défendant l'inquiétude du lendemain, ne veut pas nous dépouiller de toute sorte de soin du présent, puisqu'Il demande seulement qu'on ne l'étende pas dans l'avenir. Et saint Paul, retranchant les soins de la chair, qui regardent l'accomplissement des convoitises, ne les condamne pas pour ce qui regarde les nécessités de la vie présente.

Il faut donc modérer les soins qu'on prend de sa chair avec une grande circonspection, afin qu'elle soit soumise et qu'elle ne se rende pas la maîtresse, qu'elle s'assujettisse à l'empire de l'esprit, et qu'elle ne le domine pas, qu'elle le serve comme une esclave, qu'elle soit toujours prête à exécuter ses ordres, et qu'elle s'éloigne et se cache au moindre de ses commandements, qu'elle ne paraisse qu'à peine, et comme à côté de nos pensées, et que jamais elle ne s'y oppose en face.

C'est ce que l'histoire d'Abraham nous représente admirablement, lorsqu'il alla au-devant des trois anges qui venaient à lui. Car l'Écriture remarque qu'il sortit hors de sa maison mais que Sara demeura au dedans. Car l'entendement qui est comme le mari et le maître de la maison spirituelle, doit, pour connaître la divine Trinité, passer les bornes de la chair mortelle, et sortir comme au dehors de la maison d'infirmité et de corruption où il habite. Mais le soin de la chair, qui nous est représenté par la femme, ne doit pas paraître à l'extérieur, et doit avoir honte de se montrer au dehors. Il faut qu'il demeure caché sous la direction de l'esprit, comme derrière son maître et son mari, et que, ne s'appliquant qu'aux seules nécessités de la vie, il n'ait jamais l'effronterie de se découvrir, mais qu'il demeure comme couvert du voile d'une modeste retenue.

Cependant, il arrive d'ordinaire que ce soin si actif et si turbulent se moque de ce que l'on dit, qu'il ne doit pas mettre sa confiance en lui-même, mais en Dieu seul, et il se persuade qu'aussitôt qu'il cessera ses diligences, les choses nécessaires à l'entretien de la vie présente lui manqueront. Et c'est ce qui nous est figuré par l'action de Sara, qui ne put s'empêcher de rire quand elle entendit les promesses qu'on lui faisait de la part de Dieu. L'ange l'en reprit, et peu après cette réprimande, elle devint enceinte. Celle qui dans la vigueur de sa jeunesse et dans la fleur de son âge n'avait pu avoir d'enfants en conçoit dans un âge décrépité et un corps flétri, parce que, quand elle cessa de mettre sa confiance dans la chair, elle reçut, contre son attente, par la vertu de la Promesse divine, ce que par la raison elle ne pouvait se persuader qui lui pût jamais arriver. C'est pourquoi l'enfant qu'elle eût fut fort bien appelé Isaac, qui signifie un *ris*, parce que quand notre âme conçoit une ferme confiance en Dieu, elle ne peut enfanter qu'un fruit de joie.

Nous devons donc bien prendre garde, et que les soins que nous aurons de notre chair ne passent jamais les bornes d'une juste nécessité, et que nous ne tirions point vanité de la modération que nous y aurons gardée. Souvent l'on se trompe en considérant comme nécessaire ce qu'on ne désire que pour le plaisir, et l'on met tout au nombre des choses utiles

à la vie présente. Et comme d'ordinaire les soins de nos prévoyances sont suivis d'un heureux succès, l'esprit en conçoit une fausse confiance en lui-même. Quand il voit qu'il possède ce qui manque aux autres, il ressent une joie et une complaisance secrète en son industrie, et il est d'autant plus éloigné de la perfection d'une sage et vraie prévoyance qu'il ignore la présomption dont son esprit est tout rempli.

C'est ce qui doit nous obliger à veiller sans cesse sur nos actions et sur nos pensées, de crainte ou que notre esprit ne s'embarrasse dans une infinité de soins inutiles pour les choses extérieures, ou qu'au moins il ne s'enfle d'une secrète présomption pour la retenue dont il sait modérer ses soins, afin que, usant durant le temps de la vie présente d'une sage circonspection dans la crainte des sévères Jugements de Dieu, nous puissions éviter les supplices de l'éternité.

